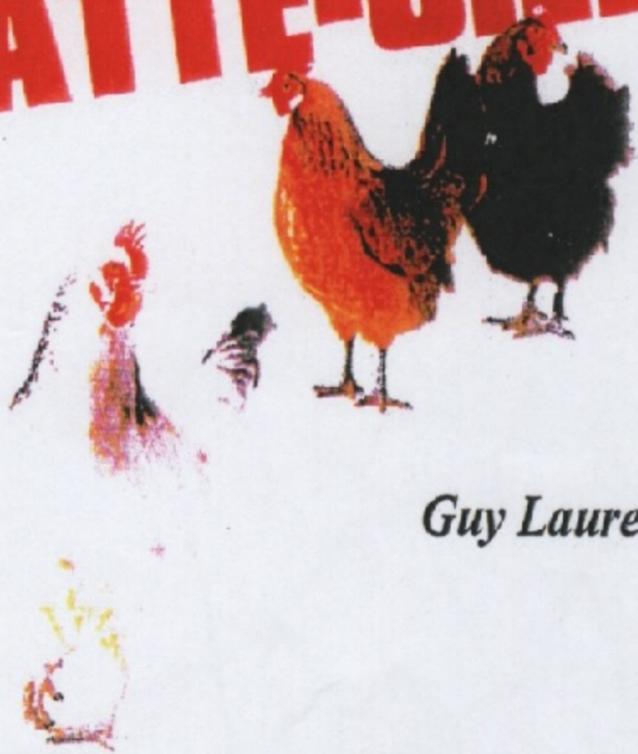


**DES
POULETTES
AUX
GRATTE-CIEL**



Guy Laurent DI ROCCO

Guy-Laurent DI ROCCO

**DES POULETTES
AUX GRATTE-CIEL**

Avec mes remerciements à Mesdames Linda REVERDY-NIVARD et Nicole TRITTO, romancière, pour leur précieuse collaboration.

A nos parents et aux villeurbannais qui les ont accueillis

Les enfants : Jean-Marie, Guy, Michel, Louis, Christian, Marie-Thérèse, Danielle, Jacqueline.

Des Poulettes...

Si en tant que touriste, vous déambulez sur l'avenue Henri Barbusse des Gratte-Ciel à Villeurbanne et que le désir de visiter le quartier des Poulettes vous venait soudain à l'esprit, surtout ne demandez pas conseil à une jeune fille. Vous risqueriez de vous retrouver au poste de police avant d'être traduit en Cour d'Assises pour incitation à la débauche.

Adressez vous plutôt à un septuagénaire. Si ce jour vous deviez avoir la main heureuse, vous aurez compris en voyant son visage s'épanouir, que vous avez tiré le bon numéro.

Vous l'entendrez alors vous avouer la voix enthousiaste que, dans ce quartier populaire qui mériterait mille fois de figurer au tableau d'honneur de l'Unesco pour exemple mondial d'intégration réussie et aussi d'avoir caché sous l'occupation allemande des dizaines de juifs recherchés par la police nazie, il y a passé toute sa petite enfance. Il vous détaillera ensuite avec précision et exactitudes, si vous en avez le désir, des événements qui l'ont à tout jamais marqué. Ainsi le papy soudain rajeuni

expliquera au touriste curieux, ce que ses parents et grands parents lui avaient révélé et qu'il ignorait totalement.

*

Bien avant que Villeurbanne devienne la plus grande commune de France et que les Gratte-Ciel ne dresse ses hautes carcasses de ferraille très haut dans les nuages, cette banlieue lyonnaise n'était qu'une vaste plaine peuplée de quelques fermes entourées de prés dans lesquels paissaient des vaches, des moutons et des chèvres ainsi que des habitations insalubres sans aucunes commodités, pratiquement même des taudis où s'entassaient des familles d'employés, d'ouvriers et par la suite d'autres d'origines étrangères qui, chassées de leurs pays par la misère, le chômage, les tremblements de terre, la guerre civile et le génocide avaient trouvé refuge dans ce petit coin de France afin de refaire leur vie.

L'apport important de ce sang nouveau qui circulait en bouillonnant dans les veines de ces désespérados allait permettre, grâce à sa participation active, au développement de la commune qui accueillait sa misère.

En effet, afin de démontrer leur reconnaissance aux légitimes propriétaires de ce lieu, prouvant ainsi qu'ils n'étaient pas des ingrats encore moins des fainéants, les exilés ont retroussé leurs manches et courageusement se sont mis au boulot.

*

Les italo-espagnols devaient certainement connaître à fond le dicton « loin des yeux, près du cœur » pour estimer d'un commun accord, afin de garder contact avec leurs malheureux pays qui souffraient sous des régimes fascistes, d'occuper deux quartiers séparés en son milieu par une ligne de démarcation qui portait d'ailleurs un bien joli nom : « la rue des Bienvenus ».

Ainsi, les italiens s'installeraient aux Poulettes et les espagnols occuperaient les Buers. Ces derniers assurant aux transalpins qu'ils pourraient franchir sans rencontrer aucune difficultés leur territoire pour se rendre, selon leurs convenances, à l'église de la Sainte Famille de Croix-Luizet afin d'accomplir leurs dévotions.

*

Pendant des années, voire même des dizaines d'années, on pouvait entendre, entre les coups de marteau, de limes, de scies et de rabot, jouer de la mandoline au quartier des Poulettes et des castagnettes du côté des Buers. A la marche flamboyante des toréadors de Carmen qui provenait de chez les fiers hidalgos, Archangelo le tailleur, tout en tirant l'aiguille, répliquait en entonnant de sa voix puissante l'air de Rigoletto.

Aux bistanclagues des métiers à tisser se mêlaient les miaulements de la scie à rubans de Thomas Jacobelli le menuisier ébéniste rythmés en cadence par les coups de marteau du cordonnier d'Oréface ressemblant de vieux godillots. Au milieu de cette symphonie sympathique, Chaumat le boulanger chantait gaiement, le nez dans le pétrin et le cheval qu'harnachait le charbonnier de Carolis participait à la chorale en hennissant puissamment.

Madame Desplantes, la sage-femme toujours de sombre vêtue, son chapeau de paille d'Italie en travers sur la tête, courant, suant, s'essoufflant ne cessait de s'agiter de maison en maison pour soulager les mamans de toutes nationalités. Le Docteur Montaigne partageait volontiers sa clientèle avec le Docteur Trojani alors que Tanzilli le

rabouteurs pour une simple cigarette redressait en souplesse les chevilles et poignets déboîtés.

Les frères Lentillon rugbymen de renom et marchands de patates, ainsi que les épicières des Poulettes Madame Regad et la mère Paul, ne voyaient aucun inconvénient à ce que Jeanne Ricci vende ses fruits et légumes à leurs côtés.

Les coquettes après s'être fait coiffer chez la Gina Cantore s'admiraient devant les glaces du miroitier Fumagalli puis allaient faire leurs emplettes dans les beaux magasins français des Gratte-Ciel. En fin d'après-midi, le laitier de la rue Paul Verlaine toujours en maillot de corps été comme hiver débaroulait telle une flèche, les rues des Poulettes, martyrisant ainsi à grands coups de pédales son tricycle dans lequel s'entrechoquaient des bidons de lait et de crème, en activant de son souffle puissant un sifflet à roulettes serré entre ses lèvres.

*

L'union parfaite de ces capacités dont Villeurbanne en retirera les profits deviendra aussi pour les enfants des quartiers un exemple à suivre.

Ils auront compris que, si plus tard ils voulaient être acceptés par la communauté, ils devront tels leurs parents, donner en participant activement à l'essor de la société.

*

Avec beaucoup d'intérêts, le jeune touriste curieux a enregistré les confidences d'un ancien du quartier des Poulettes. Il aimerait en connaître davantage et profiter de l'état de grâce du narrateur pour lui poser une multitude de questions.

– Vous m'avez expliqué de belles façons le rôle des parents, mais dans tout cela, quel était celui de leurs filles et garçons ?

A ces mots, le regard du papy s'est terni et des rides se sont fait remarquer sur son front largement dégarni.

– Alors là, il me faut l'avouer l'échine basse que jamais les enfants n'ont remarqué le sacrifice de leurs parents. A se demander si les mères et pères, afin de ne pas perturber la petite enfance et l'adolescence de leur progéniture, ne s'étaient mis d'accord pour leur cacher leur pauvreté. Jamais, ils ne se plaignaient. Les mères toujours disponibles et exubérantes, quant aux pères, les enfants les

voyaient en coup de vent aux heures de repas. Avec le temps, je ne sais pas où placer mon étonnement. Entre les longues heures passées par les uns dans des ateliers afin d'effectuer leurs durs métiers ou de l'ingéniosité des autres pour élever avec le seul revenu des uns leur grande marmaille et tribu.

– Ne pouvaient-ils pas solliciter le soutien d'un quelconque service social ?

– J'ignore si à cette époque, celui-ci existait. De toutes façons, même dans un cas favorable, les exilés des Buers ou des Poulettes, par fierté, ne les auraient contactés. D'ailleurs, leurs enfants n'inspiraient pas la pitié, au contraire, ils péttaient de santé. Il fallait les voir galoper par tout temps ou saisons dans les rues de leurs quartiers. Ou bien, ils jouaient aux billes, aux osselets, à la toupie et se servaient d'une roue de bicyclette comme d'un cerceau. Si le temps basculait à la pluie, ils enfilaient leurs imperméables capuchonnés et armés d'un seau ils partaient à la chasse aux escargots. Ils attendaient le jeudi avec impatience pour vivre avec eux les aventures de leurs héros préférés tirées dans les bandes dessinées et riaient de bon cœur des farces de Bibi Fricotin, des Pieds Nickelés, de Bicot ou Pim Pam Poum. Sur le chemin qui les menait à

l'école communale Descartes, les garçons farceurs des Poulettes récupéraient en douce les gratte-culs des églantiers. Ils glissaient les graines velues dans le cou de leurs copains et se régalaient avec la pulpe.

Leurs parents les laissaient agir à leur guise, à condition bien sûr de respecter les règles de la société et surtout de ne pas perturber le voisinage.

Les mères signalaient à leurs maris, seulement les manquements sérieux des fautifs. Les décisions sévères des pères étaient sans appel et évitaient ainsi les récidives.

*

Ce ne doit pas être de gaieté de cœur que de quitter son pays, sa famille, ses amis. Avant de prendre cette ultime décision, des transalpins suivant l'exemple des rudes montagnards français décrits par Samivel dans son roman « Le Grand Oisans sauvage » faisaient aussi l'hiver du colportage.

Leur long périple n'avait absolument rien d'un circuit touristique parcouru en tant que touristes. Pour la survie de leurs familles, ils devront pendant des mois faire de grands sacrifices.

Avant tout éviter les gaspillages et les dépenses inutiles.

Depuis des années que ces itinérants visitaient leurs clients, ceux-ci devenaient pratiquement leurs amis. Ils connaissaient les raisons de leur présence parmi eux. Pour leur venir en aide, ils leur achetaient volontiers des articles sortis de leurs bagages, des objets sculptés dans du bois, des herbes médicinales et même des images religieuses. Tout cela en leur offrant une assiette de soupe, un morceau de lard et du pain. En retour, afin de démontrer leur gratitude les colporteurs offraient leur aide à leurs bienfaiteurs, couper du bois, éventuellement exécuter quelques petits travaux de bricolage, puis, ils reprenaient la route. Sur leur parcours, ils trouveront toujours une source ou une fontaine pour se désaltérer et se contenteront pour s'alimenter, de noix, châtaignes et autres fruits qu'ils trouveront dans la nature.

*

Le jour de son départ, au milieu de sa grande famille réunie autour de la table, un de ces courageux pionniers plaisante avec ses enfants qui eux sourient tristement ; leur père taciturne

d'habitude paraît plus détendu. En riant, il leur raconte un événement qu'il a connu au cours de son enfance. Un de ses frères plus jeune que lui, en revenant d'une visite à la foire aux bestiaux a remis à la mama sa découverte composée d'un matelas de billets de banque coincé au milieu d'un portefeuille imposant. Devant la négligence d'un gros propriétaire terrien qui faisait trimer les siens pour pratiquement rien, la mama souveraine a décidé que le trésor qu'elle tenait dans sa main sera restitué à son légitime propriétaire uniquement s'il daignait se manifester, sinon elle utilisera cette fortune pour le bien-être des siens.

Elle termina par ces mots dignes de poètes philosophes : « Il y a celui qui perd, il y a celui qui trouve ; que la tristesse de l'infortuné s'estompe en pensant à la joie du découvreur ».

*

La morale logique de cette anecdote a déridé les auditeurs sans pour autant effacer la tristesse qui se lit sur leurs visages. Ils savent ce qui les attend.

Les recommandations reçues de la part de leur père les années précédentes ainsi que celles qu'ils recevront les suivantes et qu'eux-mêmes

appliqueront par la suite sont fortement gravées dans leur mémoire. Durant son absence la famille devra rester unie autour du frère aîné qui assumera les responsabilités qui incombaient à son père en assistant sa mère.

Les adieux seront très brefs. Le père va embrasser ses enfants, son épouse puis il empoignera d'une main énergique son lourd bagage qu'il fixera solidement sur les épaules, saisira son bâton ferré avant de partir d'un pas décidé sans même se retourner.

Ainsi durant des années sont partis des hommes qui par la suite las de toujours partir ont fini par découvrir un petit coin en terre étrangère sur laquelle, exténués, ils ont posé leurs bagages.

A grands cris, ils vont inciter leurs familles de vite venir les rejoindre affirmant qu'ils avaient découvert le paradis.

*

Pour une épouse, le paradis illusoire s'est transformé en 1916 en un affreux cauchemar en récupérant une médaille militaire en échange de la vie de son mari.

Les nuits venues, après avoir mis ses quatre enfants au lit, afin de ne pas céder à un acte tragique que lui conseillait son juste désespoir, elle allait errer dans les prés et les champs en hurlant telle une louve des imprécations et des malédictions à l'encontre de Vierge et de Saints qu'elle vénérât pourtant, leur reprochant ainsi de l'avoir si méchamment abandonnée.

Aux premières lueurs de l'aube, elle s'en retournait à son domicile pour s'occuper de ses enfants puis repartait de suite tisser des fils chez Villard, l'usine de filature.

Pourquoi des parents, par excès de bonté et de fierté ont-ils attendu si longtemps pour révéler à leurs enfants, cette bien triste vérité ?

*

Car pour ces Artaban de cœur mais Job du portefeuille, la fierté ne leur faisait pas défaut. Il fallait les voir pour la fête de la Saint-Roch sur le parvis de l'église de la Sainte Famille à Croix-Luizet, costume élimé mais soigneusement repassé, chemise blanche cravatée, chaussures luisantes tellement bien astiquées, entourés de leurs enfants vêtus tels des princes et des princesses et de leurs

épouses exubérantes, s'interpellant joyeusement, s'embrassant, se congratulant avant de s'engouffrer en vague vivante dans l'église et d'en sortir sitôt l'office terminé en cortège chantant derrière une statue imposante et fleurie portée par six hommes forts.

En toute fin d'après-midi chacun rejoignait son domicile respectif après s'être donné rendez-vous pour l'année suivante les bras chargés de pastèques énormes et d'autres spécialités rapportées de leur Italie chérie.

Le lendemain, en récupérant bleus et salopettes avant de regagner les usines et ateliers et les épouses le tablier de cuisinière en se creusant la tête pour savoir comment avec pratiquement rien elles devront composer le menu de midi, les transalpins ainsi que les autres exilés prouvaient que ce n'était pas en tant que mendiants qu'ils avaient demandé asile en France.

*

Et si au bord de l'extrême détresse, l'une d'elle risquait quelques sous dans l'achat d'un billet de loterie nationale, son premier souci, dans le but de limiter son geste de folie, était d'aller planter un

cierge devant la statue de sa convenance, la suppliant, au cas où elle ne toucherait pas le gros lot, que son billet soit au moins remboursé, afin qu'elle puisse, avec l'argent imprudemment dépensé acheter quelques œufs, farine ou pommes de terre pour nourrir ses petits.

*

Dame Fortune qui choisissait toujours ses élus heureux un bandeau devant ses yeux devait apprécier la comédie italienne car elle a fait connaître à une épicière des Poulettes la plus grande frayeur de sa vie. Cette dernière achetait toutes les semaines, en cachette de Pasquale son tendre et chaste époux, un billet de loterie nationale, jusqu'au jour où ses yeux écarquillés de terreur lui ont fait remarquer qu'elle avait décroché le cocotier. Il lui a donc fallu avouer à son seigneur et maître la voix remplie de sanglots le grand péché qu'elle pratiquait toutes les semaines en faisant serment sur la tête de tous les saints qui flottaient au ciel et de ceux qui grillaient à petit feu au purgatoire et même à la rigueur en enfer de ne plus jamais recommencer.

Devant la sincérité du remord de son épouse, *Pasqualino* ne pouvait laisser son cœur insensible.

Emu, il a posé sa main sur la tête de la pécheresse en guise d'absolution en marmonnant ces quelques mots de prière en forme d'oraison : « Avec dix briques, il y a de quoi se bâtir une jolie petite maison ».

*

Voilà, en quelques mots, l'ambiance qui régnait à Villeurbanne, dans deux quartiers populaires coincés entre les Gratte-Ciel et la route de Vaulx.

*

Le poids des années évoquées qui se sont abattues sur les épaules du touriste curieux a dû lui donner un sérieux coup de vieux puisqu'il propose au papy de plus en plus rajeuni de poursuivre l'intéressante conversation assis sur une chaise à la terrasse d'un café qui se trouve près d'eux, devant un demi bien tassé.

– Vous ne pouviez pas mieux choisir comme endroit. Cette terrasse qui se tient en face de l'avenue Henri Barbusse repose à son entrée une statue qui a dû soutenir activement et physiquement les maçons de toutes nationalités qui ont contribué à

la construction des Gratte-Ciel, car d'après sa pose
tout laisse à croire qu'elle n'a toujours pas récupéré.

... aux Gratte-Ciel

A l'emplacement occupé actuellement par les Gratte-Ciel se tenait un vaste terrain au centre duquel se trouvait une lône avec un caillot d'eau, disons plutôt une mare où coassaient tranquillement des grenouilles parmi des tortues que des enfants espiègles et farceurs s'empressaient de récupérer pour les balancer ensuite, à la grande colère des jardiniers, au milieu de leurs laitues ou autres salades plantées dans des jardins ouvriers.

*

Sur ce terrain campaient en permanence des gitans qui les étés devaient partager leur espace avec d'autres itinérants se déplaçant dans des roulottes en bois tirées par de forts chevaux et cuisaient ensemble leurs aliments sur des feux de bois. La cohabitation ne devait pas être cordiale car très souvent se déclenchaient de belles bagarres que seuls les gendarmes à cheval et sabre au clair arrivaient difficilement à faire cesser.

*

Les parents prudents interdisaient bien à leurs enfants de passer par ce terrain en revenant de leur école, mais eux faisaient souvent la sourde oreille d'autant plus que de temps en temps s'y installaient des cirques et des cinémas de plein air ce qui attirait naturellement beaucoup de monde.

*

Entre la rue du Quatre-Août et le cours Emile Zola, coïncée par la rue Charles Montaland et celle des Mûriers se trouvait une ferme dont l'étable abritait une quinzaine de vaches qu'emmenait paître le père Baroux un gros bonhomme dans le parc Bonneterre. Tous les jours, après 17 heures, à la sortie de l'école Antonin Perrin, des mamans tout en achetant du lait, en faisaient boire un grand bol bourru à leurs enfants.

*

Le parc Bonneterre occupait une surface partant du cours Emile Zola au cours Tolstoï d'une part et de l'autre, de la rue Charles Montaland à celle de Flachet surnommée de nos jours, avenue du 1^{er} Mars 1943.

C'est dans ce parc, en 1889, que le célèbre Buffalo Bill a installé son cirque et fait cavalier ses

mustangs chevauchés par des cow-boys et des indiens et présenté aussi, à la grande joie des petits et des grands de superbes attaques de diligence.

A cette occasion, les transports lyonnais ont accroché une plate-forme à leurs tramways pour l'acheminement du matériel de ce cirque et l'ont remplacée ensuite par un wagon assurant le transport des usagers, encore éblouis par le spectacle auquel ils avaient assisté. Reconnaisants les voyageurs ont baptisé ce wagon « Buffalo ».

*

En 1927, grand chamboulement parmi les gitans, grenouilles, têtards et tortues. Sous la direction du dynamique et humaniste maire de Villeurbanne Lazare Goujon, tout ce monde doit dégager le terrain. L'accouchement des Gratte-Ciel est annoncé.

Voici qu'arrivent des engins de terrassement et des grues s'élèvent à perte de vue. On déblaie, on creuse, on comble, les maîtres d'œuvre mesurent. A présent, ce sont des dizaines de camions qui défilent pour déposer du ciment, du sable et des milliers de briques ainsi que des kilomètres de ferraille et fils de fer. Quelle ambiance, que de bruit, les maçons

s'agitent. Enfin se dressent haut dans les cieux des bâtiments d'une hauteur inimaginable. Parmi le bon peuple beaucoup ont peur. Tout cela n'a rien à voir avec la construction traditionnelle. Alors certains prient, d'autres se signent ou font brûler des cierges.

Des rumeurs les plus alarmistes circulent. D'après les dires de personnes très bien informées, au premier coup de vent sérieux, tout devrait s'écrouler.

*

En 1934, le jour de l'inauguration, toutes les craintes ont disparu et les rumeurs pessimistes se sont tues.

Au milieu des fanfares, défilés, discours, la foule en délire exulte. Elle emprunte pour la première fois une large avenue bordée de chaque côté de trottoirs peints en rouge entre deux rangées de hauts bâtiments flanqués à l'entrée de deux tours imposantes. Les villeurbannais sont heureux et fiers de posséder un si beau quartier. Les railleurs et les pessimistes d'hier rectifient à présent leurs points de vues, puisqu'ils affirment qu'à l'emplacement des boxes obstrués par des briques des commerces vont s'y installer. Boulangerie, boucherie, charcuterie,

café, librairie, etc... Plus besoin de se déplacer à Lyon en tramway pour faire ses emplettes, nous aurons tout sous la main. Voici à présent les biens informés qui annoncent la création d'un théâtre, d'une piscine couverte et même un cinéma. Son nom est déjà trouvé « L'Ecran », et pour les enfants deux bassins remplis d'eau dans lesquels ils pourront faire naviguer leurs petits bateaux. Ce n'est pas tout, aux Gratte-Ciel il y aura aussi une mairie. Habituellement, pour se faire établir un document administratif, il fallait se déplacer pendant une vingtaine de minutes jusqu'à la mairie de la place Grandclément. Merci, merci, monsieur le Maire ainsi qu'à toute votre équipe d'avoir si bien gâté vos administrés.

*

Les villeurbannais auraient-ils gardé cette marque de reconnaissance que leur auraient léguée leurs parents pour être devenus des hommes et des femmes de caractères, ce qui aurait incité de nombreuses industries à venir s'installer dans leur commune ? Des Charpennes au boulevard de Ceinture et de La Doua jusqu'aux Maisonneuves des milliers d'employés, d'ouvriers de tous sexes ou nationalités se pressaient pour rejoindre leurs

bureaux ou ateliers. Gendron, les peintures Valentine, Bailly-Camsat, Guicher et Costes, une manufacture de caoutchouc, l'Arsenal de l'Aéronautique, les Biscuits Ninot, les Brûleries du Parc, l'Imprimerie Arnaut et tant d'autres ainsi qu'une multitude de petites et moyennes entreprises, des artisans, des commerçants. Aux heures de pointe, Villeurbanne ressemblait à une ruche qui voyait venir vers elle des abeilles, à pied, à vélo, par le tram, soucieuses et sac au dos : « Dégagez la route les gones, ne gênez pas notre passage, le travail nous attend ».

*

Les fins de semaines d'étés très chauds, dans le but de se changer les idées, beaucoup allaient danser dans des bals populaires organisés au milieu des jeux de boules souvent interrompus par de belles bagarres à la régulière où au rythme entraînant de paso-doble, les frères Casta, Savoirin, Avril et autres distributeurs bénévoles de châtaignes mettaient en évidence leurs talents de boxeurs mais qui se calmaient subitement devant le bâton blanc qu'agitait autoritairement et sous leurs nez l'unique petit agent de police ; car ces grands garçons qui pour un rien piquaient de grosses colères

n'hésitaient pas à porter à bout de bras les lourds paniers à provisions des grands-mères de leurs quartiers ou de pleurer à chaudes larmes en entendant l'ultime couplet des « Roses blanches » que chantait Berthe Sylva de sa voix émouvante :

*« Tout bas une infirmière lui dit :
Tu n'as plus de maman ;
Alors s'agenouillant devant le petit lit
blanc :
C'est aujourd'hui dimanche,
Tiens ma jolie maman,
Toutes ces roses blanches,
Toi qui les aimait tant,
Au jardin tout là bas, tu les emporteras,
Toutes ces roses blanches,
Pour toi ... gentiiiiille maman. »*

*

Ainsi, le villeurbannais Victor Buttin qui aurait pu se glorifier d'être le seul boxeur français à avoir battu le grand Marcel Cerdan se contentait de vendre modestement des cachous, des pastilles à la menthe, des sucettes, des caramels mous et d'autres petites friandises à l'angle de la rue Anatole France et de celle de Michel Servet.

*

Mais que dire de la panique qui a dû saisir un wattman lyonnais en voyant sortir avec énormément de difficultés et se diriger vers lui, l'air menaçant, le conducteur d'une minuscule 5 chevaux Renault qu'il avait peu de temps auparavant copieusement insulté pour l'avoir gêné dans ses manœuvres, un géant en la personne du villeurbannais Joseph Roude grand champion de boxe dans la catégorie poids lourds.

Alors que ce dernier demandait poliment tout en secouant très gentiment le conducteur des transports publics, de lui répéter distinctement les paroles qu'il lui avait adressées, car sourd d'une oreille il n'était pas sûr de bien avoir entendu, le malheureux propriétaire d'une casquette autoritaire ne pouvait, en bredouillant, que s'excuser pour la vulgarité de son langage dû à l'énervement rencontré journallement pour l'accomplissement de son dur métier, de lui signaler qu'il était père d'une famille nombreuse, de l'avertir avec bienveillance qu'un de ses garçons avait les oreillons et ne pouvait qu'espérer à travers la sincérité qui se lisait dans son regard, ne possédant pas sur lui d'attestation confirmant sa déclaration, attendrir le

sourdingue occasionnel qu'il était fortement pensionné par la Sécurité Sociale.

*

Ce n'est pas par hasard que le célèbre Buffalo Bill a fait défiler sa caravane du cours Emile Zola jusqu'au parc Bonneterre, mais guidé par le flair infailible de chasseur de bisons, ce digne descendant des pionniers américains opiniâtres, têtus, fiers et indomptables savait qu'en ce lieu, il trouverait des frères de sang. D'ailleurs, n'est-ce pas à cet endroit précis que plus tard la redoutable équipe villeurbannaise de basket l'Asvel surnommée la Flamboyante, l'Indomptable et aussi la Bohème fourbira ses armes ? A l'image de son valeureux capitaine Alain Gilles qui bien qu'ayant dépassé l'âge de la retraite, la barbe et les cheveux grisonnants, la cheville bandée à cause d'une entorse, se bagarrait mieux qu'un jeunot pour tenter de décrocher en finale d'une coupe européenne, la victoire.

*

Dans les années 50, le jeu de boules dit « lyonnaise » connaissait le même succès populaire que le tennis aujourd'hui. Comme pour ce dernier,

il s'y trouvait des champions, des vedettes, des légendes avec leurs fantaisies, caprices et leurs caractères.

Ce jeu avait la particularité de réunir en son sein des hommes de toutes conditions ou souches sociales ainsi que de nationalités différentes. On pouvait alors voir, dans le but de satisfaire leurs passions communes, des quadrettes composées de grands industriels, patrons, directeurs associés avec de modestes artisans, employés, ouvriers et même des cantonniers.

Tous se tutoyaient car il régnait entre eux une amitié, une camaraderie sincère et sans arrière pensée. A la fin d'une partie, les perdants trinquaient sportivement avec leurs vainqueurs, en leur souhaitant bonne chance.

*

Ce jeu d'adresse ne pouvait que convenir parfaitement aux tempéraments des villeurbannais. Tous les quartiers possédaient leurs champions avec pour certains des sobriquets ronflants : « l'homme à la veste, Pierrot le ramoneur, le prince de la portée, le dévoreur de cochonnet, le bouif ... » éparpillés

dans des sociétés aux noms évocateurs : « La Tonkinoise, La Piémontaise, La Charpennoise » ...

Les Poulettes s'associaient avec les Gratte-Ciel en se retrouvant unis à la « Cabane Boules ». Ainsi Choulet, Serrand, Deveye, Comparin, Morand, Sainty, Gonnet, Commarmont, Sappey ... formaient équipes avec les Di Vitto, Petica, Penetti, Tanzilli, Alonzi ... et dans la catégorie supérieure Di Rocco l'homme à la veste choisissait son ami Paul Tendil, le roi de la glisse comme pointeur, Jo Cantore le gône des Poulettes faisait de même avec Fernand Morand le gentleman des Gratte-Ciel. Dans le quartier des Buers les Navarro et Jimenez régnaient en maîtres ainsi que les frères Dumas, des mousquetaires contre qui il était déconseillé de croiser le fer et à Décines Giangrande – Namian une doublette qui faisait des étincelles.

*

Jouer une finale, tous en rêvaient. Elle se déroulait toujours un soir de la semaine et comme la télévision n'avait pas encore fait son intrusion dans les foyers, le public se déplaçait en foule dans les clos pour applaudir les exploits des champions.

La partie terminée, la société organisatrice offrait un mâchon copieusement arrosé pour fêter les finalistes et tout se terminait par des rires et des chansons.

Car pour chanter certains boulistes avaient de la voix. Particulièrement Charles Levy top modèle du pointeur en premier. Rondelet, court sur pattes, l'oeil vif, grande gueule et rigolard. Invité avec d'autres hauts responsables de la société « La Cabane Boules » par des joueurs milanais, il n'a pas hésité à sauter sur la scène de La Scala pour faire vibrer d'une manière magistrale ses magnifiques cordes vocales. Devant les ténors, sopranos, basses et barytons admiratifs, accompagné au piano par un maestro ébloui et converti, Charles a entonné les airs de La Tosca, Carmen, Paillasse et Rigoletto.

A ses copains qui outrés de son attitude qu'ils considéraient ridicule, Charlot en bombant le torse leur a cloué à tous le bec par ces quelques paroles : « Moi, j'ai chanté à La Scala de Milan ».

*

Dans les années 30-40 se distinguait à Villeurbanne un tireur bouliste doté d'une adresse exceptionnelle surnommé à cause de sa petite taille

et de son poids plume « La Puce ». Il démontrait son talent dans des jeux de boules en écrasant par des tirs précis des cacahuètes et gagnait sa vie en récupérant les pièces de monnaie que des spectateurs éblouis posaient à la place des arachides.

Ce champion gâté par la nature ne lui démontrait pas sa gratitude par son élégance vestimentaire. Il était vêtu de guenilles et semblait être chaussé de rocking-chair tant il raffolait du Beaujolais.

Cette légende vivante ne pouvait qu'attirer la convoitise des boulistes tout de blanc vêtus.

Afin qu'il ne dépareille l'équipe ils lui offraient le même vêtement immaculé ainsi que des boules métalliques car le phénomène ne possédait que des boules en bois. Les veilles de grandes compétitions, craignant que leur vedette se présente pompette le lendemain sur le terrain, ses équipiers l'enfermaient gentiment à double tour dans une chambrette d'un hôtel coquet. Ce qui n'handicapait guère le tireur de cacahuètes, car en plus de posséder une adresse époustouflante il devait avoir aussi la faculté de passer à travers les murs. C'est ce

que devaient penser ses équipiers désolés en le voyant le lendemain arriver de sa démarche particulière, dans son habit de misère portant fièrement dans ses mains ses fidèles boules en bois.

*

Le don du légendaire La Puce, une fois laissé vacant a été récupéré par un autre villeurbannais guère plus grand et plus gros que son regretté possesseur mais qui, pour marquer sa différence envers son illustre aîné tenait à tirer en gardant sa veste sur les épaules. Aux exploits boulistes réalisés par cet élégant des clos, celui-ci pouvait clamer à qui voudrait bien l'entendre qu'il était le seul tireur français ou étranger à avoir réussi à balancer le cochonnet à la Brasserie Georges.

D'après les dires de témoins oculaires, dans une passe l'homme à la veste s'est retrouvé avec ses deux boules en mains pour tirer le cochonnet pour la gagne. Si sur son premier tir le petit goret a daigné déplacer son lard jusqu'à quelques centimètres de la ligne de perte, le second l'a frappé de telle façon qu'il est monté en flèche si haut qu'il a dépassé la cime des platanes. Il ne lui restait plus qu'à traverser sur sa lancée le cours Verdun pour se

retrouver invité d'honneur à la Brasserie Georges. A s'imaginer alors l'étonnement d'un consommateur de trouver trônant parmi les saucisses, jambon, lard et saucisson un cochonnet villeurbannais au milieu de sa choucroute alsacienne.

*

Pour la finale du championnat du monde disputée le 22 septembre 1952 à Monaco, les organisateurs ont exigé que l'homme à la veste pose son vêtement. Se redressant fièrement sur ses ergots, le coq des Gratte-Ciel après avoir battu vigoureusement les ailes, a rejeté sa tête en arrière afin de mieux faire claironner son cocorico légendaire : « Poser ma veste ! Jamais. Plutôt déclarer forfait ». Devant ce trait de caractère, les organisateurs penauds ne pouvaient que s'excuser auprès des aristocrates présents pour ce prolétaire villeurbannais qui refusant la tradition ne voulait en faire qu'à sa tête.

*

– Voilà cher ami inconnu puisque je ne connais pas votre nom, il ne me reste plus qu'à remercier la Bonne Fortune de m'être fait accoster par vous. J'espère que vous aurez apprécié le bref

historique d'une commune qui m'est chère à travers les quelques anecdotes qui m'ont été rapportées et aussi de celles que j'ai connues. Permettez qu'à présent je vous quitte pour poursuivre de mon pas rêvant la promenade que vous avez si bien providentiellement interrompue.

Le circuit que je vais amorcer à présent en remontant le cours Emile Zola me mènera, après avoir traversé la place de la Bascule, jusqu'à l'ancienne gare des Brotteaux. Je la contournerai pour rejoindre mon point de départ en redescendant nostalgiquement la rue Anatole France.

Cela permettra grâce à ma mémoire restée toujours intacte de me souvenir pêle-mêle d'événements qui ont marqué ma petite enfance et surtout de revivre une aventure merveilleuse qui a traversé mon adolescence.

Mise en garde

Son enfance passée dans un quartier populaire où l'argot, la langue employée, interdit à l'auteur de ce recueil d'appeler littérature ce qui n'est en fait que de la petite écriture.

*

Le lecteur ainsi prévenu ne doit pas s'attendre à se régaler de grandes phrases, de belles envolées, mais plutôt s'attendrir sur des souvenirs d'une époque où les plus petites choses étaient appréciées et le respect de l'autorité appliqué d'une manière naturelle, même par les truands les plus endurcis...

*

La télévision n'étant point là, les enfants faisaient jouer leur imagination. Un hanneton auquel ils avaient noué un fil au bout de l'une de ses pattes, se voyait tourner au-dessus de leurs têtes pour finalement s'envoler telle une hirondelle.

*

Peu de véhicules circulaient dans les rues, à part celui du glacier qui livrait ses pains de glace aux cafés et autres commerces du quartier.

Tiré par un gros cheval blanc, on l'entendait venir de loin. Le bruit des sabots attirait les jardiniers, qui, armés d'un seau, d'une pelle et d'une balayette, récupéraient les belles boules dorées et parfumées qui sortaient du derrière de la bête, pour les étendre ensuite religieusement dans leurs jardinets.

*

Les enfants se trouvaient en sécurité chez tous. Ils savaient qu'au moindre petit bobo, si leurs mères, exceptionnellement ne se trouvaient pas à la maison, n'importe quel voisin ou voisine pourrait les consoler à leur place.

Les pédophiles cachaient leurs mauvaises actions, conscients qu'ils perdraient leurs têtes au moindre mouvement de leurs folies.

*

La pauvreté, la misère sévissaient partout et pourtant, elles ne se remarquaient pas. La fierté et la dignité leur faisaient courber la tête.

Tous en riaient, tous la chantaient aussi !

*

Aller à Chamonix ?... Pourquoi pas !

Il rêvassait devant son bol de café au lait, quand soudain, d'une voix ferme, sa mère le fit sursauter :

– ... Cette nuit j'ai bien réfléchi, c'est toi qui emmèneras ton frère Louis à Chamonix... !

*

Ainsi s'est exprimée une mère à l'intention de son second fils tout juste âgé de quinze ans...

Ce dernier n'a pas rouspété.

En récupérant, à l'aide de sa petite cuillère, la tartine beurrée qui, de ses doigts, avait glissé, en lui-même, il a estimé que, puisque sa mère lui confiait une responsabilité, elle le jugeait capable de l'assumer.

*

Ce qui peut paraître banal à notre XXI^e siècle qui voit des petits enfants connaître ce qu'ils auraient bien eu le temps d'apprendre, l'était

beaucoup moins voici une cinquantaine d'années en arrière où le plus petit déplacement devenait une aventure extraordinaire.

*

Le train ou le car se prenaient deux fois par an, uniquement pour les grandes vacances. Un aller pour rejoindre le lieu de villégiature et un retour pour rentrer à la maison.

Le tramway devenait utile pour aller au cimetière à la Toussaint ou se rendre au « Prisunic » à Lyon. Tous les autres déplacements se faisaient à pied ou à bicyclette pour celui qui pouvait s'en offrir une. Avant d'enfourcher son moyen de locomotion, il ne devait pas oublier d'emporter dans une petite sacoche fixée sur le côté du porte-bagages, les démonte-pneus, la râpe, les rustines et la colle spéciale qu'il fallait utiliser pour les fixer à l'endroit où un clou, une punaise ou bien encore, l'état poreux de la chambre à air auraient eu raison de sa solidité... Sinon, en plus d'user ses semelles, le cycliste négligent se verrait dans l'obligation de pousser son poussif canasson.

*

Tant que les enfants ne vont pas à l'école, ils sont toujours en vacances.

C'est l'assurance que j'en ai retiré de ma petite enfance.

Lorsque j'atteignis l'âge de quatre ans, mes parents m'envoyaient de temps en temps à l'école maternelle privée de Croix-Luizet.

Je n'en ai pas gardé des souvenirs impérissables. A part qu'un jour, j'ai confondu un morceau de savon de Marseille qui traînait sous une table, avec celui d'un fromage de Gruyère, à la fête paroissiale où, vêtu en aviateur, je devais chanter avec mes petits camarades de classe :

*« Pour être un aviateur,
Il faut avoir du cran
Ne jamais avoir peur,
Et aller de l'avant...
Etc., ...etc. »*

Et aussi assister en direct au miracle qui se produisait toujours à la fin de l'après-midi !

*

La maîtresse rameutait sa petite troupe autour d'elle puis attisait son attention par un :

– Nous allons voir si le petit Jésus est passé... !

Alors, à l'aide d'une petite clé qu'elle sortait de sa poche, elle ouvrait la porte d'un placard, puis saisissait d'une main hésitante... une boîte en fer blanc trônant fièrement sur une étagère.

D'après sa mine déconfite, tout laissait à penser que la boîte devait être vide puisque légère... ! Et voilà qu'en soulevant le couvercle, elle se trouvait pleine, à ras bord, de bonbons verts ressemblant à des petits pois au milieu desquels se trouvaient aussi des bouts de lardons !

Ce phénomène miraculeux m'émerveillait en même temps qu'il m'étonnait. Jamais la boîte vide que je déposais dans le buffet à la maison s'est retrouvée pleine quelques secondes plus tard.

*

L'œuf, le cochon et le pigeonneau

L'étonnement, l'émerveillement éprouvés dans une petite salle d'école maternelle allaient se poursuivre peu de temps après au milieu d'une vaste cour de ferme, à *Vasselin*, petit village de l'Isère, dans la famille *Guillet* plus précisément.

*

Les vaches ne m'ont pas impressionné car, en compagnie de ma grand-mère venue me chercher à la sortie de l'école, nous avons croisé un troupeau, route de... *Vaulx*, cela va de soi ! Elles portaient des cornes comme les escargots et ne s'essuyaient jamais le derrière après avoir posé leur grosse commission !!!

*

L'imposant cheval chaussé de gros sabots que je taquinais gentiment avec les piques d'une fourche, attirait l'attention de Monsieur *Guillet* par ses puissants hennissements. Après m'avoir dit je ne sais quoi sur un ton que je ne connaissais pas, il m'interdit l'accès à l'écurie.

*

La découverte des mystères de la nature allait se poursuivre devant l'éclosion de poussins et de canetons. A ceux qui me semblaient rencontrer des difficultés pour s'extraire de leur coquille, j'accordais mon soutien enfantin et les voyais ensuite courir sans avoir appris à marcher. Les canetons se déplaçaient même à l'aise dans la mare sans avoir pris de leçons de natation ?!

*

De tous les animaux de la ferme et de la basse-cour, seul le cochon m'a causé un sérieux problème.

En effet, cet animal qu'il m'arrivait de voir gambader dans la cour devait sans doute faire beaucoup de bêtises car il se retrouvait toujours enfermé dans un sombre cachot. Alors, un jour afin de lui manifester ma présence et lui accorder de la compassion, à travers un trou servant d'aération, je lui ai jeté un caillou rond que j'ai entendu rouler entre ses mâchoires, puis sont venus des grognements de satisfaction et enfin il m'a présenté son groin frémissant comme s'il en désirait encore ! La matière première ne faisant pas défaut, plusieurs

jours durant, j'ai pu nourrir de cette manière un malheureux cochon privé de lumière.

Une fin d'après-midi, Monsieur Guillet me surprenant dans ma besogne, par une remarque très à propos, me conseillait gentiment de changer mon mode d'alimentation, m'affirmant que « ... *la coquille de l'œuf pondu par le cochon était si épaisse que lorsque Madame Guillet voulait s'en servir pour faire une omelette ou un gâteau, elle devait utiliser, pour la briser, un marteau ou une scie à métaux* »...

Ainsi donc j'appris que les cochons, tels les poules, les canards ou les dindons, pondaient des œufs... ! Ces propos venant d'un adulte sensé en savoir plus que moi ne m'étonnèrent donc pas. Ce qui, en revanche a bouleversé mon âme de garçonnet fut de m'imaginer les difficultés du bébé porcelet pour sortir de sa coquille de pierre lors de sa naissance ?!

Lorgnant du côté de mon goûter de quatre heures, Monsieur Guillet avait continué : « *Si à présent tu veux faire plaisir à mon cochon, donne-lui plutôt ton chocolat* ». L'expression négative

affichée sur mon visage l'incita à poursuivre : « ...
ainsi tu pourras avoir un œuf en chocolat ! »

Tout devenait différent, ce n'était plus un sacrifice qu'il me fallait consentir mais plutôt un placement intéressant à investir !!!

La suite de la proposition alléchante de Monsieur Guillet me fit changer d'avis. Dans un cas favorable, il devait m'enfermer aussi avec la machine à saucisses. La raison valable, il l'expliquait ainsi : « ... *son cochon était tellement gourmand qu'il avalerait l'œuf avant que je m'en saisisse ! »*

La perspective de tenter de percevoir dans le noir un œuf de la même couleur sortir du derrière d'un cochon m'a dissuadé de persévérer dans mon entreprise.

*

La barbe du Père Noël

Sans toutefois me perturber, l'œuf du cochon m'a poussé à réfléchir pour finalement exprimer mon scepticisme en tout, surtout ce qui sortait de la bouche des adultes !

La première fois que je l'ai manifesté, je me trouvais sur les genoux de ma mère. Je voulais qu'elle m'explique d'une manière simple et logique, comment le Père Noël si volumineux en tour de taille pouvait passer dans le trou étroit de la cheminée sans salir ses vêtements.

Ce n'était pas tout car j'avais remarqué que ce trou ne débouchait pas directement à la cuisine mais qu'à sa suite s'emboîtaient des tuyaux de poêle aboutissant finalement au fourneau et qu'ils étaient très sales. Il fallait voir l'état de mon père après les séances de ramonage !!!

A mon grand étonnement, très sérieusement ma mère m'a révélé que cet illustre personnage pour des raisons mystérieuses puisque miraculeuses avait la faculté de réduire de volume suivant les

circonstances... Enfin, il se gonflait ou se dégonflait telle une baudruche !!!

Eventuellement et à la rigueur, cela je pouvais l'accepter, mais alors ses vêtements, son bonnet, ses bottes et la hotte pleine de jouets devraient pouvoir faire de même... Et aussi comment ce bonhomme pouvait-il être présent à la même heure chez tous les enfants de la Terre ?...

Ce qui devient miraculeux aux adultes ignorants ne peut l'être pour les petits enfants, d'autant plus que la réticence de ma mère pour faire venir le ramoneur la veille de Noël et celle plus prononcée de mon père pour nettoyer les tuyaux de poêle et le fourneau, ne pouvait que faire rider d'avantage mon jeune front...

*

Les Fées des Poulettes

Bien que demeurant rue Edouard-Vaillant, et coincé entre la rue de Geoffray et celle du Colonel-Klobb, Madame Pomateau mon institutrice de l'école Descartes m'affirmait que j'habitais aux Poulettes.

Cette rue qui des années plus tard, sans doute dans le but de réparer une anomalie, prendra le nom d'Alexis-Perroncel, reliait la rue Bussière à celle de Château-Gaillard.

La rue des Poulettes, je la connaissais très bien car je l'empruntais afin de rejoindre mon école et le jeudi après midi pour pénétrer dans les jardins ouvriers des usines Villard qui faisaient aussi « de la filature », pas dans l'idée de faire du jardinage mais pour récupérer des longues tiges qui poussaient le long du mur de l'usine et s'en faire des épées. La première fois que l'une de ces fameuses tiges a été tirée, j'ai remarqué au milieu des racines, des espèces de patates très bicornues : « *C'est des topinambours !*, m'a expliqué mon copain Pierrot qui était avec moi, *drôlement bon à manger !* ». Il me l'a prouvé en passant des paroles

à l'acte. Après avoir lavé ce tubercule dans de l'eau de pluie qui croupissait dans un grand tonneau, il l'a essuyé proprement avec sa chemise et devant mon regard conquis, l'a croqué la mine réjouie. Il ne me restait plus qu'à suivre son exemple et reconnaître après l'avoir goûté, que le topinambour tant critiqué en France sous l'occupation allemande était bien meilleur consommé cru que cuit dans de l'eau.

*

En tant qu'ouvrière de leurs établissements, les Filatures Villard avaient accordé à ma grand-mère une petite parcelle de ce terrain dans lequel elle faisait pousser des haricots, des carottes, des laitues, et aussi des petits pois. Il s'y trouvait même un pêcher qu'elle avait ramené sous forme d'un noyau de son village d'Italie, appelé Isola del Liri, et qui n'a jamais, à son grand désespoir dû à la convoitise de ses petits enfants, vu ses fruits arriver à maturité.

Un jeudi après-midi, au cours de nos jeux variés, en compagnie de mon frère Michel et d'autres copains du quartier, nous avons attaché solidement à cet arbre fruitier un volontaire choisi d'office, pour lui faire la coupe réglementaire

appliquée par les indiens Cheyennes. Nous dansions autour de lui la fameuse danse du scalp, lorsque nous fumes attaqués par la célèbre cavalerie américaine composée d'autres garçons des Poulettes qui passaient malencontreusement par là. La charge et la poursuite se sont effectuées à travers les rues Billon, Chosson et de la Famille, pour s'achever lamentablement au 61 de la rue Edouard Vaillant où les indiens exténués se sont assis en rond, en compagnie des squaws cousines et copines pour se venger à travers d'acharnées parties d'osselets.

En toute fin d'après-midi, une maman soucieuse de ne pas voir revenir son rejeton est partie à sa recherche en visitant les tepees de ses copains indiens. Heureusement pour l'absent malheureux, parmi eux se trouvait un Cheyenne plus perspicace. Il a sauté sur son mustang imaginaire qu'il a fait galoper jusqu'à la rue des Poulettes pour délivrer enfin un visage pâle pleurnichant, attaché solidement à un pêcher italien, planté contre son gré au milieu d'un jardin ouvrier.

*

En face de ces jardins ouvriers se trouvaient des petites maisons bien alignées, entourées de

jardinets proprement soignés au milieu desquels cohabitaient en toute intelligence des poules, coqs, canards, oies, et même des pintades, mais pas de... Poulettes ! Alors quoi !!! Que l'on m'explique ?

Ce grand point d'interrogation fut effacé un jeudi après midi par Octave mon coiffeur qui, accompagné de clins d'œil outranciers déformant son visage, révélait à un client qu'il rasait, qu'à une certaine époque, cette rue de Villeurbanne accueillait des « petites dames »... sans doute des naines ?!, qui vendaient la nuit venue, leurs charmes à des Messieurs...

Parmi mes bandes-dessinées du jeudi, j'avais fait la connaissance d'un nouveau héros : *Prince Vaillant*. Cet homme était constamment harcelé par une fée répondant au nom de « Morgan ».

Cette dame devait certainement beaucoup l'aimer, car contrairement à celles des Poulettes, elle jetait gratuitement ses charmes sur l'homme qu'elle avait choisi.

Les sermons du camelot

Je possédais quatre ans d'avance sur lui quand Madame Desplantes,* la sage-femme, a livré Louis à la maison... Pas plus, je n'ai comblé le handicap qui me séparait de mon aîné arrivé bien avant moi, jamais Louis n'a pu se hisser à ma hauteur. Seul Michel et ses dix-huit mois nous séparant, a gardé le contact avec ma petite personne. Et même mieux ! Par sa tonicité naturelle à laquelle je ne pouvais opposer que ma placidité, il arrivait à me dominer. Ainsi, nous avons grandi ensemble. Nous partageons nos jeux, fréquentions les mêmes écoles et colonies de vacances, si un grand me cherchait des crosses, Michel retroussait ses manches pour me défendre. Bien plus tard, quand nous nous sommes lancés tous les deux dans le sport boules, il exigeait que je pointe car c'était à lui d'assumer le rôle délicat de tireur... ! Le petit dépassait le grand. Il devenait la tête et les jambes que docilement je suivais. Surtout le dimanche matin, quand notre mère nous envoyait à la messe. D'un pas décidé nous prenions bien la direction de

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

l'église des Charpenes, pour emportés dans notre élan nous la dépassions, et se retrouver sur le Marché aux Pucés, place Rivière.

Aux sermons tristes et soporifiques du curé, nous préférons de beaucoup rire des boniments des camelots et autres baratineurs du quartier.

*

De retour à la maison, si notre mère exigeait un rapport sur ce qui s'était dit à la messe, je prenais la parole. Je n'avais pas à me creuser trop les méninges car le spectacle auquel nous étions tenus d'assister, se trouvait toujours être le même ! Comme plus tard pour les feuilletons policiers qui passeront à la télévision. Il suffit de voir le premier de la série pour connaître, sans pour autant les voir, tous les autres qui suivront...

Pour appuyer mes dires, j'ajoutais même des détails, par exemple : pourquoi les fidèles, avant de faire pieusement leur signe de croix, trempent-ils toujours les bouts de leurs doigts dans un bénitier vide « d'eau sublime » ?

*

Ainsi durant des semaines et des mois, nous avons pu, Michel et moi, dans un accord parfait, bernier notre mère, jusqu'au jour où cette dernière nous a flanqué Louis dans les jambes.

*

De par sa position désavantageuse, Louis s'est retrouvé à l'abri des combines de ses grands frères pour se retrouver seul avec sa mère qui lui a inculqué les bonnes manières.

Nous pensions, Michel et moi, le rallier aux prix de quelques bonbons et friandises à notre "mauvaise" cause, mais Louis l'incorruptible, l'irréprochable, la bouche pleine de boules de gomme, invariablement nous chantonnait la même et triste litanie :

- Je le dirai quand même à la maman que nous ne sommes pas allés à la messe !

*

L'accusation était toujours portée au moment où nous nous trouvions réunis à table pour le déjeuner de midi. Après le jugement, sous l'œil approbateur du petit frère et celui amusé du père, le

balai vengeur de la mère, implacablement, exécutait la basse besogne.

*

Pourquoi dépenser de l'argent pour l'achat d'un martinet alors que le manche de mon balai peut très bien faire l'affaire ? a dû se dire une mère des Poulettes en choisissant ce mode de châtiment. Efficace il est vrai si le coupable se trouve à découvert mais totalement inopérant si la victime se planque sous la table. D'ailleurs, les enfants avaient rapidement trouvé la parade pour que cesse immédiatement la bastonnade. Il leur suffisait tout simplement de crier « *ouille* » au premier coup. « *Je ne t'ai pas fait mal au moins ?* ».

La maison de Glay

Les années passaient..., et lentement la famille s'agrandissait.

A leur septième enfant, les parents ont estimé qu'il serait bon que toute la maisonnée passe les grandes vacances ensemble.

Pour cela, ils ont trouvé, à louer à l'année, une maison dans la vallée d'Azergues, à Glay, plus exactement. Par les quatre murs et le toit qui les recouvraient, c'est vrai, elle ressemblait vraiment à une maison ! Il aurait été préférable que je dise, un endroit où nous pourrions nous abriter en cas de forte pluie ou d'orage violent.

Elle se composait de deux grandes pièces situées au-dessus d'une cave voûtée que nous pouvions accéder en montant de grossières marches de pierres dorées.

Grâce au fourneau en fonte qui se trouvait dans l'une des "pièces", nous comprenions qu'elle ne pouvait être que la cuisine, l'autre d'à côté devenant obligatoirement le dortoir.

Près de la fenêtre, une cloison de bois vitrée sur sa partie haute permettait d'avoir un réduit en supplément. Les ronflements sonores de tonton Auguste et tatan Lisa qui dormaient dans ce lieu provoquaient en moi des fous rires incontrôlables. L'éveillé reprochant constamment au dormeur ronfleur de l'empêcher de dormir...

*

Pas de cabinet de toilette pour se laver, ni d'évier pour faire la vaisselle et encore moins de WC. Pas même dans la cour !

Quant à l'eau, elle se tirait grâce à un robinet situé dans la cave.

Les tables, chaises, matelas, sommiers et lits avaient été transportés dans la camionnette d'un copain maraîcher de mon père. Tous les autres ustensiles de cuisine et de ménage, se sont déplacés à bout de bras... car il fallait surtout ne rien oublier... !

En plus des casseroles, poêle à frire et tout le reste, il fallait aussi trimballer la planche sur laquelle la mère pétrissait la pâte, le rouleau afin qu'elle puisse l'étaler et aussi le grand couteau

qu'elle utilisait pour la découper ensuite en fines lamelles légères... légères...

*

La première année que nous sommes allés à Glay, un litige important s'est dressé entre les enfants :

« ... Qui allait porter le haut pot de chambre émaillé, surmonté d'un couvercle à poignée et d'une anse en métal et bois, pour en assurer le transport, acheté la veille chez Mourgeon le quincaillier des Gratte-Ciel ? »

En tant que femme énergique et jamais à court d'idées, la mère avait trouvé la solution :

« ...puisque le seau hygiénique était neuf et n'ayant jamais servi, c'est lui qui transporterai les victuailles du voyage !

Ainsi, celui qui le porterait, en plus d'avoir l'assurance d'être premier servi, aurait aussi le privilège de posséder une place assise... »

Cette décision pleine de sagesse digne du grand Roi Salomon, au lieu d'apporter la sérénité

dans la maisonnée, voyait au contraire se développer une autre forme de rivalité.

Le symbole de vexation pour son porteur, déclenchait subitement un mouvement de désir afin de soulager des besoins à venir. Avant de récupérer des appétits consommés et digérés, tous tenaient à se régaler de ce qu'il allait transporter.

Seule la baguette maniée avec maestria par la mère, pouvait faire taire la 'cacophonie' et ramener l'harmonie parmi ses petits.

Ainsi, fut-il décidé que le seau hygiénique parcourrait le chemin en paix, porté à bout de bras par les garçons seulement, chacun à leur tour, et qu'il servirait de trône uniquement pour la maman le cas échéant.

*

Avec une voiture, seule quarante minutes étaient nécessaires pour faire le trajet Villeurbanne - Glay, alors qu'il fallait bien quatre heures et demi par le chemin de fer... !

Le train partait à dix-huit heures de la gare Saint-Paul à Lyon. Pour ne pas courir le risque de le rater, nous partions à seize heures de la maison.

La course au train

Le jour du départ, très tôt le matin, l'effervescence régnait dans la maisonnée et plus les aiguilles de la pendule tournaient, plus l'agitation secouait la petite troupe. Les bagages se trouvaient entassés dans le hall que nous appelions couloir. Avant de dégringoler les trois étages par les escaliers, le père coupait l'eau, le gaz et l'électricité.

C'était encore lui, qui, après avoir fermé la porte par deux tours énergiques de clé, une grosse dans la serrure du bas et deux autres à l'aide d'une plus petite dans le verrou du haut, lui clouait définitivement le bec. Le clac-clac du bas et le clic-clic du haut devenait pour moi, plus gracieux que le plus beau des chants de tous les oiseaux... Déjà, nous étions en vacances ! Nous quittions la ville, nous allions à la campagne...

*

Nous dévalions au pas de course l'avenue Henri-Barbusse pour nous engouffrer ensuite, dans un bruit de gamelles, de casseroles, d'appels divers de ralliement, dans le Tram n°7.

Nous en descendions place de la Comédie où nous avons la possibilité de prendre une correspondance grâce au Tram n°3, mais... comme il ne se trouvait jamais là quand nous arrivions, au lieu de perdre du temps à l'attendre nous préférons faire à pied, les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de la gare.

*

En file indienne, sur un étroit trottoir, la troupe trottait pour se regrouper place des Terreaux avant de s'effiloche à nouveau rue d'Algérie. Elle traversait le quai, franchissait en trombe le pont qui enjambe la Saône et se retrouvait quelques deux cents mètres plus loin devant la gare Saint-Paul dont l'aiguille de l'horloge indiquait qu'il était à peine seize heures cinquante...

... Ouuuffff !...

Nous avons eu de la chance, nous ne retournerions pas à la maison pour avoir raté le train... et surtout reprendre la difficile expédition le lendemain !

*

Pourtant l'angoisse se manifestait toujours dans le hall de la gare ; nous attendions anxieux les autres membres de la famille qui avaient trouvé à louer aussi près de notre maison.

Avec de gros soupirs de soulagement, nous les voyons arriver tout aussi chargés et essoufflés que nous...

Ils étaient tous là : les oncles Auguste, Vincent, François, Otello ; les tantes Lisa, Louise, Marie, Anita ; les cousines Lydia, Amélie, Marie-Lou, Inès ; les cousins Louis, Roger, Adrien, Henri, Lucien, Pierrot, chacun présentant un visage rayonnant du bonheur de se retrouver encore ensemble.

*

Une demi-heure avant que ne s'ébranle le convoi, nous étions installés dans un wagon que nous remplissions et attendions avec impatience le coup de sifflet du chef de gare.

A la première secousse qui indiquait que le train allait partir, le silence se faisait soudainement entendre ! Seuls les regards indiquaient ce qu'aucune plume ne pourrait décrire.

Cette fois, vraiment nous étions partis...
Certainement le moment que devait attendre avec impatience mon frère aîné, Jean-Marie surnommé 'Marius', pour sortir d'une poche de son short, un harmonica. Il chassait les miettes de pain coincées dans les alvéoles en le secouant vigoureusement et en rougissant, le portait ensuite à ses lèvres. Tous chantaient l'air qu'il avait choisi :

« Aïe mama, qu'elle était jolie

Dans mes bras tendrement blottie

Etc., etc. »

*

Marius, l'aîné de la fratrie, à quinze ans, devenait ainsi "un grand". L'année précédente, après son certificat d'études, il était entré à l'école d'apprentissage, chez Gendron rue Colin, pour s'initier au métier de tourneur-ajusteur.

Il commençait même à se raser tout en épargnant sa moustache naissante. Celle qu'il n'avait pas encore... il se la dessinait avec du charbon de bois... ! Errol FLYNN rayonnait sur les écrans de ciné du quartier et tous les jeunes garçons, pour se faire remarquer des jolies filles, imitaient

son sourire en coin et la fine ligne de poils qui se baladait sous le "tarin"...

*

Quand Marius a décidé de se raser, il a tenu à ce que toute la famille soit prévenue. Sa grand-mère maternelle lui a remis, les larmes aux paupières, le rasoir "Américain" de son mari, qu'un copain de régiment lui avait rapporté après qu'il ait perdu la vie en 1916 à Verdun.

La première fois que Marius s'en est servi, j'ai très vite remarqué une anomalie... En effet, souvent j'assistais à la séance de rasage de tonton Auguste qui, pour cela, manipulait un "couteau" qu'il affûtait sur une étroite bande de cuir avant de l'utiliser. Puis, en partant d'une oreille, il me semblait qu'il raclait une pomme de terre en descendant la lame le long de sa joue savonnée.

Avec Marius, je n'entendais rien du tout... !

Ce phénomène était-il dû aux différents rasoirs ou bien au peu de barbe à raser ?...

*



« – Tu as vu, Marius a perdu sa tête.
– Tais-toi, il pourrait t'entendre.
– Ça ne risque rien, il n'a plus d'oreilles ... »

Oh ! Le beau sac Tyrolien

Marius voulait faire du camping... !

Il possédait bien le short, les galoches, l'harmonica et éventuellement quelques casseroles mais...

Seul lui manquait l'important, l'essentiel, le primordial dans ce cas-là : ***un sac Tyrolien*** !

Un campeur sans sac Tyrolien est aussi triste qu'un ivrogne sans son vin.

Cela le rendait tellement chagrin, que sa maman, compatissante, lui en a offert un...

*

Quand Marius apprit que sa mère et l'un de ses frères devaient accompagner tonton Antoine et son épouse, tatan Alexandrine qui allaient rendre visite à des amis à la campagne, il voulu les accompagner... Ils devaient prendre le train, ce qui lui permettrait d'exhiber son sac Tyrolien !

Afin de mettre ce magnifique bagage en valeur et pour lui donner une forme plus sportive,

n'ayant rien de particulier à transporter, Marius l'a bourré de gros bouchons de papier journal.

Il partit un beau dimanche matin, fier et le mollet rond pour revenir le soir le dos brisé et les jambes en coton...

Car l'ami de tonton Antoine était vraiment un "ami". Pour ne pas laisser repartir son "ami" les poches vides, il lui avait offert des pommes de terre.

Oui, mais comment les transporter ?

La vingtaine de kilos de patates a trouvé à se loger dans le beau sac tyrolien que Marius a dû trimpler durant les kilomètres qui séparaient la maison de l'ami de tonton Antoine et la gare du départ, et de la gare d'arrivée jusque chez tonton Antoine...

De tout son équipement de campeur, Marius n'a gardé que son short, ses galoches et... son harmonica... !

*

Le camping devait se trouver bien ancré dans les gènes de Marius. Il l'a prouvé en s'offrant pour trois fois rien une guitoune aux « Surplus

Américains » dont le poids se trouvait être à l'échelle de la légèreté de son prix de revient.

Pour la monter, il fallait bien se mettre à plusieurs. Après de nombreuses tentatives infructueuses, une fois debout, l'arrimer avec des cordes rondes comme des pouces que nous attachions ensuite autour de pieux enfoncés dans la terre à l'aide d'une grosse pierre.

Ainsi solidement fixée, la tente ne risquait pas de s'envoler et c'est bien à cause des difficultés rencontrées pour la monter qu'elle ne l'a été qu'une seule fois, et encore, tout près de la maison mère !

Au bord de la rivière Azergues, elle avait fière allure et Marius toujours en short et en galoches, en compagnie de ses cousins Louis et Roger, rameutait autour d'eux de jeunes et mignonnes "poulettes" au son larmoyant et tristounet de son harmonica.

*

– Gorge de Loup..., Gorge de Loup..., chantonnait le chef de gare à la première halte.

– Ecully..., Ecully..., lui répondait le second.

A Tassin-la-Demi-Lune..., Tassin-la-Demi-Lune..., nous avons débarrassé le seau hygiénique de son contenu. Pas rancunier, celui-ci s'est laissé faire, sachant qu'il récupérerait le lendemain ce que nous lui avions soutiré la veille...

*

Le reste du voyage se faisait dans l'allégresse générale. Même le train semblait joyeux... En s'engouffrant dans les tunnels, ses sifflements attestaient sa joie de vivre. A toutes les gares où il devait s'arrêter, tous nous étions agglutinés à ses fenêtres, les glaces baissées, nous demandant anxieux, si nous étions arrivés.

Comme s'il voulait nous garder encore avec lui, il prenait tout son temps avant de repartir.

Nul ne tenait rigueur au train du bonheur.

*

La Montée de la Mort

Le voyage ferroviaire se terminait à Chessy-les-Mines. Les deux kilomètres qui nous séparaient de Glay, nous devions les parcourir par un sentier caillouteux que nous avons surnommé, à cause de sa pente sévère : « *La Montée de la Mort* ».

Nous étions groupés au départ, disséminés durant le parcours et avons franchi la ligne d'arrivée en ordre très dispersé. Il devait bien être 20h30 quand les derniers posaient leurs bagages dans un gros soupir de soulagement... !

*

Pour les enfants, les séjours passés à Glay ont été des enchantements. Les parents les voyaient arriver en coup de vent à midi pour attraper au passage leur frugal repas qu'ils complétaient avec les fruits chapardés sur les pêchers et les abricotiers et autres arbres fruitiers disséminés au milieu des vignes ou des vergers.

La « *Montée de la Mort* » ne leur faisait pas peur. Ils l'affrontaient deux fois par jour ; le matin pour aller chercher le pain à Chessy-les-Mines et

l'après-midi afin de patauger gaiement dans la rivière Azergues.

Les temps de pluie incitaient les escargots à sortir. Leur 'cueillette' effectuée, tatan Lisa les faisait dégorger avec du gros sel et du vinaigre et une fois cuits, ils finissaient dans les assiettes, accommodés de sauce tomate.

Tout était simple, tout devenait beau, nous étions heureux.

*

L'année suivante, le train, je le prenais tout seul. Dès l'âge de quatorze ans je quittais enfin l'école communale. Après le Certificat d'Etudes, mes longues vacances scolaires diminuèrent ainsi de plus de la moitié en devenant apprenti-papetier.

Le vendredi soir, après mon travail, j'attrapais au vol le Tram n°7 pour rejoindre la gare Saint-Paul et me retrouver une heure plus tard à Chessy-les-Mines, où je le savais, m'attendaient avec impatience, mes cousins et mes cousines.

Les membres du comité d'accueil composaient celui du cortège mortuaire m'accompagnant le dimanche soir jusqu'au train devant me ramener à

Saint-Paul, en m'assurant que la semaine passerait très vite et qu'ils seraient encore là le vendredi suivant pour m'accueillir.

Tristement, dans mon wagon, je les voyais me faire des signes d'amitié et je me les imaginais ensuite surmonter sans moi la 'redoutable' « *Montée de la Mort* »...

Le train du bonheur devenait celui de la tristesse. Autant il me paraissait lent pour l'aller, je le trouvais rapide pour le retour. En s'engouffrant dans les tunnels, ses sifflements me semblaient lugubres, il avait l'air content de me ramener à Saint-Paul. Pour rentrer à la maison, par vengeance, je faisais le parcours à pied. Le vague à l'âme et larme à l'œil, je descendais la rue d'Algérie après avoir franchi le pont qui enjambe la Saône. Lentement je traversais la place des Terreaux pour me retrouver au Pont-Morand qui surplombe le Rhône. J'arrivais ainsi Cours Vitton, Place de la Bascule et Cours Emile-Zola pour voir jaillir ensuite dans la nuit les deux tours illuminées des Gratte-Ciel qui, pointées comme deux doigts sévères vers le haut, me rappelaient sans complaisance la très longue semaine qu'il me fallait affronter.



« Tu vois ..., Marius, si tu veux mon avis, je pense que lorsque Darwin a exposé sa thèse sur L'Evolution de l'Espèce, il encourageait les règlements en liquide.

– Mais alors, si tu disais vrai, cela voudrait dire qu'il dénonçait déjà l'usage des chèques sans provision ...

– Nous pouvons l'envisager. En attendant naturellement, ce n'est qu'une théorie ... »

Chamonix se prépare

Pour ma mère, aller à Chessy-les-Mines ou à Chamonix, à part la distance, cela devenait du pareil au même... De toute façon, elle ne pouvait pas faire autrement.

*

A la maison, elle dirigeait les affaires. Pour s'occuper du reste de la famille, elle ne pouvait pas s'absenter quarante-huit heures et il n'était pas question que son mari manque deux jours de salaire. Quant à Marius, l'aîné, il finissait sa troisième année d'apprentissage. Pour apporter du beurre dans les épinards, il fallait qu'il réussisse à tout prix son CAP de Tourneur-Ajusteur.

La responsabilité d'assumer une charge de famille revenait donc au second fils.

*

Sa mère s'étant renseignée à la gare des Brotteaux, les risques se trouvaient limités. Le train partait de Lyon pour aller directement à Saint-Gervais qui se trouvait être le terminus. De là, il lui

suffisait d'en prendre un autre qui se trouvait en ce même endroit et qui n'allait pas plus loin que Chamonix. Il déposerait ainsi son frère à la clinique de repos avant de rentrer à la maison en faisant le trajet en sens inverse... !

*

Sur le papier, je trouvais cela si simple et si logique que je ne me suis pas affolé du tout.

Ce que je regrettais toutefois, c'était que ce voyage se fasse en plein mois de juin. A cause de la canicule de l'été, je ne pourrai pas voir les neiges "*éternelles*" du Mont-Blanc... !

Les remèdes pas chers

Une banale visite médicale passée à l'école communale à révélé à une mère que son fils Louis avait "quelque chose aux poumons" et qu'il serait bon pour sa santé qu'il puisse faire un séjour dans une maison de repos à la montagne.

Ce "quelque chose", ma foi, je n'ai jamais su de quoi il s'agissait exactement. Cela faisait partie de la philosophie familiale. Les maladies constituaient une fantaisie réservée à ceux qui avaient les moyens pour se faire soigner...

A part bien sûr la sage-femme, je ne voyais pratiquement jamais le docteur à la maison. Le médecin étant synonyme d'hôpital comme le curé l'antichambre du cimetière... pour éviter d'entrer dans ce cercle infernal, nous évitions de convier ces deux personnages à notre table... !

Les remèdes qu'employait notre mère pour nous soigner étaient ceux qu'elle avait hérité de sa propre mère. L'Aspirine du Rhône, le produit miracle, le guérisseur... ! Celui qui soulageait tout :

de la migraine aux rages de dents. Les otites disparaissaient instantanément par quelques gouttes d'huile d'olive tiède qu'elle nous glissait dans le creux de l'oreille sans oublier son obturation avec un petit bout de coton.

La glycérine prouvait toute son efficacité face aux crevasses et engelures qui agressaient le dessus des mains ou la plante des pieds.

Les diarrhées étaient accueillies comme des bénédictions car elles nettoyaient les boyaux et à celui qui se plaignait de maux de ventre, la mère lui demandait s'il était allé "aux cabinets". S'il répondait par la négative, son transit intestinal retrouvait son débit normal poussé, il est vrai, par l'action énergique d'un bout de savon de Marseille transformé en un tour de doigts en un suppositoire.

Dirigée ainsi d'une main de maître, la famille avançait, aidée aussi, il est vrai, par une très grande part de chance...

*

Le Docteur s'affole puis s'étonne... !

Depuis plus de vingt-quatre heures, Marius se plaignait de violentes douleurs au bas de son ventre... Les suppositoires Marseillais ayant lâchement baissé les bras, sa mère les a remplacés par des compresses de plus en plus chaudes. Marius se tordant davantage, sa maman à bout d'arguments a fait appel au docteur Trojani.

*

Un bien brave homme qui appliquait tant le serment d'Hippocrate que devant la pauvreté et la misère qui l'entouraient, il oubliait très souvent de faire payer ses consultations.

Ce n'était pas seulement le médecin de famille mais celui du quartier, à qui il ne manquait que la tonsure et la soutane pour devenir le Saint Patron des Poulettes*...

*

* LES POULETTES : Quartier de Villeurbanne où se trouvait une forte concentration d'émigrés italiens.

Placé devant le fait accompli, le docteur Trojani poussa de bien grands cris... ! Après avoir balancé les compresses encore fumantes, il s'en est allé dare-dare au *Café Neuf* pour téléphoner à l'hôpital de *Grange Blanche*, les suppliant de lui envoyer une ambulance en toute urgence.

Ensuite, et toujours en courant, il revint à la maison transportant à bout de bras, un énorme morceau de glace dans une casserole qu'il déposa sans ménagement, devant les yeux effarés de la mère, sur le bas ventre de son fiston adoré.

*

Il faisait nuit noire ce soir-là, quand mon père rentra de l'hôpital. Bien qu'il ait parlé très doucement pour ne pas réveiller ses enfants, je l'entendis dire nettement à ma mère que « Marious » avait été « onpéré à chon d'oune appendichite » et que le « chirrrourgien » lui avait rretirré un litre de « pou d'oune ponche » qu'il avait dans le bas de son ventre.

Ma mère paraissait très étonnée, se demandant même ce que son fils avait bien pu manger pour se mettre dans un tel état.

Elle se le demandait tant qu'elle crut avoir trouvé la réponse à ses interrogations. Marius rentrait d'un séjour dans une ferme de l'Isère, où ses parents l'avaient envoyé comme berger, pour en revenir aussi gras qu'un moine et pétant de santé :

« C'est en mangeant du lard qu'il a attrapé cette cochonnerie ! »

*

– A part la rougeole et le fait qu'à l'âge de trois ans tu as dormi pendant trois jours, toi, tu n'as jamais été malade !

– Comment !... J'ai dormi pendant trois jours et c'est seulement maintenant que tu me le dis !

– A quoi bon, du moment que tu n'avais rien.

C'est vrai, je l'avais remarqué. A la maison, on ne s'affolait jamais. En pleine nuit, ma mère vint me réveiller pour me dire que Michel avait subitement "gonflé"... !

En effet, assis sur une chaise à la cuisine, Michel ressemblait à une baudruche...

Que s'était-il donc passé ?

Bon, la veille nous avions mangé des moules, était-ce la raison de son "gonflage" ? Nous n'avions pas de téléphone pour appeler un médecin, que fallait-il faire ? Ma mère trouva la solution pour dégonfler son fils chéri : elle lui fit boire un verre de bicarbonate !

*

Mon sommeil prolongé m'intriguait tout de même sincèrement. Au cas où ce phénomène devrait se reproduire, je voulais que mes proches soient au moins au courant. Alors ma mère m'expliqua tout simplement :

– Un matin, tu ne t'es pas réveillé. Tu dormais si bien que je t'ai laissé dormir. Le lendemain, tu dormais toujours, je ne me faisais pas de mauvais sang car tu n'avais pas de fièvre. Le matin suivant encore, tu ne te réveillais toujours pas, alors j'ai fait venir le docteur Trojani qui me dit en te voyant :

– Cet enfant n'a rien..., il dort !

Quand il sut que tu dormais depuis deux jours et demi, il fut très étonné :

– Je reviendrai demain. S’il dort toujours je le ferai hospitaliser.

– Le lendemain tu t’es réveillé et tu as réclamé à manger. Quand le docteur est venu, tu jouais dans la cour. Il t’a fait venir près de lui, t’as ausculté et m’a dit qu’il ne comprenait rien. Parce qu’il n’a pas compris ce qui t’arrivait, il n’a pas voulu que je paie ses visites.

Tu comprends à présent, conclut alors ma mère, pourquoi je n’ai jamais voulu t’embêter avec cette histoire... !

*

Entre le moment où j’ai été chargé de mission et celui de quitter la maison, il ne s’est pas passé un jour sans que je reçoive d’ultimes recommandations avec toujours la même question finale :

– As-tu bien compris tout ce que je t’ai dit ?

Devinant d’instinct que ce qui m’était dit le jour même me serait rappelé le lendemain, je faisais alors et toujours oui de la tête.

*

Et puis ce voyage ne me contrariait pas. Alors là, pas du tout au contraire ! Grâce à lui j'allais connaître la liberté. Pendant deux jours je ne serai pas tenu de trimbaler ma langueur dans un atelier et fixer pendant dix longues heures les aiguilles de l'horloge qui semblait me narguer.

Déjà je me sentais plus léger...

*



*Tous les moyens de locomotion sont bons pour
s'élancer dans la vie ... !*

Chamonix, on arrive !...

En plus du voyage aller/retour, il se trouvait un petit inconvénient. Le train qui devait me ramener à mon point de départ ne repartait que le lendemain matin ce qui m'obligeait à dormir sur place ! Celle-ci était toute trouvée, ce serait à l'hôtel que je devrais me rendre.

Pour couvrir les frais du coucher et aussi du manger, ma mère m'avait remis dans une enveloppe, un billet de mille francs et un de cinq cents francs, en me disant :

– Surtout fais bien attention de ne pas perdre la monnaie !

Recommandation superflue car de la monnaie... il n'y en a pas eu... !

*

Dans la valise où se trouvaient les affaires personnelles de Louis, trois côtelettes de porc, trois bananes et une bouteille de limonade trouvèrent une place pour se loger. Il s'agissait là du repas que nous devons prendre à midi ... La banane et la

côtelette restantes devaient me nourrir le lendemain dans le train du retour... !

*

En femme prévoyante, la mère avait acheté les billets du transfert. Un aller/retour pour l'un et un aller simple pour l'autre.

Afin que ses chérubins ne se trompent pas de train au moment du départ, risquant ainsi d'aller n'importe où, notre mère tint à nous accompagner jusqu'à la Gare des Brotteaux. Après un dernier :

– As-tu bien compris tout ce que je t'ai dit ?

Louis et moi, nous nous sommes installés confortablement dans un wagon.

Pendant que la mère rentrait à la maison..., pour l'un de ses enfants commençait une grande aventure.... Il savait bien où il allait, sans savoir comment tout cela devrait, ou plutôt, pourrait se terminer... !

*

A part le bruit des roues sur les rails, le voyage s'est passé dans un silence presque parfait. De par sa nature, Louis pas très bavard et moi me

promenant dans la lune. En voyant défiler le paysage, dans mon esprit, je vivais des aventures périlleuses... extravagantes !

Je me demandais vraiment si Louis ne le faisait pas exprès. Toutes les fois que je me trouvais dans une situation délicate..., il me sortait de ma rêverie pour me demander l'heure qu'il pouvait être.

Lui aussi connaissait la consigne : nous devions à midi pile manger la côtelette, la banane et boire aussi un verre de limonade.

*

Ainsi..., sans nous casser la tête..., nous arrivâmes à Saint Gervais... le terminus... Nous pouvions descendre du train et en prendre un autre qui attendait à quai pour aller jusqu'à son terme : Chamonix. Tout se passait exactement comme l'avait prévu notre mère.

*

Nous étions assis jusqu'à Saint Gervais et debout pour rejoindre Chamonix. Toutefois nous ne risquions pas de tomber tellement nous étions serrés par une multitude de voyageurs exubérants et

chahuteurs, portant presque tous les mêmes uniformes : un short en cuir, des chaussures énormes que recouvraient des chaussettes de laine, un sac Tyrolien auquel était fixé une petite pioche... et certains d'entre eux s'appuyant sur un bâton ferré comme s'ils allaient garder des vaches.

Avec notre culotte courte, notre chemisette, nos chaussettes et nos sandalettes, nous étions, Louis et moi, vraiment des canetons perdus au milieu d'une couvée de poussins.

*

J'ai été impressionné en voyant pour la première fois de hautes montagnes.

Tout était si grand, si haut, si imposant. Depuis ma toute petite enfance, je ne connaissais que l'univers du quartier des Poulettes, les Gratte-Ciel de Villeurbanne, le Parc de la Tête-d'Or, les colonies de vacances passées tout près de mon domicile et la trop célèbre « Montée de la Mort » qui reliait Chessy-les-Mines à Glay.

Dans ce nouvel environnement, je me sentais à l'étroit. J'avais et j'ai toujours besoin d'espace afin de circuler comme bon me semble.

*

Nous n'eûmes pas à chercher la sortie pour quitter la gare. Nous n'avons eu qu'à nous laisser porter par la foule au bord du délire, pour nous retrouver sur une vaste esplanade qu'il fallait descendre par des escaliers.

Nous étions arrivés ! Chamonix se trouvait à nos pieds. Nous avons laissé filer la nuée et nous nous sommes retrouvés seuls quelques secondes seulement plus tard.

*



– Allons, souriez les enfants, ce n'est pas si terrible que d'aller à la messe pour la Saint Roch.

– Heureusement qu'à la sortie, on va manger de la pastèque !

Superman ou La Belle des Soldanelles

Je n'avais pas encore décidé de la direction que nous allions prendre, quand je vis foncer vers nous, un homme en short, bronzé comme un niçois, des cuisses aussi grosses que celles de Superman et me demandant sévèrement :

– Où allez-vous ?

Je ne connaissais pas ce monsieur et n'étais donc pas tenu de lui répondre, alors afin qu'il nous fiche la paix, je lui donnais les raisons de notre présence à Chamonix. L'homme douta certainement de ma parole car soupçonneux, il me demanda le nom de l'établissement dans lequel Louis devait se rendre... Pourquoi ? Parce qu'il y en avait plusieurs !...

Dans ma tête, comme certainement dans celle de ma mère, Chamonix devait être un patelin pas plus grand que Chessy-les-Mines : une église, une mairie, éventuellement... un bistrot et aussi une maison de repos !

Le monsieur avait-il pris mon silence pour un aveu fautif, voilà qu'il se mit à me débiter toute

une liste de noms. Quand il prononça celui des « Soldanelles » je l'interrompis ! C'était ici que devait se rendre Louis !

Pour attester mes dires, je lui balançais fièrement sous le nez, la convocation du directeur de cet établissement.

*

Le texte qu'il lut devant moi fut le coup de baguette magique qui métamorphosa en un instant le dragon fumant en un preux chevalier servant...

Il nous donna l'itinéraire à suivre avec une telle précision et gentillesse que nous eûmes presque envie de lui en demander encore. Et d'une facilité !

Nous devions prendre la Rue Principale qui partait de la gare et la suivre jusqu'à ce que sur notre droite nous trouvions un panneau indiquant que nous étions arrivés...

Ce voyage se déroulait comme les aventures que j'imaginai. Il s'y passe toujours un événement miraculeux pour me sortir d'un mauvais pas... !

Je remerciais l'aimable inconnu et avec Louis, nous descendîmes la Grande Rue... Mais à quoi pouvait donc bien penser mon petit frère. Il se tenait près de moi et semblait avoir envie de me demander quelque chose... ?

*

Au bout de quelques centaines de mètres, devant le panneau « Les Soldanelles », nous franchîmes sans difficulté un portail en bois qui d'ailleurs était ouvert et nous empruntâmes une allée qui traversait un parc arboré.

Nous nous dirigions vers un bâtiment dont le rez-de-chaussée, par de larges baies vitrées, semblait indiquer que nous devions peut-être y trouver des bureaux, quand nous fûmes stoppés net par quelques mots autoritaires :

– Arrêtez ! Où allez-vous ?

Que se passait-il encore... ?

Je me retournais pour voir venir vers nous, d'un pas décidé, une jeune femme très belle.

– Où allez-vous ? demanda-t-elle encore, une fois près de nous.

Elle était blonde avec aussi de beaux yeux bleus. Pour ne pas me mettre à bafouiller devant elle, je lui tendis mon enveloppe magique. Elle lut son contenu puis me fit admirer la totalité du bleu de ses yeux :

– Où sont tes parents ?

Elle les connaissait donc ? A la bonne heure ! Cela me rassurait et surtout me permettait de lui rappeler calmement que notre mère devait rester à la maison pour s'occuper du reste de la famille et que si son mari ou Marius ne se trouvait point à ma place, c'était parce qu'ils devaient être présents à leur boulot !

Malgré la précision de mes explications, la belle jeune femme ne semblait pas comprendre. Elle hocha sa jolie tête, regarda de nouveau la convocation, Louis, la valise et comme si elle ne pouvait pas faire autrement, elle nous dit :

– Suivez-moi !

Ce que nous fîmes en lui empruntant le pas !

Nous nous retrouvâmes tous les trois dans une pièce ressemblant à celle du docteur Trojani,

avec un large bureau sur lequel étaient éparpillés des dossiers et des feuilles de papier.

– Attendez ici, nous dit la jolie guide, je vais aller chercher le Docteur !

*

Pendant que ce dernier examinait mon frère torse nu, je me tenais au bout de la pièce. La distance qui me séparait d’eux m’empêchait d’entendre ce que murmuraient le docteur et sa belle assistante en balançant des regards bizarres dans ma direction.

Qu’avais-je de particulier pour qu’ils me regardent ainsi ?

Je remarquais que l’une de mes chaussettes avait tendance à glisser vers le bas, je profitais du fait qu’ils regardaient tous les deux ailleurs, pour la remettre à la bonne hauteur...

La chaussette n’y était sans doute pour rien car ils continuaient leur manège et moi de me demander pourquoi ils me dévisageaient ainsi.

L'année précédente, presque à la même époque, mes instituteurs, Monsieur Pomateau et Monsieur Calais, avaient agit de même.

*



« Des poussins heureux aux Poulettes »

Les billets verts

En plus des responsabilités qu'il devait assumer en tant que directeur de l'Ecole Communale Descartes à Villeurbanne, Monsieur Pomateau tenait à remettre en main propre, toutes les fins de mois, les livrets scolaires des élèves de son établissement suivant leur classement.

Il se trouvait toujours un premier et aussi un dernier. Entre ces deux extrémités, paresseusement je louvoyais ; suivant mon humeur du moment, il m'arrivait de grignoter deux ou trois places vers le haut ou bien faire de même mais vers le bas... Jamais premier, jamais dernier. La position que j'occupais me plaisait car ainsi je ne risquais pas de me faire remarquer.

Cette fin de mois d'octobre, en me tendant en second mon livret, Monsieur Pomateau me murmura :

– Le mois prochain..., il faut que tu sois premier...

A travers ses lunettes, il m'a semblé que cela ferait plaisir à ses yeux. La fin du mois suivant, j'exauçais son désir :

– Continue, me dit-il tout simplement.

Pas de félicitations exubérantes, il ne m'a pas serré la cuillère et encore moins je n'ai reçu de tape amicale dans le dos. Simplement :

« - *Continue* », et cela m'a beaucoup plu.

Dans aucun des autres mois de l'année scolaire, Monsieur Pomateau n'a été déçu.

*

Le plaisir que ressentait Monsieur Pomateau, d'autres le partageaient aussi. D'abord ma mère, puis la sienne qui se trouvait être ma grand-mère ! Elle prononça quelques paroles de patois italien que je ne compris pas puis elle s'absenta. Quand elle revint, elle me donna un billet de cinquante Francs vert américain qui déteignait dans la main.

Nous étions en 1946. Profitant de la pagaille qui régnait en France, les faussaires tout en s'en donnant à cœur joie, ignoraient les bienfaits du siccatif.

Mon père se sentant poussé à faire le même geste que ma grand-mère, ces deux billets de cinquante Francs verdissaient la main de ma mère. Ainsi, tout le monde était content !

Ce plaisir que je procurais à tous ne me coûtant absolument rien, jusqu'au 14 juillet ils en profitèrent à plein !

*

Groupe scolaire Descartes à Villeurbanne année 1941-1942



Avant de sourire devant ce document, réfléchissez jeunes gens et adolescents. Les élèves que vous avez sous les yeux, sont devenus des pères, des grands-pères, et peut-être même ... des arrière grands-pères. Ils ne sont plus ce qu'ils étaient ? Mais ... c'est ce que vous deviendrez avec les ans !

Nous sommes en 1941, les restrictions alimentaires ne semblent pas perturber la sérénité des élèves. Dans l'école laïque et républicaine, encadrés par des instituteurs et institutrices qu'ils respectent, ils se sentent en sécurité.

Dans leurs poches se trouvent pêle-mêle toute leur fortune composée de billes, agates, ficelles, toupie et peut-être aussi un canif ... et ... dans le cartable du 3^{ème} en bas en partant de la droite, la mèche rebelle qu'il laisse librement traverser son front, coincé entre ses livres d'histoires de France et de géographie ... son journal illustré du jeudi Belles Aventures. En attendant de partager les tourments de son héros favori Le Corsaire de la Mort, il attend sagement que le petit oiseau veuille bien sortir de la boîte du photographe. A sa droite, son jeune frère Michel paraît plus sérieux.

Le mulet de Monsieur Calais

L'année suivante, Monsieur André Calais a eu la responsabilité de me mener au Certificat d'Etudes.

Marius qui l'avait connu comme instituteur trois ans auparavant, tenait à me prévenir :

– Monsieur Calais va te faire chanter Toulouse !

Monsieur Calais, Toulousain fidèle au plus profond de lui-même, aimait faire entonner par ses élèves l'hymne célèbre de la capitale du cassoulet :

*« Toulouse, Toulouse,
Rouge fleur d'été
Tu rendra jalouse
Toutes les cités... »*

Ce n'est pas en tant que chanteur que j'ai apprécié Monsieur Calais, mais dans beaucoup d'autres matières.

Cet homme était un véritable puits de sciences. Avec lui, j'ai appris toutes sortes de calculs, de règles grammaticales, l'histoire de

France, la géographie dans tous les sens et aussi aux cours des leçons de choses, comment poser une prise de courant ou déboucher un lavabo.

Toujours élégant, souriant, il emmenait sa trentaine d'élèves au musée Guimet pour leur expliquer de sa voix chantante, le mode de vie des Egyptiens à l'époque des Pharaons.

Malgré tous ses efforts, avec Monsieur Pomateau, son directeur, ils ne comprenaient pas pourquoi l'un des élèves de sa classe, si brillant l'été précédent, pédalait au milieu du peloton l'automne suivant. Pourtant Monsieur Pomateau qui avait deux fils et Monsieur Calais deux filles auraient dû savoir qu'avec les enfants, il y a toujours des hauts et des bas.

C'est à la corde lisse que Monsieur Calais allait s'en rendre compte...

*

Pour compléter le Certificat d'Etudes, il fut décidé d'y adjoindre des épreuves sportives. Pour cela, il fallait courir, lancer, sauter et aussi grimper.

Les trois premières ne m'inquiétaient pas, je ne me faisais pas trop de soucis car dans le quartier

populaire où je demeurais avec mes frères et nos copains, nous jouions souvent à la petite guerre ou bien nous nous lancions dans de folles galopades dans les rues comme si nous avions été dans les plaines du Far West.

En ce qui concernait la quatrième épreuve, la corde lisse, j'avais de bonnes raisons de me faire du mouron... Je m'en étais aperçu pendant les séances d'entraînement que nous effectuions dans la cour de l'école...

Impossible de grimper à cette foutue corde et encore moins de toucher l'anneau sur lequel elle était attachée... ! De plus, je suis tellement sujet au vertige, que je ne peux toujours pas marcher sur le bord du trottoir sans basculer dans le caniveau !

Pourtant, ce n'était pas les encouragements ni l'aide que me prodiguait Monsieur Calais qui me faisaient défaut. Dans ma tête, pas de problème, jamais je ne saurais grimper. Monsieur Calais s'en était rendu compte, puisque malgré sa très grande patience, il avait abandonné. Mieux encore, il préférait m'ignorer. Dans l'ordre alphabétique, mon nom occupait aussi la dernière place.

Après avoir fait grimper l'avant-dernier, Monsieur Calais sortait son sifflet de sa poche dont il tirait un son strident. Il tapait ensuite dans ses mains :

– Allez, en rang !

Il m'ignorait dans la cour de l'école, pour me découvrir au stade Georges-Lyvet.

*

Ce mercredi après-midi, tout semblait réuni pour que je sois le clou du spectacle. La corde lisse étant l'ultime épreuve que nous devions franchir et moi le dernier à l'affronter...

Ce qui pouvait aussi me permettre d'espérer qu'à force de se faire tirer dessus, la corde viendrait à céder m'évitant d'avoir à y grimper...

Pas plus que la lame de la Guillotine ne s'est bloquée, épargnant ainsi la tête du condamné, la corde n'a perdu le moindre de ses fils. En attendant cet hypothétique miracle, j'observais la méthode utilisée par mes camarades de classe pour surmonter l'obstacle.

*

Si certains grimpaient le sourire aux lèvres à la force du poignet, d'autres le faisaient en riant aux éclats et les jambes à l'équerre... En revanche, j'avais remarqué que la plupart, après s'être hissé au maximum, entortillaient la corde qui pendait sous eux autour d'une jambe et qu'ils la bloquaient avec l'autre pied.

Afin d'éviter le zéro pointé, ce serait donc cette méthode que je tenterai d'appliquer.

En toute décontraction j'attendais que l'on prononce mon nom.

Près de l'examineur, Monsieur Calais souriait aux anges et il pouvait l'être. Pour obtenir la note de « 10 », il fallait toucher deux fois l'anneau au cours de deux montées et les dix tombaient dru sur la feuille du réviseur.

*

Soudain, du septième ciel Monsieur Calais se retrouvait en enfer en entendant l'examineur prononcer mon nom. La chute avait dû être rude à en juger par la grimace que mon instituteur faisait en détournant la tête. Ce qui ne semblait pas lui

plaire, ne pouvait qu'humilier le susceptible que je venais de découvrir.

J'étais donc susceptible... Et cette... susceptibilité, malgré les efforts que je ferai plus tard pour l'effacer, existerait toujours. Je déteste que l'on se paie ma tête. Bien sûr, la nécessité de l'observance des lois m'est acquise, je veux bien obéir mais pas être commandé.

Ainsi, cette corde ridicule me séparait d'un homme que pourtant je respectais. Et bien, Monsieur Calais allait voir comment pouvait réagir un mulet humilié... !

Afin de gagner quelques centimètres, ce fut sur la pointe de mes orteils que je saisis cette satanée corde. Propulsé par la colère, je me hissais à la force de mes poignets. En vitesse, j'entortillais la corde qui pendait autour de ma jambe droite pour la coincer avec mon pied gauche. Je restais ainsi accroché comme une vulgaire serviette de toilette, étonné quand même de ne pas subir la loi de la pesanteur qui logiquement aurait dû m'attirer vers le bas. J'en conclusais que ce phénomène était dû à la pression de mon pied gauche sur la corde.

Il me fallait donc impérativement veiller à ne pas relâcher cette sécurité...

Millimètres par millimètres, une très laborieuse ascension a été amorcée.

*

Au bout d'un certain temps qui aurait permis à n'importe lequel de mes copains de faire plusieurs aller/retour, je me trouvais seulement à mi-parcours. A ce moment-là, je me suis demandé si je devais continuer ou plutôt tout laisser tomber. La seconde solution allait certainement être choisie quand soudain, au milieu des cris d'encouragement de mes camarades de classe, celui angoissé de Monsieur Calais s'est fait entendre :

– C'est très bien ! Tu peux redescendre maintenant !

– Quoi ! Redescendre ! Ça jamais !

Je revoyais la grimace et le mouvement de répulsion de la tête de mon maître. Redescendre ? Il n'en était pas question. Quitte à me casser la figure, ce maudit anneau il fallait que je l'attrape !

*

« - *Reviens, reviens, disait Monsieur Seguin à sa chèvre.* »

*

– Descends ! Descends, suppliait Monsieur Calais au mulet entêté. Pas plus que la chèvre, le mulet n’écoutait ces sages conseils.

En revanche, sans le savoir, j’appliquais celui que mon père me donnerait plus tard :

– Quand tu commences une chose, même si elle ne te plaît pas, fais tout ton possible pour la réussir, sinon ce n’était pas la peine que tu la commences !

*

Et puis, je me trouvais si près du but... Cela aurait été absurde que j’abandonne !

Heureusement, Monsieur Calais par ses supplications de plus en plus larmoyantes, me piquait symboliquement les fesses. C’est la dernière qui m’a incité à lâcher la corde de ma main droite et avec rage que je l’ai monté si haut que cela a permis à la première phalange du majeur de se glisser à l’intérieur de l’anneau. En me servant de celle-ci je

me suis propulsé vers le haut pour choper à pleine main la vulgaire rondelle de ferraille, responsable du mépris que j'avais subi.

Dire qu'à ce moment, j'ai ressenti une grande fierté d'avoir réussi dans mon entreprise, ce serait mentir. Car cet "exploit" ne venait pas de moi.

N'importe qui, sous l'effet de la colère, peut faire ou dire n'importe quoi et regretter, la colère passée, ce qu'il a dit ou ce qu'il a fait.

*

Tout à mon avantage, les notes étaient données pour la montée et non la descente... car les efforts fournis n'auraient servi à rien !

En effet, mon pied gauche qui bloquait la corde, par peur de redescendre, en aucun moment n'a relâché sa pression. Si bien que le bout de la corde qui pendait sous mes jambes montait aussi avec moi. En fait, je me maintenais uniquement par la force des poignets.

Du haut, je ne m'en étais pas rendu compte, mais du bas, Monsieur Calais a compris le danger que je courrai si je relâchais subitement la corde de mes mains. Je me suis senti pris par les chevilles,

les cuisses et le torse pour me retrouver dans les bras de mon instituteur. Il m'a déposé à terre et avec un regard indéfinissable m'a tendu la main. Sans la relâcher, il m'a guidé vers l'examineur à qui il a dit fièrement :

– C'est la première fois qu'il monte à la corde !

Lui aussi m'a regardé comme s'il se trouvait en face à un extra-terrestre :

– Puisque c'est ainsi, au lieu de te mettre cinq, ce sera sept.

Les adultes sont vraiment difficiles à comprendre. Un rien les étonne et il leur en faut très peu pour leur faire plaisir.

*

Le vendredi matin, au cours de la récréation, alors que j'essayais vainement de toucher une belle agate verte avec mes billes, j'ai remarqué Monsieur Pomateau et Monsieur Calais près du préau.

Comme le faisaient à présent le docteur et sa belle assistante, ils papotaient en regardant bizarrement dans ma direction.

« - Louis, il faut se quitter ! »

L'auscultation terminée, Louis a remis sa chemise et le docteur avant de partir m'a fait un petit signe amical. Son assistante qui se trouvait à mon côté, gentiment m'a murmuré :

– Tout est en règle, nous allons nous occuper de ton petit frère, tu peux t'en retourner chez toi.

Persuadé que la jeune personne connaissait mes parents, je profitais de cet avantage pour lui demander la permission de rester encore un peu de temps avec Louis. Je n'avais rien de particulier à faire à Chamonix et mon train ne partait que le lendemain matin.

Elle m'écouta avec attention, puis me posa cette question :

– Où vas-tu dormir ?

Si j'avais pu prévoir ce qui m'attendait, sans hésiter, je lui aurais demandé l'autorisation de dormir ici, à la maison de repos, sur une chaise, un fauteuil, sur n'importe quoi, même par terre... Je ne suis pas devin et à la belle je révélai les consignes

reçues de la part de ma mère. Cela dût la rassurer, puisque secouant sa jolie tête et avec un beau sourire, elle me répondit :

– C'est très bien !

*

Louis a tenu à m'accompagner jusqu'au bord de la route. Son air renfrogné, me contrariait beaucoup :

« Pourvu qu'il ne manifeste pas le désir de rentrer avec moi... ! ».

Voilà ce que je me disais et qui me causait beaucoup de tracas. Heureusement, Louis pensait à autre chose... Quand il se décida à ouvrir la bouche, ce fut pour me demander si je pouvais lui laisser la bouteille de limonade !...

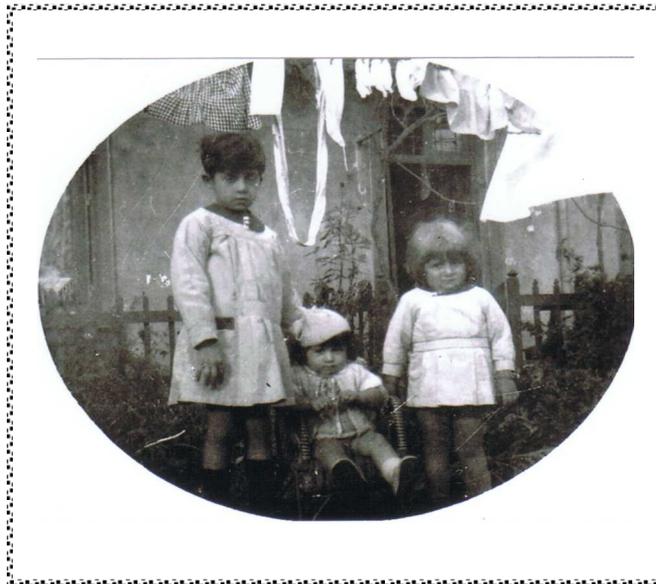
Cher petit frangin..., voilà donc ce qui te tourmentait ! Je n'avais pas soif et le fait de me débarrasser de cette bouteille au trois quart pleine serait pour moi, un poids de moins à transporter.

Comme des grands, nous nous sommes dit au revoir et j'ai vu partir mon petit frère, sa bouteille

sous le bras vers la jolie assistante qui, un peu plus loin, l'attendait.

Je crois bien qu'à cet instant, j'ai regretté de ne pas être malade à sa place.

*



Pas la peine de me serrer de si près, je ne vais pas m'échapper.



Pour le crottin, faudra repasser. Pour le moment, je n'ai que de la sciure à vous proposer.



« Dites les Gones, il paraît que les enfants de notre époque devaient s'ennuyer sans la télé ! – Qui peut bien dire de telles âneries ? Y'en a qui racontent vraiment n'importe quoi ! »

*Dormir à Chamonix
ou à Saint Gervais ?*

La Grande Rue principale de Chamonix grouillait de monde. Au milieu de celui-ci, je ne me sentais pas à ma place.

Je n'ai pas aimé Chamonix, je ne me l'imaginai pas aussi grand. Quant au Mont Blanc, si j'ai été surpris de voir que malgré la canicule, ses neiges éternelles n'avaient pas fondu, il m'a déçu... Je le croyais bien plus imposant... A l'école, j'avais appris qu'il mesurait 4 807 mètres. A le voir de si près, il me semblait qu'il était guère plus haut que la *Montée de la Mort* de Glay.... !

*

J'ai regardé ma montre-bracelet : à peine dix-sept heures, m'a-t-elle indiqué. Qui sait, si de Saint-Gervais un train ne partirait pas sur Lyon ?

Voilà ce que je me suis dit. De toute façon, à Saint-Gervais, je devais m'y rendre. Que ce soit cet après-midi ou le lendemain matin, ce serait de

même. S'il ne devait pas y avoir de train pour rentrer, je dormirai dans un hôtel à Saint-Gervais !

Pour dormir à Saint-Gervais, c'est vrai... c'est bien ici que j'ai passé la nuit, mais... pas là où je pensais dormir !

*

La foule de Chamonix me fit fuir, le silence de Saint-Gervais me donna le bourdon. Pas un chat dans les rues, le désert le plus complet...

L'hôtel qui aurait pu m'abriter, me paraissait austère et le prix affiché pour la nuitée m'a fait réfléchir...

Pourquoi payer si cher cinq minutes sous la couverture ? Parce que je me connais, je ne suis pas sitôt au lit que je m'endors immédiatement pour être réveillé cinq minutes plus tard par ma mère qui me dit qu'il est l'heure de me lever. Et ces cinq minutes, il faudrait donc que je les paie ?

Mais c'est absurde, il doit bien y avoir une meilleure solution.

C'est alors que je me suis souvenu d'une anecdote racontée par mon père. Il avait dormi une nuit d'hiver dans la salle d'attente d'une gare.

Ce que mon père a pu faire en hiver, je devrais pouvoir le réaliser en plein été !

*

La question du "manger" se posait aussi...

Bon..., pour le moment, mon estomac ne se manifestait pas !

Dans le cas contraire, à l'intérieur de la valise, se trouvait de quoi le contenter radicalement.

Et puis quoi... !, D'Artagnan, mon héros des *Trois Mousquetaires* n'a-t-il pas répliqué à son valet, Planchet, qui avait une grande fringale :

« ... *Qui dort dîne !...* »

Ainsi, à la salle d'attente, en plus du gîte, le couvert se trouvait également assuré.

Ce sont toutes ces bonnes raisons qui m'ont ramené à la gare.

*

A la salle d'attente, contre le mur, une large banquette s'y trouvait déjà. Le matelas était de bois mais son dossier se terminait par un si bel arrondi que j'y posais ma nuque.

J'avais décidé !... Je dormirais assis plutôt que couché. De crainte qu'un autre voyageur ait la même idée que moi, je restais sagement assis sur mon lit en attendant que vienne la nuit...

*

Derrière son guichet, le chef de gare regardait d'un œil soupçonneux, un jeune garçon qui, depuis un bon moment et avec une valise, occupait seul la banquette.

Ce dernier qui l'avait également remarqué estima qu'il serait correct de faire part à ce brave fonctionnaire de sa décision, quitte même à lui en demander l'autorisation.

– Ce n'est pas possible, lui a-t-il été répondu par ce responsable car à dix-neuf heures trente, il me faudra fermer la gare après m'être assuré que plus personne ne s'y trouve... !

*

Ainsi, les plans du garçon tombaient à l'eau. Cela l'ennuyait tellement qu'en voyant son air désolé, le chef de gare lui fit une proposition :

– Si tu me promets de ne pas te faire remarquer, avant que je parte, je t'installerai dans un wagon !

Tout en prononçant ces paroles, il lui désignait du regard, un convoi qui stationnait au quai de la gare.

Les yeux du jeune garçon s'agrandirent soudain. Le train désigné était celui qui devait le ramener le lendemain à Lyon. Grâce à la bonté de cet homme, il pourrait aussi dormir tout son soûl, sans crainte de ne pas se réveiller. Il ne risquait pas de rater son train, puisqu'il s'y trouvait déjà... !

En plus de la promesse exigée, il remercia l'homme chaleureusement.

A dix-neuf heures trente précises, il remplaçait la large banquette de la salle d'attente par une bien plus étroite d'un wagon de la SNCF.

Pelotonné dans un angle, derrière un rideau, il se protégeait des rayons du soleil encore très

chauds. Sans le savoir, il négligeait celui qui plus tard, lui ferait cruellement défaut.

*

Je me suis imposé un plan : surtout, ne pas m'endormir trop tôt, si je voulais me réveiller assez tard. Il était dix-neuf heures trente et mon train ne partait que le lendemain à neuf heures. Si je pouvais résister à la pression de mes paupières jusqu'à minuit, ce serait l'idéal.

En attendant, il me fallait trouver des occupations. Seul, dans un wagon, les distractions sont plutôt limitées. Ne possédant aucun bouquin ni bandes dessinées, il ne me restait plus qu'à faire confiance à mon imagination.

De ce côté-là, je ne me faisais pas trop de soucis. Je vivais une époque de mon existence où j'avais échangé mes colts de cow-boy avec le sabre d'abordage d'un justicier des océans. Entre le film *L'Aigle des Mers* avec Errol Flynn et le *Capitaine Fantôme* de mon journal illustré *Coq Hardi* du jeudi, ce n'était pas les sujets qui me faisaient défaut. D'autant que l'héroïne dont je défendais la vertu ressemblait étrangement à la belle assistante du docteur de la Maison de Repos... !

*

Le dos acculé contre le grand mat de mon vaisseau, un sabre ensanglanté dans une main, une hache dans l'autre, perdant mon sang en abondance à cause de nombreuses blessures subies, j'ai vu pointer sur mon bras des petits boutons et ma peau ressemblait à celle de la poule que ma mère venait de plumer, et je fus saisi d'un léger tremblement, comme si j'avais froid.

Avoir froid en plein mois de juin, cela ne faisait pas sérieux... Disons plutôt que je n'avais pas très chaud.

Il était vingt et une heures trente et faisait encore jour. Le soleil qui me gênait tant devait se cacher derrière les hautes montagnes puisque je ne le voyais plus. Et pourtant, je tremblotais, claquais presque des dents.

Ce n'était pas le froid de l'Alaska ressenti lors de mes grandes aventures imaginatives après avoir lu le roman *Croc Blanc*, mais cela s'en approchait étrangement...

Dans ce dernier cas, des peaux de bêtes sauvages me protégeaient alors qu'à présent, je ne

portais qu'une chemisette à col largement ouvert, une culotte courte et des chaussettes.

*

La gare fermée à clef et je ne pouvais plus m'y échapper.

Devais-je prendre le risque de quitter mon refuge pour m'abriter sous la couette d'un lit d'hôtel ? Dans le monde inhospitalier au milieu duquel je me trouvais et qui voyait des neiges ne pas fondre au soleil de juin, qui sait si au cours de la nuit, je ne devrai pas affronter des bourrasques ou des tempêtes ?...

Dans mon wagon, je me sentais au moins en sécurité ; je devais veiller à ne pas m'endormir, sinon je courais le risque de ne pas me réveiller. Je respectais ainsi le conseil donné par Youki l'esquimau qui m'avait sauvé la vie, alors que poursuivant des féroces Outlaws responsables d'avoir enlevé ma fiancée, j'avais été surpris par un violent blizzard....

*

Je m'imaginai aussi le chagrin de ma mère et de la déception qu'elle connaîtrait en apprenant

que son fils n'ayant pas suivi ses instructions avait été trouvé mort de froid dans un wagon. Pour elle et aussi pour éviter des tracas administratifs au chef de gare, il me fallait rester éveillé sans cesser de gesticuler.

*



« Ils sont pas beaux nos bambini ? »

Une famille d'immigrés italiens comme il y en avait tant dans le quartier des Poulettes, reconnaissantes au pays qui les accueillait et fières que ses « Bambini » deviennent français.



*Le Philosophe habite au 61.
Rigole ! T'as pas vu ce qu'il en a fait du 61 le philosophe avec son lance-pierres*

Negro méditation

Il est vingt-trois heures, je suis dans le noir le plus complet. Les hautes montagnes cachent la lune et les étoiles qui pourraient me donner de la lumière. La température est stabilisée et pourtant je tremblote encore. En boule sur ma banquette, je garde les yeux ouverts. Quand ils se ferment, j'ai l'impression d'avoir dormi des heures et les aiguilles lumineuses de ma montre-bracelet m'indiquent que je me suis assoupi seulement quelques minutes. Pourquoi les insomniaques prétendent-ils qu'ils passent des nuits blanches ?

*

Pour tout compliquer, voilà que le wagon se met à craquer. Comme si lui aussi claquait des dents. Je sais qu'à l'intérieur je suis seul. Avant de m'installer, j'ai cherché sous toutes les autres banquettes et même dans les toilettes s'il se trouvait une autre personne. Ces craquements, je crois en avoir trouvé la raison. L'année précédente, mon instituteur Monsieur Calais, m'avait appris que sous

l'effet de la chaleur, le métal se dilatait pour se rétracter ensuite en refroidissant...

Par mesure de prudence, je glisse mes mille cinq cents Francs dans l'une de mes chaussettes. Les seules valeurs qui me restent sont la banane et la côte de porc que je céderai sans opposer la moindre résistance à un éventuel agresseur.

*

Au milieu des grincements et des craquements, je pense... : « ... *si seulement j'avais des allumettes, comme la petite suédoise, auprès d'elles après les avoir craquées, je pourrais me réchauffer...* »

Mais voilà, si je n'en possède pas, c'est parce que j'ai décidé dès l'âge de dix ans que jamais je ne fumerai. Afin d'éviter de succomber à la tentation, j'évite d'avoir dans ma poche, de la matière première... !

*

Les Spirdes ne passeront pas

Tous les soirs, mes frères et moi, et quelquefois Lydia notre cousine, chacun à notre tour, nous allions dormir chez notre grand-mère. Pour rejoindre la chambre où deux lits nous offraient leurs couvertures, nous devions gravir des escaliers en bois. Le plus petit servait de nid pour la grand-mère. Dans le plus grand se blottissaient gaiement trois et même quelquefois, quatre de ses petits-enfants...

Avant de nous coucher, nous devions prononcer à genoux, une prière dans sa version originale dont nous ne comprenions même pas les paroles : « *Bona sera Madona mia, tou seille la madro mia, la goulade (?) conchepchione, donna la santa bénédicchione...* »

Elle nous embrassait : « *Brava "ouiallione"...* ! »

*

Ma grand-mère, catholique très pratiquante, n'oubliait jamais le soir avant de monter se coucher, de plaquer son balai contre la porte d'entrée.

Cette pratique étonnait tant l'un de ses petits-fils, qu'il demanda à sa mère de lui traduire en jeune Français, les explications que lui avait données la sienne dans son langage de vieillard.*

Ce que j'appris fit plisser mon jeune front et arrondir mes yeux : d'après une légende...

« ... la nuit venue, des êtres étranges appelés « Spirdes » aimaient s'introduire dans les maisons pour taquiner ses occupants. A ce moment-là, le balai entrait en action, non pas pour chasser ces mauvais esprits, mais pour les occuper.

En effet, pour une raison obscure, ils devaient compter les poils de l'outil sanitaire. Si bien qu'il faisait grand jour quand ils terminaient leur corvée. Ils ne leur restait plus qu'à retourner chez eux... en attendant la nuit suivante... ! »

*

Je trouvais ces Spirdes pas très malins. De beaucoup, je préférais mes Indiens. Eux, au moins,

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

ce sont de fiers guerriers qui agissent en plein jour, jamais dans la nuit.

A la suite de cette déduction, une angoisse soudaine a oppressé ma poitrine.

Au fait, c'est vrai ! Pourquoi les Indiens n'attaquent-ils pas la nuit ? Y aurait-il des *Spirdes* dans la Grande Prairie ? Avant de se coucher, les Indiens appliquent-ils un balai à l'entrée de leurs tepees ? Me faudra-t-il, pour ma sécurité nocturne, trimballer aussi un balai à côté de ma Winchester ?

Avec celle des Sioux et des Cheyennes, va-t-il falloir ajouter la tribu des *Spirdes* avec comme Sachem, le Grand Esprit qu'ils appellent Manitou ?



« ... Bien qu'évoluant dans une société moderne étatisée, réglementée, soutenus et assistés par de multiples organisations ou associations, certains au moindre pet de travers basculent dans la déprime. Celle difficile que ma grand-mère a connue, ne devait pas être la même ... » (Du même auteur : Le Poulet lance un défi)



Le balai de ma mère

Ce matin-là, Michel et moi avons profité que notre mère, armée de son fidèle balai, soit bloquée par l'épaisse fumée qui régnait dans la chambre, pour sauter dans nos galoches et nous enfuir en dévalant les escaliers en bois dans un vacarme assourdissant ... !

Elle ne se lança pas à notre poursuite mais nous l'entendions crier dans notre dos :

– Courez, courez, je vous aurai sans courir. Si vous voulez manger, vous serez bien obligés de rentrer à la maison... !

*

Pour ma mère, le balai représentait l'objet de sa toute puissance : comme elle, toujours en mouvement et utile à tout, il chassait la poussière, les poils masqués d'une serpillière humide et javellisée, il lavait le parquet, expulsait sans ménagement les toiles d'araignées squattant illégalement les angles du plafond et écrasait avec justice les moustiques qui, se tenant en ce lieu, récupéraient par un sommeil profond, l'agression

infligée à des parents et leurs enfants dormant paisiblement dans la chambre.

Il symbolisait pleinement l'autorité et la justice de la maîtresse de maison, devenant parfois même l'instrument de sa vengeance... !

A celui qui refusait de marcher droit, elle le menaçait en le brandissant rageusement au-dessus de sa tête :

– Tu verras, si je t'attrape avec "mon balai" !

Tous, dans la famille, nous le respections. Ce n'était pas seulement un instrument sanitaire mais un ami qui ne demandait qu'à rendre service.

La nuit, il nous servait de protecteur, de porte-bonheur.

Plaqué contre la porte d'entrée, il empêchait les mauvais esprits de perturber notre sommeil. En jouant avec lui, Marie-Thérèse, Danielle, et plus tard Jacqueline, faisaient sans le savoir, leur apprentissage en vue de ce que leur réservait l'avenir.

Pour les garçons, il se métamorphosait en mustang fringant qu'ils chevauchaient et qu'ils obligeaient à galoper dans la cour en hennissant, ou

bien devenait la lance utilisée par les Chevaliers de la Table Ronde pour des tournois de joutes dans une lice imaginaire.

Au milieu de cris féroces qui auraient fait peur à Attila lui-même, la mère en voyant ses enfants, l'un casqué d'une casserole et l'autre de la passoire, se protégeant de leur mieux à l'aide d'un couvercle de lessiveuse en guise de bouclier, se bagarrer furieusement avec une épée de bois, au risque de se faire très mal, s'écriait d'une voix angoissée :

– Faites attention, les Gones ! Surtout n'abîmez pas "Mon Balai" !

*



« Intermittents du spectacle ? – Que non ! Nous jouons pour notre plaisir ... »

*Avec nos crêtes
fièrement dressées
sur nos têtes, nous
sommes les coqs des
Poulettes ... !
– Ouah ! Ouah !
Mes petits poulets,
en attendant,
Moi ... !, je me
soulage ... ! »*



Aïe, Aïe, Aïe, ça va fumer... !

Ce jeudi matin, ce n'était pas le coup de balai qui me faisait peur, mais la réaction de mon père quand il apprendrait en rentrant manger à midi, que son second fils avait été surpris par sa mère en train de fumer dans le lit avec son plus jeune frère, des cigarettes à l'eucalyptus, brûlant et perçant par les cendres chaudes, les draps et les couvertures... !

*

D'une manière naturelle, sans que cela ne nous soit imposé, dans la famille tous respectaient un ordre établi.

Le père représentait l'autorité et par ses bras assurait les besoins matériels. La mère, cerveau dirigeant la maisonnée, surveillait l'éducation de ses enfants. L'aîné, en tant que premier, devait en assistant ses parents, être un exemple pour ses frères et sœurs qui le suivaient.

Ainsi dans la logique généalogique, Michel bien plus jeune que moi, ne risquait pas de subir les foudres paternelles, je devenais le responsable devant porter la casquette.

*

Des excuses pour me justifier, je n'en possédais aucune. Souvent ma mère faisait brûler des feuilles d'eucalyptus sur les plaques chaudes du fourneau, car pour elle, cela faisait du bien aux poumons. Je me sentais en trop bonne santé pour invoquer cette raison sanitaire.

*

Jamais mon père n'a levé la main sur ses enfants, pas plus qu'il ne criait. Il lui suffisait de froncer les sourcils en fixant le coupable de son regard noir, pour que ce dernier rentre dans le rang.

S'il insistait, le père relevait subitement le menton, ce qui signifiait qu'il se trouvait au bord de l'exaspération.

Comment allait-il réagir par la suite ? Personne ne l'a jamais su, car aucun de ses enfants n'a couru le risque de le savoir.

*

« - Tou fommerrra[•] à dix-huit ans, pas avant ! »

[•] Bien que résidant en France depuis plusieurs années, mon père prononçait la lettre « o » « on » et « u » « ou ». Lire « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

C'était net, propre, catégorique..., la discussion... close.... Plus rien à ajouter !

Tout en regardant le bout de mon gros orteil qui dépassait de ma sandalette, à la suite de la sentence paternelle, j'entendais venir en moi des paroles contradictoires :

– Et si je ne veux pas fumer ?

Ce n'était pas un acte de rébellion envers l'autorité paternelle qui me faisait réagir ainsi, mais plutôt le fait de considérer l'action de fumer comme étant un acte de virilité.

De tous les personnages que j'incarnais dans mon imagination, aucun ne fumait. Etant censé défendre la vertu de jolies filles, je trouvais qu'il serait incorrecte de ma part de leur parler de près avec une bouche puant la cigarette.

*

– Tu fais le malin, me disaient souvent mes copains qui fumaient telle la torchère de la raffinerie de Feyzin... ! Tu verras, quand tu feras ton service militaire, tu fumeras comme tout le monde !

*

Merci les gars d'avoir prononcé ces mots « *comme tout le monde* ». Voilà bien ceux qu'il fallait me dire pour braquer l'obstiné que je suis et que je resterai !

Jamais, je ne ferai comme tout le monde et personne ne me mettra le grappin dessus pour m'imposer ses modes de vie ou ses points de vue.

Je veux être libre de mes choix et agir en engageant ma responsabilité.

Je ne serai pas le type que l'on verra dans des stades bondés pour assister à des matchs aux résultats douteux, ni qui s'agglutinera dans de longues files de voitures et encore moins de défiler dans les rues en portant un brassard, un oriflamme, en ânonnant des slogans tout faits en tapant sur une gamelle ou un bidon.

Jamais je ne serai un esclave dépendant de drogues, d'alcools ou d'herbes sèches.

Je veux devenir un homme libre qui contrôle ses passions et non pas un mouton qui se fera tondre par des margoulines... !

*

Cela s'appelle la liberté... Qui veut l'acquérir
devra toujours se bagarrer ! Dans une société
permissive où toutes les bêtises sont acceptées, on
reste esclave de ce que l'on a désiré.

Le vouloir, l'initiative et l'imagination font
fuir les faisans comme aussi... les adjudants !

*

*La 74^e compagnie de Leyment
va à la messe*

En débarquant à la caserne, j'en ai appris une bien bonne :

« *L'armée fera de toi un homme* »

*

C'était donc dans le but d'éliminer quelques éventuels tricheurs, que le conseil de révision se passait à poil ?

Après avoir franchi sans contestation possible cette humiliante épreuve qui consistait à démontrer publiquement qu'aucun attribut viril ne manquait au bas de mon ventre, j'ai été déclaré bon à finir mâle plus tard.

*

Affirmer que les vingt-quatre mois passés sous les drapeaux ont vu se développer mon apparence physique et mentale, serait beaucoup dire. D'autant plus que l'exemple désolant d'un adjudant qui traînait ses guêtres dans une caserne

depuis des années et des années, ne représentait pas une référence absolue...

*

Un vendredi soir, au rapport, un communiqué important a été donné aux jeunes appelés.

A cause de la piqûre qu'ils allaient recevoir le lendemain matin, tous seraient consignés pendant quarante-huit heures, avec interdiction formelle de manger ou de boire de l'alcool.

*

En apprenant cette nouvelle que je redoutais vraiment, j'ai passé une très mauvaise nuit car comme beaucoup d'hommes, je déteste les piqûres et la seule vue de seringues ou d'aiguilles me fait tourner de l'œil...

Etonnant de la part d'un garçon qui au cours de ses aventures imaginatives fut transpercé de flèches, de lances et lardé de coups d'épées ou haché menu au sabre d'abordage.

Ce qui augmentait mon angoisse, était le fait d'avoir appris que l'infirmier chargé de l'œuvre

serait un ancien de contingent qui sifflait des canons beaucoup mieux qu'il ne jouait du clairon... Pour injecter le sérum, il utilisait une seringue énorme, gravée et transparente, ce qui lui permettait d'administrer la dose prescrite à vue d'œil... !

Avec un tel gars, il valait mieux éviter être le dernier de la rangée car pour celui-ci, une grande part de chance serait nécessaire : ou bien il restait peu de sérum dans la seringue ou il avait droit à une double dose.

*

Ce beau dimanche matin d'un mois de juillet, n'ayant rien d'autre à faire, les militaires traînaient au lit. Ils furent étonnés de voir revenir des lavabos, le servant Giraud propre comme un sou neuf, impeccablement peigné, parfumé, rasé de près comme s'il allait se marier.

Leur stupeur, manifestée tout haut par le servant André Drunet, de Bourgoïn, fut plus grande quand ils le virent se vêtir de sa tenue de sortie. La réponse que leur fournit Giraud les a époustouflé tous : il allait à la messe... !

Avec ménagement, les militaires ont rappelé au candide les consignes qu'il avait peut-être oubliées.

Se redressant fièrement sur ses brodequins réglementaires, Giraud répliqua ceci :

– Je vais à la messe tous les dimanches. Ni rien, ni personne ne pourra m'empêcher d'y aller.

Il a fixé bien droit son calot auréolé et s'en est allé affronter, tel un martyr, non pas les lions dans l'arène mais un redoutable adjudant surnommé curieusement « Pattes d'Acacias » qui implacable dans son imbécile consigne, faisait les cents pas devant le poste de police.

*

D'un pas décidé, Saint Giraud traversait la cour. Aux fenêtres des piaules, ses copains hilares attendaient son retour.

De loin, ils ne pouvaient pas entendre le dialogue engagé entre le sous-officier et l'homme de troupe, mais ils virent le servant Giraud, après un salut impeccable, franchir la ligne interdite.

Et voilà que ces grands garçons qui ne connaissaient comme cantique vantant les mérites cléricaux, qu'une vague chanson qui expliquait dans quel but précis un certain curé avait acheté un âne, se souvinrent tous que dans un passé très lointain, ils avaient été baptisés...

Poussés par la foi retrouvée, en silence ils saisirent leurs blaireaux, rasoirs, brosses à dents et savonnettes pour se refaire une beauté et claquer ensuite les talons devant un adjudant médusé.

Moins d'une demie heure après avoir laissé passer Giraud, Pattes d'Acacias restait seul dans le casernement et la troupe éparpillée gaiement dans le petit village de Leyment.

*

Pour les jeunes appelés, la partie de rigolade du début s'est par la suite, transformée en un affreux cauchemar.

Les nouvelles circulent très vite parmi les militaires et celle qui leur parvint glaça leur sang de bleus dans leurs veines. Le capitaine Poupon, commandant de leur compagnie, le donneur

d'ordres avait été vu sur le parvis de l'église en compagnie de son épouse et de sa fille.

Dans l'espoir d'atténuer le son des cloches qui leur serait réservé à cause de leur désobéissance, les troufions estimèrent judicieux de se faire d'abord les oreilles avec le tintement aigrelet de la clochette agitée nerveusement par l'enfant de chœur du dimanche et ils mêlèrent aussi leurs voix de mâles aux bêlements de la chorale paroissiale.

*

Du haut de sa chaire, pour son sermon dominical, le curé a du être très étonné...

Sagement groupés autour de leur capitaine, le calot posé correctement sur leurs genoux, des militaires le regardaient d'un air doux, la bouche en cul-de-poule.

*

Ce fut une troupe compacte qui regagna la caserne où l'attendait Pattes d'Acacias, blanc encore du sérieux coup de savon reçu de la part du capitaine Poupon peu de temps auparavant. Vexé d'avoir été berné, il crut bon de narguer par ces mots, les séminaristes d'un dimanche :

– Alors, comme ça on est allé à la messe !

Il blanchit davantage, les yeux hagards, d'une voix étranglée devant la menace proférée par le servant Gonon de Vienne :

– Oui, mon Adjudant ! Et ce soir, nous allons aux Vêpres.

– Aux Vêpres ?... Ça..., jamais !...

*

Par ce bel après-midi d'été, pendant que des militaires jouaient aux cartes ou à la pétanque, Madame Hyacinthe pouvait bavarder tranquillement avec ses voisins et voisines. Son intègre mari montait scrupuleusement la garde devant le poste de police.

*

Cette anecdote amusante que connaîtra sept ans plus tard le garçon qui se gèle dans son wagon, il l'ignore encore et cela l'indiffère car son ignorance se manifeste en tout. Il n'a que quinze ans et le peu qu'il connaît, c'est ce qu'il a appris à l'école communale et aux cours de catéchisme.

Déjà, il avait remarqué que pour l'un et pour l'autre, il n'était question que de patrie et de bondieuserie pour qui il faut mourir jeune afin de recevoir une récompense. Il réfléchit dans sa cervelle d'adolescent et se demande avec sa logique naturelle pourquoi ceux qui sont à la tête de ces organisations vivent tous aussi vieux... ?

En attendant les réponses qu'il trouvera des dizaines d'années plus tard*, c'est grâce à son imagination fertile qu'il trouvera la chaleur qui lui manquait dans un wagon bloqué sur un quai de gare à Saint-Gervais.

*

* Du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

Ramenez-moi Barbara !...

Sous le soleil brûlant de l'Arizona, un homme marche en titubant. Depuis des jours, dans la fournaise et la poussière, il dirige ses pas. Privé d'eau, il ne transpire plus. Il sait que sa fin est proche. Dans sa tête se déroule le film de sa vie. Haut dans les cieux les vautours tournent inlassablement au-dessus de leur futur repas.

*

Il se souvint de ce soir-là, très tard, quand il se présenta dans un ranch afin d'y demander l'hospitalité... Avant de mettre ses bottes sous la table, à son hôtesse, il se présenta.

En entendant prononcer son nom, elle avait pâli, ses yeux se sont écarquillés pour se refermer avant qu'elle ne s'écroule sur le plancher...

*

Quand elle reprit connaissance, en pleurant, elle raconta à l'inconnu qui pour elle ne l'était plus, une bien triste histoire.

Cela faisait quinze ans que Barbara, sa petite fille chérie avait été arrachée à l'affection de sa maman par de méchants Indiens. Parce que la fillette était blonde avec aussi de beaux yeux bleus, ils l'avaient emmenée avec eux.

Toutes les recherches qui ont été entreprises pour la retrouver sont restées vaines, même le célèbre régiment de Cavalerie Américaine est toujours rentré bredouille après ses nombreuses patrouilles.

Qui ramènera à sa maman éplorée, la belle Barbara qui maintenant doit avoir vingt ans ?

Seul un homme est capable de cet exploit ! Dans tout le Far West, il est connu : c'est le Justicier toujours au service des belles veuves et des jolies orphelines !!!

Mais où le trouver ? Le pays est si grand !

Pourtant le miracle s'est réalisé, le Justicier est là, devant la maman. Il a écouté ému, les dents serrées..., il a ensuite fait un serment... Dès l'aube, il commencera ses recherches :

– Je vous ramènerai *Barbara* !...

*

Le Justicier s'est rappelé d'une légende que lui avait racontée un soir, autour d'un feu de camp, un vieux chasseur de bisons.

Aux confins du désert, une tribu indienne aurait pour reine, une squaw blonde avec des yeux bleus...

Malheur aux visages pâles qui voudraient s'en approcher. Leurs scalps voudraient pendre à la ceinture des guerriers.

Pour le Justicier, ce n'était plus une légende mais une réalité. Cette reine blonde ne pouvait être que Barbara, la petite fille qui avait été arrachée des bras de sa maman chérie.

*

Le soleil dormait encore que déjà le cheval du Justicier était sellé. Sur les flancs, en plus de sa fidèle Winchester, pendent des gourdes d'eau car dans le désert dominé par la chaleur ardente, pas de fleuves, ni de ruisseaux, encore moins de rivières, seulement des pierres et de la poussière. Avant de piquer des éperons, il adresse un signe amical à la maman rassurée.

*

En ménageant sa monture, ainsi est parti le Justicier du Far West.

La route sera longue, il ne devra prendre aucun risque.

*

Cela fait des jours qu'il erre dans le désert guidé seulement par l'étoile de la justice.

Accablé par la chaleur, sur la selle de son cheval, il s'est assoupi. Funeste faiblesse car ainsi il n'a pas vu le crotale qui se dressait menaçant.

Hennissant puissamment, sa monture en se cabrant a désarçonné son cavalier pour s'enfuir ensuite au grand galop, laissant seul l'homme devant les crochets agressifs du serpent...

Une balle, une seule entre les deux yeux a eu raison de l'impudent imprudent.

Mais à présent, le Justicier reste isolé dans le désert brûlant. Sans eau, ni cheval..., juste avec ses bottes, ses colts et son grand chapeau...

*

Poussé par son serment, il résiste autant qu'il le peut au soleil trop ardent. Aucun arbre, aucune cache, pas d'ombre... seulement de la chaleur... Il succombe ! Seuls les vautours de plus en plus nombreux, le ventilent de leurs grandes ailes en s'approchant tout près de lui.

Quelle mort indigne pour un justicier de finir sous les becs crochus des rapaces ! Il tente de les abattre, il ne le peut pas, la crosse de ses colts est bien trop brûlante.

Il s'arrête... ses genoux flanchent.... Il tombe dans le sable caillouteux du désert. Le Justicier est allongé... ses yeux se sont fermés.

*

Sur une colline à l'ombre sous son tepee, un vieil indien a remarqué la farandole des vautours. Curieux comme tous les Indiens, après avoir posé son calumet et saisi son tomahawk, il a sauté sur son mustang sans selle qu'il a pu ainsi faire galoper à plein régime jusqu'au point visé.

Il a chassé les oiseaux de proie pour se pencher ensuite, sur leur victime... L'homme qu'il

tenait soulevé pantelant dans ses bras, n'était autre que celui qui, jadis, lui avait sauvé la vie... !

*

A son avantage, pour le Justicier l'adage « *Un bienfait n'est jamais perdu* » va être appliqué. En plus de le remettre sur pieds, son bienfaiteur lui a offert de l'eau et sa monture.

Le héros allait pouvoir poursuivre sa périlleuse aventure.

*

Dans le village indien, les événements vont se précipiter car à Barbara la reine blonde, le grand Sachem de la tribu, veut offrir un fils, *Aigle Soupçonneux*, pour époux.

Barbara connaît ses propres origines, elle n'a pas oublié sa petite enfance auprès de sa gentille maman. Elle en a assez de tous les honneurs et veut réintégrer le domicile maternel.

Oui... mais... comment pour une blonde passer inaperçue au milieu des brunes ?...

Elle a trouvé la solution en cachant l'or de ses cheveux sous une épaisse couche de charbon de

bois. Ainsi métamorphosée, la nuit venue elle a pu quitter le camp !

... Elle retournait chez sa mère..., le Justicier en venait..., leur route ne pouvait que se croiser !

*

Au lever du jour, les Indiens très en colère en s'apercevant de la disparition de leur reine, aux galops de leur chevaux se sont lancés à sa poursuite.

*

Le tableau final est grandiose... !

*

Les Indiens poursuivants, en poussant de grands cris, dessinent un cercle en tournant autour de la jeune fille défendue par un valeureux chevalier. Comme dans les films de western, les colts du sauveur ne se rechargent jamais, ils tirent et tirent encore. Plus sont abattus des Indiens et plus il en arrive.

L'issue devient tragique...

*

Barbara qui a gardé quelques rudiments du langage des visages pâles, supplie le héros de ne pas la laisser vivante aux mains des Indiens. A cause de sa fuite, elle va finir attachée au poteau de torture pour être affreusement suppliciée.

Sa demande fait blêmir le Justicier... Jamais il n'a levé la main sur une femme et en voilà une qui le supplie de l'abattre... !

Elle insiste, il refuse, elle impose, il promet ; mais dans son esprit, une décision est prise : après celle de la Belle, c'est sur sa tempe qu'il posera le canon de son colt encore fumant.

*

Au moment où va s'accomplir le drame, à la seconde du coup de feu criminel, les tympanes ultrasensibles du Justicier ont perçu, malgré les hurlements des Indiens, le très célèbre clairon de la 7^e Cavalerie de l'Armée américaine... Et voilà qu'entrent en scène, comme pour la parade, des cavaliers qui malgré des jours et des jours passés dans la poussière et la fournaise du désert, sont frais tels des roses, les bottes luisantes et le foulard jaune enroulé correctement autour de leur cou !

*

Encadrée par le Justicier du Far West et la 7^e Cavalerie américaine, au son de sa légendaire musique militaire, la belle Barbara est ramenée vers sa mère qui, confiante, attendait depuis des jours et des semaines, accoudée à une barrière.

*

Les adieux furent très émouvants.

Mais il y a tant de belles jeunes filles à secourir que le Justicier du Far West ne peut, pour aucune d'entre elles, laisser son cœur s'attendrir.

Et puis, il ne pouvait pas faire autrement !

Dans le quartier des Gratte-Ciel, il a remarqué une jolie brunette aux yeux verts qui semble attendre avec impatience qu'un inconnu héros, la libère des griffes de son infâme bourreau...

Papa, pourquoi ne parles-tu pas ?

Mon aventure dans le chaud désert de l'Arizona a occupé mon esprit pour un temps mais ne m'a pas pour autant, réchauffé le corps... J'ai replié mes jambes sur la banquette et entre mes bras posés sur mes genoux, enfoui ma tête, récupérant ainsi par cette petite astuce, l'air chaud sortant de mes poumons...

Je me demande comment mon père a pu passer une nuit dans la salle d'attente d'une gare en plein hiver ?!

J'ai froid au mois de juin, qu'est-ce que ç'aurait été au mois de décembre... ?

Pourtant, jamais mon père ne s'était plaint, plutôt il en riait.

Mon père, je ne le connais pas vraiment. Qui est-il ? Déjà petit enfant, j'essayais de le comprendre.

Pour moi, il reste un point d'interrogation !

Les explications que je recherchais jadis, je les demandais à ma mère. Pourtant, mon père aime sa famille, il le prouve souvent.

*

Quelques fois, en rentrant tard de son travail, il déposait sur la table, avec un visage radieux, une boîte fixée par un ruban.

Avant même de l'ouvrir, tous ses enfants s'écriaient joyeusement :

– Des bébêtes à queue... !!!

Ces « bébêtes à queue » étaient en fait des pâtisseries en forme de souris, recouvertes de sucre glacé, avec un trait dessiné en chocolat à l'emplacement de la queue.

– Avec quel argent as-tu acheté ces bébêtes ?, lui demandait ma mère soucieuse.

En riant et en haussant les épaules, mon père semblait vouloir dire :

« A quoi bon le savoir, puisque les bébêtes sont là ! »

*

Nous étions sur le chemin de l'école quand Marius m'a annoncé fièrement que notre père était champion bouliste et même que l'on parlait souvent de lui dans les journaux.

*

J'ignorais ce que voulait dire le mot « champion » tout comme pour la définition du terme « bouliste ». Quant au journal, le seul que je voyais, se trouvait chez tonton Auguste et l'unique article qui m'intéressait : les aventures muettes du Professeur Nimbus.

*

C'est ainsi que j'ai appris que mon père jouait aux boules.

*

Oui et alors !? Je jouais bien aux billes, pourquoi s'étonner que notre père joue aux boules ? Quant à son titre de « Champion », cela ne devait pas être très important car jamais à la maison, il n'y faisait allusion.

*

Autant notre mère se trouvait être volubile, dans un silence on ne peut plus taciturne, se complaisait son époux.

Il ne parlait pas mais il écoutait beaucoup. Souvent, au cours de discussions dans lesquelles il ne participait pas, je le voyais hausser les épaules, lever les yeux au plafond ou soupirer... En revanche, il cherchait à comprendre puisqu'il demandait souvent à ses garçons :

– Vous ne pouvez donc pas parler comme tout le monde, je ne comprends rien à tout ce que vous dites.

Il nous a fallu alors traduire en langage classique, une anecdote racontée par Michel en employant celui du populaire :

« - A un mec qui lui cherchait des crosses, il lui a foutu une telle châtaigne sur son pique fraise, qu'il en est sorti du boudin... »

*

« - ... Puisque l'Italie n'a pas été capable de me garder, plou jamais je n'y remettrai les pieds... » !

avait déclaré mon père en arrivant en France où il savait qu'il trouverait « *dou boulon* ».

Il partit avec de la rancœur au ventre mais de la reconnaissance au cœur pour le pays qui l'accueillait. Plus tard, cette qualité gravée naturellement au plus profond de lui-même, il l'exigeait de ses enfants et c'est pour cette raison qu'il surveillait de près leurs fréquentations.

Au concitoyen émigré comme lui qui, par des paroles démontrait son ingratitude envers la France, au moment où ce dernier ne s'y attendait pas, avec son accent inimitable et en roulant les « rrrr » de colère, mon père lui balançait :

- Si tou n'aime pas la Frrrance, rrrretourrne en Italie.

*

Mon père aimait sa famille. Il me semble l'avoir déjà dit...

En 1940, avant de rejoindre la caserne où il devait se rendre, il voulut mettre son épouse et ses quatre enfants en sécurité dans les environs de l'Arbresle, petite ville du Rhône, à l'ouest lyonnais.

Son initiative leur a permis d'assister en direct à l'arrivée des blindés allemands et d'être en première ligne au cours d'un accrochage qu'ils eurent avec un détachement de l'armée française...

Il y eut beaucoup de bruit cette nuit-là et cela m'empêchait de dormir :

– Ce n'est qu'un orage, me dit ma mère.

– Mais pourquoi il ne pleut pas ?, lui ai-je demandé.

– C'est un orage sec, répondit-elle.

Rassuré, je me suis endormi aussitôt.

*

Par une rédaction scolaire dont le thème imposé consistait à détailler le métier de son père, j'ai appris que le mien exerçait celui de « mouleur à la main ». Pour le pratiquer il utilisait un outil qu'il appelait « spatoule » et devait certainement faire équipe, car il parlait souvent des ses copains : Chassi, Gabari et Coubillon,* que je ne voyais jamais venir à la maison.

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

*

Francis, lui au moins c'était un ami. Il rendait souvent visite à mon père avec sa guitare afin que celui-ci puisse la "raccorder". Je le voyais assis sur une chaise, pincer les cordes une à une puis serrer ou desserrer des vis qui se tenaient sur le haut du manche de l'instrument à cordes.

*

Avec tonton Auguste, j'écoutais de la belle musique qui sortait de son poste de TSF quand il m'a fait un aveu stupéfiant. A l'intérieur de la caisse se trouvait un orchestre de petits bonshommes tous jouant d'un instrument différent.

*

Après les Spirdes de ma grand-mère, le Père Noël de ma mère, j'ai commencé à appréhender sérieusement le monde des adultes que plus tard, il me faudrait aborder...

Rodrigo connaît la musique

De son enfance, mon père en parlait très peu, à part qu'il ait vu le jour dans un petit village à environ quatre vingt kilomètres de Rome, répondant au nom curieux de '*Castelliri*'. Il était l'aîné d'une famille de six enfants, composée de trois garçons et de trois filles. Ses parents en avaient même adopté un septième 'parce qu'il était handicapé' par un pied '*bon*'. Mon père considérait ce dernier comme une tête puisqu'il exerçait le noble métier d'architecte.

Ce garçon se trouvait au monastère du Mont Cassino pour y exécuter des travaux de restauration lorsqu'au cours d'un bombardement détruisant ce bâtiment, il rencontra la mort.

*

Un jour qu'il était très « détendu », il m'a semblé que dans sa famille, on ne devait pas s'ennuyer non « plou »... Son plus jeune frère, Rodrigo, garçon de caractère, s'était pris de bec avec la mama, femme autoritaire. Excédé, à bout d'arguments et rouge de colère, Rodrigo annonça

qu'il en avait « marra della casa » et qu'il avait décidé qu'« *illico presto* », il allait « *la quitta* ».

La mama plantureuse dans ses rondeurs, bien campée sur ses jambes, les poings serrés sur les hanches, par une tirade très verdienne prouva qu'avec elle, il n'était pas bon de rigoler tôt :

« ... Nou, tou es vénou on mondo, nou tou rrrrépartiras... »

Piqué, tel l'hanneton sur un vulgaire bout de carton, Rodriguo ne laissa pas passer l'occasion pour faire tomber chemise et pantalon. Il allait franchir en costume couleur chair le seuil de la porte, quand il se senti empoigné par la peau du dos pour recevoir ensuite une telle chicousta qu'il en resta littéralement baba... !

Ecoeuré, afin de quitter la poigne maternelle, Rodriguo finit telle la Belle de Cadix... Comme elle, il entra au couvent, tchic tchic tchic aïe aïe aïe ! Tchic tchic tchic, ouille, ouille, ouille... !

Dans ce lieu paisible, débarrassé de tout souci matériel et familial, il pu extérioriser ses nombreux talents de compositeur de musique sous le nom de... « *Padre Rodriguo* »... !

Le vieil Hareng saur

Je ne pouvais pas m'imaginer qu'une nuit sans dormir serait aussi longue. Les cinq petites minutes que je passe sous les couvertures de mon lit, sont donc comparables aux heures lentes qui plafonnent dans mon wagon...

De cette expérience, j'en retire au moins une leçon :

« ...et si tout le reste de mon existence devait se dérouler ainsi... ».

Voilà ce que je me dis dans les ténèbres qui m'enveloppent.

« ... Tu verras comme la vie défile vite dès que tu as passé tes 20 ans... » me confient souvent et tristement des anciens.

Quand ils prononcent ces paroles, leurs regards semblent regretter le temps qu'ils ont peut-être perdu dans des choses sans grande importance.

Si cela devait être le cas, je devrais tirer profit de leur expérience et ne pas faire comme

eux mais profiter à fond de la brièveté de ma vie, de ce que la nature m'offre gratuitement.

*

– Tu entres dans la vie comme un vieillard en sort, me dit très souvent Monsieur Dittmar, le chef d'atelier qui a la responsabilité de m'apprendre mon métier.

Pourquoi faut-il qu'il me répète plusieurs fois cette même phrase ? Enfin, je ne suis pas sourd. Je préférerais qu'il m'explique ce que vient faire un vieil hareng saur dans cette histoire !

*

Le hareng, je sais que c'est un poisson et même quand il est séché, il devient un « gendarme », c'est mon père qui me l'a dit.

Il y a aussi des hommes maquereaux, des requins de la finance, on peut être serré comme des anchois, frais comme des gardons, muet comme une carpe, fugitif comme la truite, paresseux comme la tanche...

« - *Au secours ! Au secours ! Dans l'océan de mon ignorance je barbote, je me noie !* »

*

Oui, mais dans quel genre de vie le jeune hareng doit-il d'abord entrer ? A partir de quel moment de mon existence suis-je seulement en vie ? Qu'est-ce que la vie ?

Depuis que je me connais, j'ai toujours été vivant et cela depuis ma plus petite enfance. Et cette vie, il faudra donc qu'un jour je la quitte ? Ce n'est pas possible, ce serait trop absurde !

*

Je n'ai que quinze ans et cette quinzaine d'années s'est magnifiquement passée. J'ai grandi dans une famille qui s'est toujours bien occupée de moi. Je n'ai même jamais été malade. Il paraît que pendant l'occupation allemande, il y a eu en France des restrictions et pourtant, j'ai toujours mangé à ma faim. C'est vrai, il m'a fallu apprendre à me nourrir de drôles de légumes portant des noms étranges tels : des raves, des navets, des rutabagas et aussi des topinambours. Ma grand-mère faisait des galettes avec du son. Chaudes, elles ressemblaient à des cataplasmes et froides elles devenaient dures comme du bois.

Tonton Pierrot faisait griller des pépins de courges que nous croquions ensuite comme des cacahuètes.

*

A l'école communale, les élèves avaient droit à des colis américains dans lesquels se trouvaient du lait en poudre, des cachets roses qu'ils devaient faire fondre sous la langue, des biscuits et aussi de l'huile de foie de morue...

La veille, en ce qui concerne cette dernière, l'institutrice demandait à ses élèves de venir le lendemain matin avec une tranche de pain. Quand je la voyais y déposer à l'aide d'un compte-gouttes et avec parcimonie quelques larmes de cette huile, je me disais que cela devait être rudement bon pour qu'elle en donne aussi peu. Des camarades qui en avaient déjà absorbé affirmaient pourtant que ce produit était dégoûtant ! Au lieu de manger leurs tartines, ils les faisaient disparaître à l'intérieur de leurs bureaux ou dans leurs cartables. Avant de suivre leur exemple et surtout pour ne pas tromper ma jolie institutrice, j'ai d'abord voulu goûter et..... trouvé cela pas mauvais du tout... !! Même mieux, cette huile de foie de morue me rappelait le

thon à l'huile d'olive dont j'étais malheureusement privé. Aussi, en voyant ma mine réjouie, mes copains me refilaient en douce leurs morceaux de pain et pendant la récréation, pour me remercier de leur avoir rendu ce service, ils me donnaient des billes, des agates et même un jour, une toupie... !

*

Ce que je n'appréciais pas dans l'occupation allemande, c'était le fait d'être réveillé en plein sommeil à cause des sirènes qui signalaient d'éventuelles bombardements et de me retrouver à la cave enroulé dans une couverture. Toute ma famille s'y trouvait aussi...

Une voisine venait toujours avec un haut pot de chambre. Je croyais qu'elle voulait s'en servir pour s'asseoir dessus, mais non... le bruit des bombes que nous entendions exploser dans le lointain lui tortillait tellement les boyaux, que le seau récupérait en direct ce qui se transformait instantanément en eau.

*

La cave censée nous abriter avait été choisie spécialement parmi les autres par mon père qui, en

tant qu'ancien maçon, estimait que par le fait qu'elle était voûtée et bétonnée, si une bombe devait lui tomber dessus, tous nous nous retrouverions au paradis. Avec une telle assurance d'un connaisseur en la matière, je me considérais donc en sécurité en ce lieu et attendais patiemment la fin de l'alerte pour retrouver mon lit douillet.

Une nuit, alors que nous étions réunis dans cet antichambre céleste humide, un sifflement sinistre et prolongé suivi d'une déflagration terrible se fit entendre, et j'ai vu mon père suivi par ses deux beaux-frères qui, quelques instants auparavant discutaient paisiblement en haut des escaliers, les ont dégringolés en toute hâte pour nous rejoindre en s'exclamant « celle-là, elle n'est pas tombée loin ». Raté ! pour le paradis promis, il nous fallait donc attendre longtemps, surtout que ce sifflement est bien le seul et unique que mes oreilles ont entendu.

*

"Dans notre cave", se trouvaient aussi deux familles dont l'une m'étonnait beaucoup. Monsieur et Madame Pitel parlaient souvent de leur fille que je ne voyais pourtant jamais. Comme tonton Antoine, Monsieur Pitel exerçait le métier de

tailleur et par sa fenêtre ouverte je le voyais tirer l'aiguille.

Ces derniers m'ont avoué que si leur fille ne se trouvait pas avec eux, pour sa sécurité, ils préféreraient la cacher...

Mais alors cela voudrait dire qu'elle serait en danger... ? Pourquoi ne préviennent-ils pas la police... ?

*

Pour Monsieur et Madame Zumer, je connaissais les raisons de leur présence parmi nous... Au cours d'une conversation que j'avais surprise entre ma mère et tatan Lisa :

« - ... avant de venir habiter aux Poulettes, ils demeuraient à Paris où ils "tenaient" un grand magasin... Ils ont quitté la capitale, parce qu'ils étaient très recherchés par les Allemands... »

*

Ce qui semblait chagriner les adultes, n'étonnait pas un jeune enfant !

Afin d'être plus près des Allemands, Monsieur et Madame Zumer, ainsi que leur fils,

avaient décidé de demeurer tout près de leur casernement... ! Voilà, tout simplement !

*

A l'école communale que je fréquentais, quand les sirènes se mettaient à beugler, les instituteurs et institutrices faisaient descendre les élèves dans les caves de leur établissement. Au milieu d'eux, je me sentais en sécurité. Avec mes copains, Carelli, Magistrini, Benso, Della Torre, Di Rienzo, De Costanzi, Damian, Boyadjian, Garcia, Martinez, Phountoucos, Amsterdamer Zolotoff et aussi Brinjean, Béal, Nicolas, Guillet, Vidil, Darbois, Laurent et beaucoup d'autres, nous nous amusions beaucoup.

*

J'espère que ce n'est pas à cause de cette harmonie des couleurs, que Villeurbanne fut surnommée plus tard, « La Ville Rouge » !

*

Je me trouvais en compagnie de mon camarade de classe, Pierrot Carelli, quand sur le chemin qui nous ramenait à notre domicile respectif, il me fit cette étrange confidence : « - ... des parents

auraient confié aux siens, un tout petit garçon. – Je lui demandais pourquoi. – Il me répondit d'une voix basse, comme s'il craignait que d'autres entendent : – "C'est... un... secret..." »

Après la fille de M. et Mme Pitel, pourquoi tous ces mystères ? Ces enfants posséderaient-ils une anomalie ? Cela est très possible. Pierrot ne m'avait-il pas révélé : « ... qu'il avait remarqué au cours de la grande toilette de l'enfant, qu'il n'était pas fait exactement comme les autres petits garçons... »

*

A l'âge de neuf ans, les Allemands ne représentaient rien pour moi.

Afin de rejoindre leur caserne de la Doua, en chantant ils remontaient la rue Edouard Vaillant. Alors avec des copains de mon âge, un morceau de bois en bandoulière en guise de fusil, nous tentions vainement de les suivre à leur pas. Nous étions chassés à leur point d'arrivée par un militaire plus âgé qui nous criait :

– Raouss... ! Raouss... !

*

Dans cette caserne, il se trouvait aussi des soldats sénégalais. Ils occupaient les lieux en tant que prisonniers de guerre.

Le dimanche matin, sur le parvis de l'église des Charpennes, je discutais souvent avec eux. Un jour, je me suis demandé comment allait réagir le curé.

En effet, à la table de communion, je me suis trouvé pris en sandwich entre un soldat allemand et un prisonnier sénégalais. Le prêtre qui, quelques minutes auparavant avait fait chanter à ses fidèles un cantique qui disait :

« ... Sauvez, sauvez la France, au nom du Sacré-Cœur... »...

Allait-il accorder l'hostie à un ennemi de la patrie ?

Et bien, oui, il n'a fait aucune distinction.

Cela m'a quand même beaucoup intrigué. Il faudra bien qu'un jour on m'explique...

*

J'ai vu les Allemands arriver en blindés et repartir quatre ans plus tard à pied. Ils devaient être

rudement pressés car ils réquisitionnaient même les bicyclettes des ouvriers qui allaient travailler à l'arsenal de l'Aéronautique.

Durant cette époque, il s'est passé au quartier des *Poulettes* des évènements peu ordinaires...

*

Un matin, après m'être levé, j'ai été surpris d'entendre des crépitements dans le lointain, identiques à ceux que j'obtenais avec des craquettes après les avoir frottées sur une pierre. J'appris plus tard que des « maquisards » s'étaient "accrochés" avec des Allemands du côté du parc de la Tête d'Or.

Je n'avais jamais entendu ce mot... :
« *Maquisard* ».

Pour éclairer le flou dans lequel je tâtonnais, on m'a précisé qu'il s'agissait de « Résistants »...

Je ne comprenais toujours pas... !

Pourquoi ces gens résistaient-ils et aussi pourquoi se battaient-ils contre des Allemands ? Les quelques-uns que je connaissais, étaient de braves garçons. Certains même, comme moi le dimanche, communiaient.

A ce moment, j'ai réalisé que depuis quatre ans, sans même m'en être aperçu, ainsi que tous les Français, je subissais la guerre.

*

Les premiers maquisards que j'ai vus, dévalaient ma rue allongés sur les ailes d'une voiture, armés de drôles de fusils, qu'ils nommaient bizarrement « mitraillettes ».

Oui, mais moi, dans tout cela, je devais aller chercher le pain de la famille que nous mettait de côté Madame Larrivé, la boulangère de la rue Malherbe aux Gratte-Ciel.

Avant de quitter la maison, j'ai reçu de nombreuses recommandations de ma mère. Pourquoi ? Je me le demande, comme tous les jours, j'allais seulement chercher du pain !

*

En me voyant, Madame Larrivé a levé les bras vers le ciel. Après les avoir rabattus, elle m'a donné ce que je venais chercher. Avant de la quitter, j'ai dû encore recevoir de multiples conseils d'extrême prudence. Mais pourquoi donc toute cette agitation ?

*

Pour revenir à la maison, il me fallait redescendre l'avenue des Gratte-Ciel puis faire de même avec la rue Léon-Chomel après avoir traversé le cours Emile-Zola. J'abordais ainsi la rue Francis de Pressensé pour récupérer enfin celle d'Edouard-Vaillant.

J'avais dépassé le café *Porte-Pot* de la mère Paul et je me trouvais à la hauteur du réparateur de cycles, quand j'ai vu au loin ma mère devant le portail aux battants grands ouverts, me faire des signes, comme s'il fallait que je me dépêche.

Pourquoi ? Il n'est pas encore midi, donc pas encore l'heure de passer à table... !

La fièvre monte aux Poulettes

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Sans connaître le pourquoi, tout Villeurbanne dressait des barricades. Il y en avait deux près de mon domicile, une au carrefour de la rue des Poulettes et une autre à celui de la rue Raspail. Elles s'élevaient dans l'allégresse générale, tout le monde semblait content. Aux fenêtres des maisons, flottaient des drapeaux que je ne connaissais pas.

Le père De Carolis, charbonnier des Poulettes, la pipe entre les dents, son fusil de chasse porté bien droit à la bretelle, soucieux et songeur, mesurait à pas lents, la distance qui séparait les deux bâtiments.

La fièvre montait aux Poulettes..., y'avait du martyr dans l'air... !

*

Nous avions tout juste fini de souper quand mon père m'a proposé d'un air rigolard :

– Allons voir les barricades !

Il parut très étonné en voyant à cet endroit, son coiffeur qui se prénomrait Octave, en short et tenant dans sa main un minuscule revolver et à la ceinture, dans un sac façonné par sa femme, une grenade.

Octave a effacé l'ignorance de mon père en lui disant d'une voix exaltée :

– Tu le vois bien Laurent, je fais de la résistance... !

Mon père a haussé les épaules en même temps qu'il secouait la tête.

A lui, il dit :

– Va cagua... !*

Et à moi :

– Viens, rrrrtrrrons à la maison.

*

A la suite d'un avertissement donné par les Allemands, les barricades s'évaporèrent plus vite qu'elles n'avaient été dressées :

* L'auteur présente ses excuses au lecteur pour ne pas lui donner la signification de ce mot. Bien qu'il en possède une vague idée, il n'a pas osé en demander la confirmation à son père.

« - ... *Si dans une heure, les rues ne sont pas dégagées, nous bombardons la ville...* »

*

Les enfants jouaient dans la cour pendant que leurs mères assises tricotaient en papotant, quand soudain... ils virent jaillir, rasant les toits et dans un vacarme assourdissant, un avion allemand remontant ainsi la rue Edouard-Vaillant. Ce qui, et cela se comprend, déclencha un mouvement de panique légitime parmi les héros du dimanche !

Mon père, à ce sujet, m'a raconté une curieuse anecdote. Son copain Fernand Morand qui tenait une charcuterie aux Gratte-Ciel, lui avait dit :

« - ... *Pour mettre les platanes que nous avons sciés, en travers du cours Emile Zola, nous en avons bavé... Pour les enlever, "ils volaient" de mains en mains...* »

– Comment ça, des platanes qui volent ?

En deux mots, mon père m'a expliqué :

– La peur ne donne pas seulement des ailes, mais aussi de la force... !

*

Lorsque les Américains sont arrivés pour libérer la ville, une foule immense est allée à leur rencontre afin de les accueillir. Sur le seuil du portail, au bord du trottoir, je la voyais défiler. J'ai alors remarqué que les gens qui la composaient étaient les mêmes qui quelques mois auparavant allaient applaudir le Maréchal Pétain... !

*

Les Allemands chassés, les résistants sont arrivés. Il y avait les vrais et d'autres qui voulaient le prouver en portant seulement un béret et un brassard. La seule arme qu'ils ont pu tenir dans leurs mains, était la tondeuse qu'ils utilisaient courageusement pour tondre de pauvres femmes...

*

J'ai éprouvé beaucoup de tristesse en apprenant que Roger, le fils de Madame Maigre avait été fusillé par des résistants. Sa maman, afin de gâter son enfant, faisait croire aux commères du quartier, qu'il avait des entrées à la Kommandantur. Ainsi, en échange de petites faveurs qui étaient demandées, Roger sans en connaître l'origine

recevait en retour du sucre, du café, du beurre, de l'huile et aussi du chocolat.

A la libération, comme dans toute sorte de révolution, l'odieuse calomnie a fait son apparition, sous la forme de délation ou de lâches lettres de dénonciation.

*

Monde de crétins, monde imbécile. Est-ce dans ce genre de vie que le jeune *hareng* que je suis est obligé d'entrer avant d'en ressortir un jour *vieil* ... !

*

L'exode

Toute la famille se trouvait réunie à table, quand avant de finir le repas par un dessert, une nouvelle faillit le faire passer de travers...

A la suite de l'intervention énergique de Monsieur Delaunay, responsable à la mairie de Villeurbanne, elle allait, d'ici quelques mois, déménager. Le logement de plein pied composé de deux pièces où été et hiver, il faisait meilleur vivre dehors plutôt qu'à l'intérieur, allait être remplacé par un appartement avec des commodités, mais au nom inquiétant : HBM F3 ; ce qui réjouissait les parents, attristait leurs sept enfants.

A cause de WC incorporés et l'eau sur l'évier, ils devaient quitter les 'immigrés italiens des Poulettes' pour se mélanger aux 'Français des Gratte-Ciel'.

Ils perdaient leur liberté pour se trouver prisonniers de locataires qu'ils auront désormais en dessous et au-dessus de leur tête. Déjà, leur père les avait prévenus :

– Surtout, qu’aucun d’entre eux vienne se plaindre de vous !

Alors, les jeudis, dimanches et jours de fête, avec leur mère en tête, ils retournaient aux Poulettes. Pendant que cette dernière papotait avec le reste de la famille demeurée ici, les garçons grossissaient la troupe de leurs copains et avec eux galopaient dans les rues du quartier libérant ainsi de leurs poitrines, les cris comprimés contre leur volonté.

*

Les Gratte-Ciel m’impressionnaient. Des Poulettes, je voyais ses deux grandes tours situées à l’entrée et celle de la mairie qui m’indiquait l’heure grâce à son horloge.

Certains soirs d’été très chauds, accompagné de toute ma famille, avant d’accéder aux deux bassins situés entre la mairie et la piscine couverte, nous devions aborder une large avenue séparée en son milieu par de hautes bornes surmontées de belles lampes rouges.

Emerveillé, je suivais le parcours avec toutefois beaucoup d’appréhension, surtout après

avoir entendu dire par la boulangère, témoin de leur construction, à l'une de ses clientes :

« Les Gratte-Ciel tiennent debout par des fils de fer... Vous verrez..., un bon coup de vent et tout va s'écrouler ! »

*

Toujours des questions

Mon Certificat d'Etudes Primaires en poche..., un jour ma mère me demanda :

– Quel métier voudrais-tu apprendre ?

Apprendre un métier, cela je n'y pensais jamais ! A l'école, j'avais toujours la tête ailleurs, à tel point que souvent je me suis demandé comment j'avais pu apprendre à lire, à écrire et à compter... Ce qui ne me tracassait guère car je considérais que le fait de connaître ces trois éléments de base me suffirait pour affronter le monde professionnel. Pour le reste..., en réalité je reconnaissais que je ne savais pas grand chose, à part que dans la barbe de Charlemagne se trouvaient des fleurs et que c'était à cause de lui s'il m'avait fallu aller à l'école, qu'une petite bergère, après avoir entendu des voix en gardant ses moutons, le lendemain pouvait galoper à cheval en portant une cuirasse sur le dos et qui savait manier l'épée tel un homme, que le roi Henri IV obligeait les Français, même les nécessiteux, à manger de la poule au pot tous les dimanches, que le général Républicain Bonaparte s'était fait bombarder empereur peu de

temps après que les révolutionnaires aient raccourci d'une tête le roi Louis XVI, et que c'est Monsieur Parmentier qui a inventé la pomme-de-terre.

*

– Si un jour tu veux te marier, il te faut apprendre un métier !

*

Me marier ! Imposer à une femme la vie qu'a passé ma mère... !, cela ne risque pas, j'aime trop les filles, elles ne méritent pas un tel sort.

Que les filles restent tranquillement chez leurs mères, elles ne savent pas ce qui les attend.

*

J'aurais aussi des enfants... Que devrais-je répondre à celui qui me demandera :

– Comment est venue la vie ?

Et aussi :

– Crois-tu en Dieu ?

*

Ces réponses, je ne les connais pas. Je les ai même posées au curé qui m'enseignait le catéchisme. Il a été incapable de me répondre :

– Tu dois croire sans chercher à comprendre, me disait-il, si tu te poses ce genre de questions, cela prouve que tu n'as pas la foi car tu doutes de tout ce que je te dis !

*

Est-ce que Dieu existe ?

C'est la question que je me pose à présent dans mon wagon.

D'après la religion que m'ont imposée mes parents, ce serait « oui ». Il s'appelle même le Bon Dieu... Ce qui veut dire que si j'étais né dans une tribu indienne, je l'appellerai « *Manitou* » et « *Allah* » en tant qu'éventuel Musulman.

En appliquant cette méthode, a des enfants ignorants, on peut leur faire croire n'importe quoi. Même leur promettre le paradis s'ils acceptent de mourir en tant que martyrs...

*

Je suis jeune et cette question ne me tracasse pas encore. Il n'empêche que j'y pense souvent.

En fait, ce sont les religions qui se sont approprié l'exclusivité de Dieu. S'il ne devait pas exister, les religions n'auraient aucune raison d'être et ceux qui sont à leurs têtes seraient des menteurs, des escrocs, des assassins... !

*

Petits enfants, adolescents, jeunes gens, méfiez-vous de ces gens, le corps tendre des pigeonceaux attire les faisans d'à présent. Ne devenez pas pour les faisans d'aujourd'hui, les pigeons de demain. Avant de prendre votre temps et vos billets de banque lorsque vous serez grands, petits ils exigent d'abord de vous, que vous cassiez votre tirelire.

*

Je réfléchirai à tout cela plus tard. A présent, je dois surtout veiller à ne pas m'endormir et pour cela, il me faut continuer à laisser vagabonder sans cesse mon esprit sans arrêter de gesticuler.

*

L'âne et le bedeau

Souvent, le dimanche, ma grand-mère m'emmenait à la messe avec elle. Je ne refusais jamais car je savais que j'aurais droit à des bonbons quand nous en sortirions.

A l'angle de la route de Vaulx et de la rue de la Sainte-Famille, se trouvait une petite épicerie qui, pour attirer les enfants, présentait dans sa vitrine, toutes sortes de friandises : du rouleau de réglisse orné en son centre d'une petite bille colorée, du coco en poudre et bonbons divers...

Si nous faisons l'impasse sur l'épicerie, nous nous arrêtons à la pâtisserie qui se trouvait à côté du cinéma *Appolo*.

*

Le petit garçon que j'étais, trouvait cet endroit magique. Avant de pousser la porte, il fallait gravir trois marches. Nous étions accueillis par le son mélodieux des tubes métalliques qui s'entrechoquaient et dans l'odeur délicieuse de chocolat chaud. Tout cela me faisait chavirer de bonheur. Jamais la pâtissière tout de blanc vêtue

n'oubliait de me donner une sucette ou un caramel...

*

Ce n'est pas un dimanche matin que nous sommes allés à la messe mais l'après-midi.

Une fois à l'intérieur de l'église, en voyant l'expression affichée sur le visage du public, j'ai compris qu'un événement peu ordinaire devait se produire.

Le spectacle auquel il me fallait assister n'allait pas m'éblouir mais plutôt me stupéfier.

J'ai vu arriver dans le déambulatoire, une procession avec en tête un homme que j'ai immédiatement reconnu, malgré son déguisement très Louis XV, comme étant le bedeau de la paroisse. Cet homme était utile à tout : il allumait les cierges, sonnait les cloches, faisait l'enfant de chœur et même il distribuait des livres de cantiques. Il portait une épée sur le côté, une hallebarde à la main. Il m'a vexé car il n'a pas répondu au sourire amical que je lui ai adressé !

A quelques pas derrière lui suivait un personnage imposant, immense dans sa grandeur,

vêtu tel un grand prêtre égyptien vu sur mes bandes dessinées.

Il portait fièrement sur sa tête une haute coiffe pointue qui ressemblait étrangement au même bonnet d'âne que la maîtresse d'école maternelle réservait à de vilains sujets...

Il marchait respectueusement en s'appuyant sur une longue canne dont le bout s'entortillait telle une coquille d'escargot.

Sur son passage, tous les spectateurs penchaient la tête après avoir fait un signe de croix. Il répondait par un signe en se servant uniquement de deux doigts : l'index et le majeur.

Je me trouvais être le premier de la rangée et rien ne pouvait m'échapper. Je le fixais tant qu'il avait remarqué mon regard. Avec un sourire qui ne m'a pas plu, il s'est arrêté à ma hauteur et m'a présenté le dos de sa main. Sur l'un de ses doigts, se trouvait une bague sur laquelle était sertie une pierre bleue énorme.

Je me suis reculé...

Ma grand-mère qui se tenait à mon côté a stoppé mon élan. Dans son langage particulier, elle

m'a fait comprendre qu'il me fallait embrasser le bijou.

J'ai fait ce qu'elle m'a demandé...

En voyant repartir cet homme qui m'avait humilié publiquement, j'ai compris qu'avec cette classe de religieux*, j'aurai un jour des comptes à régler... !

*

Dans le grand cirque qu'il dénoncera sur le tard, un jeune enfant, sous les yeux attendris de spectatrices, à son insu se voyait balancé au milieu de l'arène. Cela ne lui a pas plu.

Les éléphants paraît-il, ont de la mémoire, les petits enfants croyez-moi, en possèdent bien davantage...

*

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

Premiers pas dans la vie active
Premières difficultés à s'adapter

Il tardait tant pour dénicher vainement sa voie, rapidement, sa mère l'a trouvée pour lui. A l'école de mécanique où s'est illustré son premier fils, le second ira rouler les siennes par la suite.

*

Moins de trente jours plus tard, le directeur de l'établissement signalait à la maman désolée qu'il ne pouvait garder son garçon :

*« - Il a la tête ailleurs, je ne le vois pas finir
tourneur-ajusteur ! »*

Le rêveur a laissé ainsi la lime et le pied à coulisse pour se retrouver devant un massicot.

*

L'imprimerie pas plus que les autres métiers ne m'attiraient spécialement : *« - Tu imprimeras des livres... »* m'a-t-on assuré pour que je puisse me décider. Immédiatement, j'ai pensé à mes bandes

dessinées. Je n'aurai dorénavant pas à attendre le jeudi pour pouvoir les lire gratuitement... !

*

Mon premier contact avec le monde du travail a été catastrophique. Les odeurs d'encre, de colle fortes, d'huiles chaudes, la chaleur et le bruit des machines m'empêchaient de rêvasser. Je passais mon temps à fixer les aiguilles de la grande pendule qui semblaient me narguer en faisant du sur place.

Pendant des semaines, à cause de coupures d'électricité dues à des grèves, les horaires ont été changés, neuf heures à douze heures et quatorze heures à vingt et une heures. Le matin, cela pouvait aller, mais l'après-midi, je frôlais le bord de la déprime. Si bien que sitôt la situation ayant retrouvé son rythme normal, j'ai ressenti le désir de récupérer. Dans les allées du parc de la Tête d'Or, je retrouvais les souvenirs de ma petite enfance. Il y a eu un jour, puis deux, le troisième, mon employeur, Monsieur Chambefort, s'est présenté chez mes parents, soucieux de la santé de leur enfant...

*

– Tu crois que je n’ai pas assez de travail à la maison, pour que je sois obligée de t’accompagner jusqu’à ton atelier !

Le fils n’a pas répondu à sa mère. Trop conscient qu’il n’avait rien à redire. Dès cinq heures du matin, elle se levait pour s’attaquer à l’énorme vaisselle qui encombrait l’évier et qu’elle devait laver.

Cette vaisselle en trois, quatre ou peut-être cinq occasions, il l’avait remarquée. Il se trouvait seul ce soir là dans la cuisine, ses parents, frères et sœurs étant couchés. Poussé par un désir qu’il ne pourrait expliquer, il retroussait ses manches et armé de l’éponge, de poudre à récurer et d’eau de javel, il affrontait courageusement l’amas de sa contrariété. Ensuite, après avoir rangé tous les ustensiles, c’est avec hargne qu’il déplaçait la serpillière humide sur le carrelage de la cuisine avant d’aller se coucher satisfait de ce qu’il avait fait et de se lever gêné le lendemain matin en posant les orteils sur le parquet. En arrivant à la cuisine où sa mère l’attendait, il répondait par une espèce de grognement qui sortait de sa poitrine après qu’elle lui ait dit :

– Grâce à toi, ce matin j’ai pu rester une heure de plus au lit !

Ce qu’elle ne lui disait pas, c’est que, à cause du boucan qu’il avait fait la veille en rangeant les casseroles, les assiettes, les verres, les cuillères, les fourchettes et les coups de balai-brosse qu’il foutait rageusement contre les portes et le bas des placards, elle s’était endormie trois heures plus tard... !

*

Quand on a passé sept ans sur quatorze à naviguer sur toutes les mers et les océans du globe ou à galoper tous sens confondus dans les grandes prairies du Far West pour défendre de jeunes veuves ou de belles orphelines, il est facile de comprendre que pour l’Apprenti-Justicier, il est très difficile de rester bloqué dans un quelconque atelier.

Va-t-il rentrer définitivement au port et replier les voiles de son vaisseau ? Abandonner ses colts dans un tiroir et maintenir son fringant mustang dans une écurie ? Ça, jamais ! Sur le chemin qui le mènera de son domicile à son lieu de travail, tous les jours il croisera de jolies filles qui deviendront pour lui ses futures héroïnes.

Il usera le crêpe de ses chaussures dans un atelier mais son esprit animé par son imagination fertile sera toujours dehors, en toute liberté.

Si des moqueurs devaient rire de ce qu'ils appellent des bêtises, le rêveur s'en éloignera très vite car il estimera à juste titre qu'il n'est pas bon signe pour lui quand les ânes rient.

*

Les ouvriers ont remplacé les écoliers, le chef d'atelier, Monsieur Calais. Deux garçons de mon âge font aussi leur apprentissage.

Fernand est affecté à la typo et l'autre dont le prénom est identique au mien, aux machines.

Afin de ne pas nous confondre, mon patron m'a proposé de m'appeler par mon second prénom. Je possédais déjà le nom de mon père et voilà qu'aujourd'hui, j'apprenais que je me prénommais également comme lui... !

Un ouvrier m'intrigue beaucoup. Il se dispute souvent avec le patron. Il devient tout rouge comme l'écrevisse une fois cuite. Afin d'avoir le dernier mot, il prononce toujours le même numéro : 36. Et cela marche puisqu'en l'entendant, le patron lève

les yeux et les bras vers le ciel et retourne immédiatement à son bureau. Ce numéro doit être magique. Je demanderai à mon père pour qu'il m'explique, lui doit certainement en connaître la raison.

*

En plus de mon métier, j'apprends beaucoup d'autres choses, par exemple que le patron n'est pas un homme mais un « singe », et cela m'étonne.

A l'école, on m'a toujours appris la politesse et le respect que je devais manifester aux adultes, à tel point que le port du béret était obligatoire afin d'apprendre aux jeunes garçons à se découvrir devant les grandes personnes.

La courtoisie, la déférence seraient-elles exigées seulement aux tous jeunes ?

*

Mon père qui, plus tard s'est avéré être un turfiste efficace, était très à cheval sur la politesse et les égards que devaient manifester ses enfants aux parents. Afin que cela soit bien gravé dans leurs têtes, il employait ces paroles pénétrantes et pertinentes :

– Celui qui ne respecte pas ses parents, ne respectera ni rien ni personne !

*

Ainsi le respect devait être la qualité dominante qu’il nous fallait développer en premier. D’abord dans la famille, puis l’étendre ensuite envers nos instituteurs, les autorités supérieures, avant de le faire avec les lois qui gèrent le pays.

Le respect et la politesse que nous devions aux adultes ne devenaient pas une atteinte à notre liberté mais plutôt une garantie que nous serions, nous aussi par la suite respectés à notre tour.

Le respect qu’exigeaient nos parents n’était pas imposé d’une manière tyrannique. Les enfants restaient libres de toutes contraintes, seulement en les respectant, ils leur démontraient leur confiance.

*

Si plusieurs fois pas jour, mon père avait vu ses enfants étalés^{*} devant lui, le nez dans la poussière, les garçons d’un côté, les filles voilées

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l’enquête* ».

plus loin et Marius l'aîné toujours de la même manière, lui réciter cette rengaine :

« - Merci Papa chéri de travailler dur pour nourrir ta famille. Tu es le plus beau, tu es le plus grand, tu es le meilleur, nous te louons Ô Papa ! »

C'est certain, la première fois, il aurait été très étonné, voire même gêné. Mais par la « souite », avec son accent inimitable, en roulant les « rrr » de colère, il relèverait sa « prrogénitourre » à grands coups de pied au « coul » : « on » lieu de faire les « rrrigonlons », « rrendez-vous plouton outiles ».

*

La politesse :
Un sésame qui débouche sur tout !...

– Guy, j’ai une idée ! Je vais demander à tonton Jean de nous emmener ramasser des cerises...

Combien j’ai regretté que cette bonne idée ne vienne pas de moi mais de mon frère Michel, plus jeune de dix-huit mois.

En plus d’être le frère de ma mère, tonton Jean devenait notre oncle et, oh ! privilège, j’étais son filleul, ce qui m’autorisait pour la fête de Pâques à avoir une poule en chocolat et à Noël, un cadeau particulier ce qui me faisait naturellement beaucoup plaisir ; quoiqu’une année j’ai connu une cruelle désillusion... En effet, tonton Jean m’avait offert pour cette occasion, une boîte de crayons de couleurs sur laquelle il était écrit :

... « *Le crayon qui parle* »... !

Ces crayons sur lesquels étaient représentés des animaux qui, de plus, parlaient... Enfin, j’avais trouvé avec qui discuter. Après les avoir taillés et plaqués à mon oreille, jamais ils ne m’ont soufflé

mot... ! Encore une lubie d'adulte ! Alors, comme dans ma tête j'avais décidé de ne plus chercher à les comprendre, les crayons, soit disant bavards, ont servi, tels des crayons ordinaires, à faire simplement du coloriage !

Tonton Jean se trouvait être le directeur d'une école privée catholique à Croix-Luizet. Ce titre faisait de lui, auprès des paroissiens, un notable. C'est certainement cette notoriété qui a poussé une dame possédant une grande propriété à l'inviter pour ramasser des cerises.

Ne voulant pas y aller seul, mon oncle a emmené ses deux petits neveux avec lui.

Mon premier contact avec un cerisier a été un émerveillement. Bien sûr, des cerises j'en avais déjà mangé mais savoir d'où elles venaient, je n'y avais jamais songé bien qu'ayant eu une vague idée toutefois...

Avec ma mère, nous allions en acheter au marché ou chez les épicières du quartier. Madame Regad avait son épicerie rue Colonel Klobb, la mère Paul, rue Edouard Vaillant et la Jeanne Ricci, rue Francis de Pressensé.

En fait, les cerises je ne les avais vues que dans des cageots qui représentaient pour moi des "berceaux". Madame Desplantes,* la sage-femme, livrait les bébés et les cerises venaient au monde dans un cageot. Je m'étais trompé... Les cerises sont le fruit du cerisier !

Celui qui se trouvait devant moi, comme s'il voulait être à ma hauteur, laissait traîner ses branches presque sur le sol. Devant une telle générosité, quelle drôle d'idée avait eu mon oncle de grimper sur cet arbre à l'aide d'une échelle, au risque de se casser la figure.

Mon émotion, Michel l'avait aussi ressentie et il voulait la connaître encore puisqu'il manifestait le désir d'y retourner. En le voyant revenir, la tête basse et la mine renfrognée, j'ai compris qu'une chose grave avait dû se passer :

– "Il veut pas". C'est ce qu'il m'a dit ; j'ai pris ce refus comme une punition injustifiée.

En effet, avant que Michel m'expose son idée, nous jouions sagement avec des boîtes d'allumettes vides que nous avions transformées en camionnettes. Quant à notre oncle, il ne faisait rien

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

de particulier. Pendant que nous nous amusions, je l'avais remarqué. Il se tenait debout sur le pas de sa porte, les bras croisés et les jambes écartées. Michel avait certainement commis une maladresse. Je voulais la connaître et qui sait, peut-être la réparer.

– Je vais lui demander.

– C'est pas la peine, il veut pas.

Je ne pouvais plus lui répondre. D'un pas décidé, je m'en étais allé.

En bloquant net l'allure de son filleul par un sec :

– Et toi, que veux-tu ?

Le parrain s'est entendu demander poliment :

– Est-ce que tu peux nous emmener ramasser des cerises, s'il vous plaît ?

Voilà où se trouvait la maladresse de Michel et il était normal qu'il la commette car la formule de politesse que j'avais apprise à l'école maternelle, vu son "grand" âge... il l'ignorait ! Il n'avait que trois ans et demi... Le large sourire qui a épanoui le visage de mon oncle a prouvé que

j'avais visé juste. Ensuite il a sorti de sa poche deux pinces à linge qu'il a fixées au bas de ses pantalons et m'a dit :

– Va chercher ton frère !

En laissant manifester son cœur, sans le savoir, mon oncle commettait aussi une grande maladresse.

En accordant à son filleul ce qu'il avait refusé à son neveu, il satisfaisait l'un mais il humiliait l'autre.

Tout au long du trajet aller-retour, moi assis sur le cadre et Michel sur le porte-bagages avant de la bicyclette, même pendant la cueillette, mon frère n'a soufflé mot. Seul son regard semblait vouloir dire : « – *Pourquoi a-t-il accepté à lui ce qu'il a refusé à moi ?* »



« – Alors, Garçon ! La bière et la limonade ...
C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? ... »



TONTON JEAN. – Michel, ne part pas encore ..., le petit ...
MICHEL. – ... oiseau va sortir ... ! Je sais. Retiens-le ..., je
cours chercher mon lance-pierres !

Lynchez-le !...

Le représentant de l'établissement dans lequel j'effectue mon apprentissage, va marier sa fille. Pour faire partager son bonheur, il a invité les ouvriers à venir trinquer dans la soirée au Grand Salon qui se trouve Place Bellecour à Lyon.

A mon habitude, je devais être dans la lune, car de tout cela, je n'ai retenu que le mot mariage ; j'ignorais ce qu'était un « lunch ».

*

– Tu vas à un mariage, me dit alors ma mère affolée, tu ne peux pas y aller habillé « comme ça ». Je vais te faire confectionner un costume sur mesure, avec un « pantalon long ».

A l'âge de quatorze ans, comme tous mes copains, je ne portais que des culottes courtes. L'hiver, ma mère tricotait de grosses chaussettes en laine, avec de solides galoches aux pieds, cela me suffisait pour gambader dans la neige et supporter le froid et le gel.

Pour ce costume « sur mesure », tonton Antoine qui, tout en résidant chez lui était aussi tailleur, s'est occupé de la besogne.

Avec ce beau costume, il fallait aussi les chaussures assorties, la chemise blanche et pour parfaire cet ensemble, mon père m'a offert l'une de ses cravates, dont il a tenu à faire le nœud avant de la serrer autour de mon cou.

Ainsi déguisé, sous les yeux éblouis de mes parents, gêné, j'ai quitté l'appartement.

*

Dans le tramway n° 7 qui me menait sur le lieu des festivités, le regard des autres voyageurs qui me dévisageaient, me mettait mal à l'aise, et ce tissu qui me chatouillait les chevilles et les mollets me donnait envie de me gratter...

J'ai poussé un soupir de soulagement aussitôt regretté en voyant monter à la station de la Bascule, un collègue d'atelier qui lui aussi se rendait à la noce.

Après un sifflement admiratif en dodelinant de la tête, il m'a demandé où j'allais si bien vêtu.

*

J'ai paniqué dans le Grand Salon devant la foule qui s'y trouvait. Assis à un piano, un homme entouré de jolies jeunes femmes jouait un air à la mode.

J'éprouvais des difficultés pour éloigner une fillette de mon âge habillée telle une princesse et qui me tournait autour comme l'abeille sur une tartine de confiture et qui devait se demander sans doute, pourquoi cet inconnu garçon refusait de lier avec elle la conversation.

*

Je ne quittais pas d'un orteil le collègue d'atelier. Il devenait ma bouée, ma chambre à air, ma roue de secours. Le rémora suivait le requin ! Il se rendait au buffet, j'y allais aussi...

Quant il s'est propulsé telle une fusée, la main tendue pour féliciter le père de la mariée, comme lui aussi, j'ai agi.

Il a accepté la sienne, il a méprisé la mienne. Pour me saluer, il s'est contenté, l'œil froid et la lippe dédaigneuse, de hocher la tête de haut en bas, tel un âne.

Ce soir, j'ai appris ce qu'était la haine. Car j'ai haï cet homme comme jamais je n'ai haï personne. Pour cette catégorie d'adultes imbéciles qui, pour respecter des principes absurdes, n'hésitent pas à insulter publiquement de très jeunes adolescents.

*

Existe-t-il dans le vocabulaire un autre mot aussi laid que celui de la "haine" ? Le seul avantage que j'en retire de l'avoir pratiqué jadis, m'empêche à présent à son seul souvenir de m'assoupir.

Je ne crois pas être un garçon méchant mais cela est malheureusement vrai, j'ai tant haï cet homme que je ne lui ai plus jamais adressé la parole.

*

Il se trouvait en compagnie de Monsieur Dittmar quand le représentant s'est approché d'eux. Il a serré la main du chef d'atelier avant de la tendre vers son apprenti. Le regard que lui a balancé ce

dernier à dû le faire réfléchir car il n'a pas insisté et s'en est allé.

Après avoir donné les raisons de son acte à Monsieur Dittmar, l'adolescent a appris qu'il était impoli de la part d'un jeune de tendre, en premier, la main à un adulte. Il l'ignorait... Dans son beau déguisement, il croyait être devenu un homme !

Si le respect à autrui doit s'appliquer en culottes courtes, il serait bon que certains adultes se mettent immédiatement en short !...

*

Deux poings... et c'est tout !

Parmi ses nombreuses connaissances, ma mère s'était fait une amie que nous appelions : « Mademoiselle Marie ». Cette dame au grand cœur exerçait le noble métier de cuisinière et les *Teintureries Leroudier*, qui se trouvaient Rue de la Doua à Villeurbanne, profitaient de ses talents culinaires. Leur amitié devait être sincère et réciproque car à l'échange de la bouteille de lait "baptisé" que lui faisait parvenir ma mère dans une de limonade, Mademoiselle Marie se croyait obligée de lui offrir un litre d'huile.

Avant de me diriger vers cette dame, je recevais de ma mère, de sérieuses recommandations : « - *Surtout... fais bien attention de ne pas casser la bouteille !* »

En 1941, en pleines restrictions alimentaires, ce que je transportais, tant pour l'aller que pour le retour, pouvait être comparable à de la Nitroglycérine... Inutile de vous préciser combien je veillais où je posais mes pieds.

Bien avant qu'il paraisse sur les écrans, je vivais déjà le « *Salaire de la peur* »...

Pour me rendre à la Doua j'appliquais le principe de la ligne droite qui, d'après ma belle institutrice, représentait le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre ! Ainsi je remontais la rue Edouard-Vaillant pour prendre celle qui la prolongeait après avoir traversé la route de Vaulx. Je tournais sur ma droite, longeis une suite de petites maisons particulières et récupérais un peu plus loin la rue de la Doua.

Ce parcours ne représentait donc pas de difficultés particulières, si sur le seuil de l'une de ces petites maisons se trouvait un affreux petit jojo de mon âge m'interdisant, au prix de représailles, de marcher sur son territoire... !

Afin d'éviter un affrontement désastreux, j'aurais pu choisir un second itinéraire mais celui-ci allongeant considérablement la distance à parcourir, je choisis d'épargner une fatigue inutile à mes petites jambes et malgré les risques, je préférais conserver le premier. La bouteille enroulée dans du papier journal, serrée précautionneusement sous mon bras, je continuais donc calmement mon parcours sous un torrent d'imprécations diverses.

Ce jeudi après-midi, Mademoiselle Marie avait remplacé le litre d'huile par un magnifique cube de savon marseillais. Tout devenait alors différent ! Grâce à ce produit sanito-médical, l'occasion de laver mon honneur bafoué se présentait enfin... !

Comme je m'y attendais, "jojo" en me voyant arriver, se précipitait à ma rencontre d'un air menaçant. Au lieu de poursuivre ma route, je me suis arrêté et attendu qu'il se place bien en face de moi. J'ai serré très fort mon poing droit et visé son nez !... pour louper l'église et tomber sur le curé... ! Au lieu du nez, c'est l'œil qui a reçu ! Le choc a fait reculer mon adversaire de deux pas. Il a ouvert à fond son œil valide puis a réduit la distance qui nous séparait. Sans lui en demander l'autorisation, j'ai doublé la consommation...

A-t-il estimé qu'il valait mieux en rester là... ? Le boxé la main posée sur son œil endolori a préféré, toujours en proférant des menaces, s'en retourner chez lui...

Me faudra-t-il par la suite afin d'avoir la paix employer de nouveau la violence ? A cette question absurde, je me suis prouvé le contraire. En plus de

soixante-dix ans d'existence, ce sont les seuls coups
de poing que j'ai donné...

*



*Parce que ma poussette ne ressemble pas au char de Ben-Hur, Guy ne veut pas
promener son petit frère.*

Maître Thomas NASRI, Avocat au Barreau de Lyon
Maître Paul KAEPPELIN, Avocat au Barreau du Puy-en-Velay

Communiquent :

- 25) Assignation en date du 7 août 2003.
26) Assignation en date du 8 août 2003.
27) *en passant par la Scala de Milan*
28) Conclusions de M. Jean-Paul SAUVAGEON.
29) Conclusions du CREDIT AGRICOLE LOIRE HAUTE-LOIRE.
30) *Ma position en boule me donne mal au dos et les picotements qui me titillent les doigts des mains*
31) *et des orteils, me conseillent la prudence. Si je ne veux pas que le sang gèle dans mes veines, il me faut me lever pour faire impérativement, en pleine nuit, des exercices de gymnastique.*

2

Je n'aime pas le froid, encore moins la neige. Je crois d'ailleurs, ne les avoir jamais aimés. Quoi que... Il me soit bien arrivé de m'en amuser !

*

Il avait tant neigé ce jour d'hiver 1943, que tout le quartier était recouvert de plus de trente centimètres de neige. Avec mon frère Michel et nos deux copains Pierrot et Italo, qui habitaient rue Colonel-Klobb, nous faisons l'incontournable bonhomme de neige, quand Michel, que ce jeu enfantin devait certainement agacer, en a proposé un autre beaucoup plus guerrier. Profiter du fait que

la matière première ne manquait pas pour se fabriquer un stock de boules de neige que nous empilerions près de notre portail pour bombarder les garçons imprudents qui oseraient passer sur notre territoire.

A cette proposition virile, j'ai tenu à rajouter une initiative née dans l'esprit inventif de l'un de mes héros préférés tiré de mes bandes dessinées « Bicot Président de club ».

Effectivement, plutôt que d'immobiliser nos munitions, nous les placerions sur une planchette à roulettes. Pendant que Pierrot la tirerait grâce à une corde, Michel et moi, nous occuperions les deux côtés, Italo quant à lui se placerait à l'arrière. Nous pourrions ainsi poursuivre nos adversaires, les empêchant surtout de riposter. La "stratégie subtile" ayant reçu l'approbation générale, chacun se mit au labeur avec ardeur.

*

S'assombrissant, le temps passait et Michel juché sur le muret entourant le jardinet de notre grand-mère, ne voyait toujours rien venir, quand enfin, il s'exclama avant de dégringoler de son

perchoir pour occuper son poste de combat :
« *Attention ! En voilà !...* ».

Il s'agissait d'un groupe de cinq garçons un peu plus grands que nous, qui habitaient rue des Poulettes, tout près de « *chez la Boule...Angère* » !

*

Si la première partie de notre plan de bataille se déroula sans embûche et tel que nous l'avions prévu, la seconde ne fut pas celle que nous pensions voir se réaliser. Notre planche à roulettes si rapide et maniable sur le bitume, s'entêtait à rester immobile sur la neige ?! Groupés autour de notre iceberg de fortune qu'il nous fallait défendre, nous courrions droit au désastre car nos ennemis supérieurs en nombre prouvaient, grâce à leur adresse, qu'ils étaient loin d'être des manchots.

Le sort de la bataille pencha soudain en notre faveur grâce à l'arrivée d'un renfort inattendu en la personne d'un père rentrant plus tôt, ce soir-là, de son boulot !...

En effet, voyant sa « *proginittourre* » en péril, il a balancé sa bicyclette sur le trottoir et crânement s'est mis à ses côtés. Par la rapidité, la précision et la puissance de ses tirs accompagnés

d'imprécations diverses dont je ne pourrai fournir la « *trrrradouction* », il mit à lui seul en déroute la horde de barbares transalpins qui « *onsaient* » s'attaquer à de "pacifiques"... bambins !

*

Pour deux garçons d'habitude assez turbulents, la veillée sortait de l'ordinaire. En se gavant de châtaignes que leur mère faisait griller sur le dessus du fourneau, ils écoutaient complètement ébahis, émerveillés et... intéressés, les exploits de jeunesse qu'égrenait gaiement leur père. Principalement qu'il était imbattable aux jeux de billes, qu'il n'avait pas son pareil pour jeter des pierres sur les garçons des villages voisins approchant de trop près les belles de son patelin et aussi comment, avec ses copains en plein marché, ils dérobaient les pastèques que vendaient de riches propriétaires terriens... !!!

Afin de profiter à fond des bonnes dispositions de leur père, ce soir-là, ces garçons n'ont pas voulu dormir chez leur grand-mère, mais partager avec lui l'unique chambre qu'il appelait la glacière depuis qu'il avait remarqué que l'humidité

qui montait le long des murs givrait quand baissait la température.

*

Ainsi, Louis, le petit frère qui dormait paisiblement avec Marius, son aîné, eut la désagréable surprise de trouver au pied de son lit, deux énergumènes particulièrement excités. En geignant, il s'en plaint auprès de sa mère « ... *qu'il avait froid à ses cheveux depuis qu'un derrière inconnu distillait un air qui ne sentait pas la violette, l'obligeant à sortir la tête de sous les couvertures...* ».

*

Alors la mère se levait, pensant que des tapes appliquées sur l'épais édredon de plumes qui recouvrait les couvertures ramèneraient la paix dans la chambrée. Sans le savoir, au contraire, elle en suscitait d'autres plus tonitruants, car les pressions exercées sur les estomacs, ont déchaîné la fermentation des châtaignes qui s'y trouvaient... Ce ne fut plus le souffle discret d'une flûte traversière qui se fit sentir mais les éclats flamboyants des célèbres trompettes d'Aïda qui résonnaient accompagnés d'ardents « Hourrraa ! ».

*

Bien sûr, le concert aurait pu s'achever tard si une remarque bien à propos et imagée d'un auditeur profondément mélomane, ne fit comprendre qu'il n'appréciait pas personnellement cette Symphonie en *P* mineur pour flûte, orchestre, clarinette et autres instruments à vent... !

« Si vous n'arrrrrêtez pas immédiatement votre sérrrrénade, c'est moi qui vais jouer de la 'mandonline' ! »

*

Le calme revenu, avant de m'endormir, je m'apprêtais à revivre à mon avantage la mémorable bataille quand ma méditation fut perturbée par les ronflements sonores de tonton Auguste qui, tels sortant d'un quelconque instrument de percussion, perforaient la fine cloison qui séparait nos deux chambres.

*

Gentil Papa Noël...

De tout le tapage familial suscité par la nouvelle fantastique reçue dans un courrier spécial expédié par la mairie de Villeurbanne, seul le père ne partageait pas son enthousiasme.

En tant que famille nombreuse, sept enfants se tenaient serrés autour de la table, elle avait droit à un colis particulier qui, à quelques jours de Noël 1943, permettait à presque tous, de voir par l'imagination, la réalisation de leurs rêves les plus fous... !

Afin que les vœux de ces derniers puissent être exaucés, une épreuve de taille était imposée : nous devions, la famille entière, nous déplacer jusqu'au Cours du Sud.

Le « Cours du Sud », et encore à présent, j'ignorais totalement ce qu'il représentait. Enfant j'en entendais souvent parler mais personne ne pouvait m'expliquer ce qui s'y passait.

L'été précédant, avec tatan Fara, j'y étais allé et le chemin ne m'avait pas particulièrement emballé. Cet endroit mystérieux se trouvait assez

loin derrière les Gratte-Ciel et l'on devait s'y rendre à pied.

Les deux kilomètres environ, parcourus en plein été sous un soleil de plomb, il nous fallait maintenant les affronter en hiver, pas dans des sandalettes posées sur du goudron brûlant, non..., mais en galoches de bois cloutées, sur une épaisse couche de verglas recouvrant, ce matin-là, tout Villeurbanne. Mais... Aucun obstacle, aucune embûche, ne pouvait faire trébucher la foi de ces pèlerins les yeux fixés sur la récompense promise !

Après de nombreuses chutes, glissades, dérapages exécutés avec grâce, fantaisie et beaucoup de rigolades, la famille atteignait enfin son but, pour voir ses efforts gratifiés royalement par un magnifique sac de cinq kilos de raves..... !

Un agent de police se trouvant là, sans doute bon père de famille nombreuse, a-t-il cru rendre le sourire à des enfants aux mines déconfites se réchauffant comme ils le pouvaient autour d'un poêle fumant, les a fait éclater de rire en leur offrant de bon cœur et sans hésitation pour le Noël des

petits lapins de leur grand-mère, son même lot de consolation...

De ce gag digne d'être tiré d'une farce italienne, le père, de par son origine, pouvait en retirer une morale logique : « *Dans mon pays, pourrrr fairrre avancer les ânes, on leurrrrr agite une botte de carrrotttes devant leurrrr nez...* »

Levant les yeux au plafond et soupirant, il pouvait conclure : « *En Frrrrance on obtient le même rrrrésultat avec des rrrraves* ».

*

Le jour se lève aussi à Saint-Gervais...

Entre les chevauchées dans les plaines du Far West, les grincements du train et les manipulations de l'esprit, ainsi se sont écoulées de très longues heures dans la nuit.

*

A la quatrième, j'ai aperçu les imposantes montagnes et à la cinquième, je me suis étonné de voir qu'il faisait presque jour alors que le soleil ne s'était pas encore levé...

Tout à ma joie, j'ai voulu marquer le coup. La côtelette et la banane m'ont servi de Champagne. Je suis descendu du wagon pour me débourder les jambes. La fraîcheur du dehors m'a incité à récupérer celle du dedans.

Vers les sept heures, j'ai vu se faufiler un rayon de soleil entre les bâtiments. Sans hésiter, j'en ai profité pour me réchauffer en remarquant, seulement à cet instant, que les montagnes qui m'entouraient étaient belles..., même très belles...

*

Je lézardais au soleil quand le chef de gare est apparu, la casquette vissée à l'arrière de sa tête et les yeux exorbités, pour me demander la voix angoissée, comment la nuit s'était passé...

Laquelle... ? La dernière... ? Je ne m'en souvenais déjà plus. Pour le rassurer, après l'avoir encore remercié pour sa gentillesse à mon égard, je lui ai répondu : « que j'avais dormi tel le loir ! » Il m'a regardé comme s'il doutait de ce qu'il avait entendu. J'ai persisté en hochant la tête de haut en bas tout en m'efforçant de maintenir mes paupières grandes ouvertes :

– Tu as le temps de prendre un petit déjeuner. Je vais t'indiquer l'endroit où tu pourras te restaurer.

Je suis sorti de la gare avec lui en faisant mine de m'engager dans la direction qu'il m'avait indiquée pour m'arrêter une cinquantaine de mètres plus loin et attendre. Au bout d'un petit quart d'heure, je suis revenu sur mes pas, profitant que le brave homme était occupé derrière son guichet pour rejoindre le quai et réintégrer mon wagon. Je ne voulais pas courir le risque de piquer un roupillon dans un bol de café au lait et de me réveiller après

que mon train soit parti, ce qui m'aurait obligé à rester encore un jour de plus à Saint-Gervais.

La mission étant remplie, il ne me restait plus qu'à rentrer à la maison !

*



« – Louis, tu as vu ma nouvelle poupée ?
– Oui, elle a du chien !

Retour à la maison
d'un somnambule éveillé !

Le trajet du retour a été d'une lenteur mortelle. Le train faisait une halte à toutes les petites gares et souvent pour rien car personne ne montait ou ne descendait des wagons. Pourquoi stoppait-il tout le temps ? Parfois son arrêt se prolongeait anormalement en pleine campagne.

... D'après les commentaires d'un voyageur à son voisin d'à son côté, la locomotive devait s'approvisionner en eau !

Hier le train roulait au charbon et le même, le lendemain, fonctionnait avec de la flotte !!!

Je ne comprenais plus rien...

*

Les passagers qui se trouvent en face de moi me regardent curieusement. Ils ne peuvent donc pas contempler le paysage ou mieux encore dormir afin que je puisse en faire autant... !

Il est trop tard pour que j'envisage de m'assoupir. Je ne sais pas à quelle heure le train arrive en Gare des Brotteaux et j'ignore où je me trouve. Il me faut donc impérativement continuer à lutter contre le sommeil si je ne veux pas dépasser Lyon et me retrouver qui sait où !

*

Si vous deviez demander au somnambule qui a failli se casser la figure en descendant les hautes marches du wagon à quelle heure il est arrivé à Lyon, évasivement il vous répondrait :

– Dans le courant de l'après-midi !

Etait-il au bout de ses soucis ? Pas tout à fait... Pour rejoindre son domicile qui se trouvait à environ mille cinq cents mètres de la gare, il pouvait prendre le tramway numéro 7. Celui-ci le déposerait aux Gratte-Ciel et il ne lui resterait plus qu'à parcourir les deux cents mètres de la rue Michel-Servet avant de s'envoyer trois étages par les escaliers.

Tout serait simple si une chose ne lui tracassait l'esprit. Comment allait réagir le receveur du tramway en voyant pour un ticket de quelques

centimes, un billet de cinq cents francs ? Peut-être, afin de lui faciliter la tâche, allait-il proposer au « Chamoniard » une carte avec plusieurs parcours. Afin de ne pas connaître cet inconvénient, c'est à pied que la distance allait être franchie.

*

Depuis que nous avons remarqué que nos journaux illustrés *Mickey* et *Coq Hardi* paraissaient le samedi matin au kiosque de la gare des Brotteaux au lieu du jeudi chez Fantasio, notre dépositaire habituel, avec Michel, toutes les semaines, nous faisons l'aller/retour à la force de nos mollets. Une balade après une bonne nuit de repos et un solide petit déjeuner dans l'estomac ne pouvait pas être comparable avec l'état semi-comateux dans lequel je me trouvais actuellement. J'allais très vite m'en apercevoir !

Dans le but de réduire la distance à parcourir, au lieu de descendre le cours Emile Zola, trajet du tramway, la rue Anatole-France sera parcourue par mes sandalettes. En traversant la rue Bellecombe, j'en avais déjà plein 'les bottes' et je me suis posé de sérieuses questions à celle d'Inkerman... N'avais-je pas préjugé de mes moyens physiques ?

Ai-je eu tort de ne pas avoir pris le tram ?

Je ne pouvais plus changer mon mode de locomotion. Il me fallait donc poursuivre sans regret, sans état d'âme...

Rue d'Alsace, j'ai marqué un sérieux coup d'arrêt. Cours de la République, en apercevant au loin les Gratte-Ciel, le courage est revenu pour disparaître de nouveau rue Hyppolite-Khan...

Rue Racine, m'est apparu la fenêtre de notre cuisine... Encore un petit effort, ça y est, je suis au 24 de la rue Michel-Servet. Plus que les trois étages à grimper et je pourrai enfin me reposer...

*

Jamais je n'ai autant haï ces escaliers. Il fallait gravir six marches, parcourir un petit palier, se payer encore dix marches pour voir écrit en grosses lettres sur le mur « entresol ». Un palier, dix marches, un autre palier, encore dix marches..., pour savoir que je me trouvais seulement au premier étage. C'est plus à la force du poignet qui s'agrippait à la rampe que par celle de mes mollets que je me suis trouvé au troisième étage et avec les

doigts tremblants, à l'aveuglette que j'ai réussi à glisser la clé dans le trou de la serrure... !

*

En face de la porte grande ouverte, bien dans son alignement, j'ai vu ma mère debout en train de faire du repassage. En me voyant, elle a laissé son outil très chaud pour foncer vers moi et s'écrier tout excitée :

– Que s'est-il donc passé ?

Ah ! non ! Je ne vais tout de même pas me faire disputer parce que j'arrive en retard ! D'accord, si j'avais pris le tram, j'aurais été là bien plus tôt, mais enfin, nous ne sommes pas à trois quarts d'heure près !

– Et Louis ? m'a-t-elle demandé, qu'en as-tu fait ? Où est-il ?

– Mais il est où tu m'as demandé de le mener. A la maison de repos de Chamonix, quelle drôle de question !

Pour attester ce que je disais, je lui ai remis la lettre de réception du Docteur de l'établissement.

En la lisant, ma mère a poussé un grand soupir de soulagement.

– Si tu savais tout le souci que je me suis fait depuis hier ! En voyant partir le train, je me suis dit :

« - *Folle, folle que tu es, comment as-tu pu laisser ainsi partir tes deux gones !* »

Tout en feignant de m'intéresser à ce que mes oreilles, comme dans un rêve, entendaient, et d'une manière désinvolte et décontractée, j'avais tiré vers moi une chaise qui se tenait près de la table. Elle continuait :

– Depuis hier, je ne sais plus ce que je fais !

Je me suis écroulé en entendant la suite :

– Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit...

*

Assis près de la table, j'ai subi un véritable "passage à tabac".

Comme le vulgaire malfaiteur, j'essayais de me soumettre le plus sereinement possible au régime qui m'était imposé : répondre à beaucoup de questions tout en maintenant avec mille difficultés,

mes paupières tellement lourdes et déjà à mi-parcours des orbites de mes yeux...

Ma mère s'est enfin calmée et a empoigné son fer à repasser... Son excitation l'a reprise de plus belle en voyant les mille cinq cent Francs posés sur la table :

– C'est quoi, tout cet argent ?

*

Et il a fallu que je parle de nouveau. Le son de ma voix semblait sortir de l'intérieur d'un arrosoir... Oh ! Mais comme j'ai sommeil, sommeiiiiiiii... Ne pourrions-nous pas discuter de tout cela plus tard... ?

*

Mon lit devrait encore m'attendre... Dès que ma mère a compris que depuis la veille, se baladaient dans mon estomac : deux côtelettes de porc, deux bananes et un verre de limonade, elle a évalué le danger que courrait son fiston s'il venait à s'endormir le ventre vide.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je me suis retrouvé devant une assiette, un verre, un couteau et une fourchette et il m'a fallu avaler les

restants des pâtes de midi, des boulettes de viande à la sauce tomate, deux œufs sur le plat, des poivrons en salade, une banane et je ne sais plus quoi encore... Je n'avais pourtant ni faim ni soif, mais seulement « ... sommeil... sommeil... » :

– Mange..., mange..., me disait ma mère, surtout ne t'endors pas !

En plus de manger, il me faut encore lutter contre le sommeil. Que mes paupières sont lourdes, mais lourdes, je ne peux plus les supporter. Mes aliments se troublent dans mon assiette... Vivement que sur mon lit je puisse enfin m'allonger...

*

Le "manger" de ses enfants représentait le souci permanent de ma mère. Elle l'a d'ailleurs toujours gardé !

Je pouvais bien passer saluer mes parents à n'importe quelle heure de la journée, même après un bon gueuleton englouti avec mes copains, pour me retrouver devant une assiette pleine. Je lui signalais bien que je n'avais pas faim, mais elle insistait :

– Mange..., mange... ! Tu verras, l'appétit vient en mangeant... !

J'avalais avec difficulté la dernière bouchée, qu'elle claironnait, l'air triomphant :

– Tu vois bien que tu avais faim !...

*

Le Justicier du Far West va-t-il enfin baisser ses paupières et dans un profond roupillon récupérer de sa fantastique odyssée déroulée dans un wagon sur un quai de gare à Saint-Gervais ? Pas tout à fait ! Tellement ballonné par ce que sa mère l'a obligé à ingurgiter, il n'a cessé de tourner et de virer dans son lit bien qu'étant allongé. S'il a pu par la suite se débarrasser de l'odeur persistante de désinfectant qui régnait dans son abri de fortune et qui lui collait à sa peau et à ses vêtements, celle qu'avait été respiré par son nez et enregistré immédiatement par son cerveau, pendant des semaines lui a rappelé sa magnifique aventure vécue alors qu'il n'avait que quinze ans.

*

« Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai la terre à l'aide de mon petit doigt. » a affirmé Archimède.

*

« Donnez-moi de la farine, de l'eau et du sel et je pourrai nourrir toute ma marmaille ! » aurait pu lui répliquer ma mère.

*

Si après ces trois ingrédients de base, elle n'a pas fait allusion aux œufs, c'est parce que Marius avait trouvé la solution !

*

La petite poule blanche

En revenant de la messe où il était censé aller, Marius est revenu à la maison en tenant précautionneusement dans sa main, un petit poussin jaune... qu'il avait acheté pour un Franc seulement au Marché aux Puces de Villeurbanne !

Ce fragile volatile arraché de l'aile protectrice de sa mère et de la compagnie de ses frères et sœurs, se retrouvait dans une famille qui l'accueillait avec tout son cœur.

*

Malgré une grande sollicitude à son égard, le petit poussin couché sur la table, les yeux clos, se laissait lentement mourir de faim et de chagrin. Des enfants à son chevet allaient-ils assister impuissants à sa fin ?

C'est leur mère qui a remis sur pied le petit poussin après lui avoir fait boire quelques gouttes de vin...

Surpris par ce remède de cheval, le jeune gallinacé a ouvert tout grands ses yeux, puis il s'est

mis debout sur ses frêles petites pattes ; il a secoué vigoureusement sa tête et fait quelques pas en titubant. Voyant des miettes de pain déposées près de lui par les enfants, il s'est mis à les picorer avec entrain.

*

Ainsi, la petite famille a pu assister à sa métamorphose. Elle a vu partir le duvet jaune qui fut remplacé par des plumes blanches et par son chant bizarre le petit poussin s'est avéré plus tard être devenu une poule.

*

Elle chantait, chantait, chantait, la petite poule blanche, comme si elle était heureuse d'avoir fait un exploit. C'est alors que j'ai vu mon père se lever de sa chaise et quitter la table avec un sourire en coin, pour revenir ensuite à sa place et déposer un œuf auprès de l'assiette de sa femme :

– D'où sort cet œuf ? lui a demandé sévèrement son épouse.

– « Dou derrrière » de la poule ! lui a « rrrépondou » son époux.

*

Tous les jours, à la même heure, la blanche cocotte pondait son œuf.

Les enfants devant leur assiette pleine, la fourchette dans une main, une fesse sur leur chaise, sous l'œil amusé de leur père, attendaient impatients, pour bondir dehors dès le premier chant de la gentille poulette.

*

Un poussin égale une poule, deux poussins en vaudraient deux et ainsi de suite a dû se dire Marius...

En appliquant ce principe logique, la famille s'est trouvée agrandie d'une bande de petits poussins qui, en grandissant, sont devenus des poules, coqs, canes et oies...

De toute la basse-cour, seule la petite poule blanche avait la préférence des enfants. Elle était la première de la lignée et donnait le bon exemple aux autres dans le poulailler.

*

Elle était si jolie, la poulette blanche que le coq l'avait remarquée. Il lui a fait la cour de si belle façon, que la mignonne, troublée, s'est mise à couver...

Quelques semaines plus tard, la petite poule blanche a présenté à sa famille adoptive, sa progéniture composée d'une dizaine de canetons jaunes et noirs. Après avoir perdu sa mère, ses frères et ses sœurs elle trouvait enfin le vrai bonheur auprès de ses propres enfants.

*

Mais le destin implacable poursuivait par le malheur la petite poule blanche.

La première nuit qu'elle a passé avec ses petits à la cave, a été une tragédie pour elle. Des rats énormes qui se tenaient en ce lieu ont dévoré sous ses yeux impuissants, ses chers petits enfants...

Est-ce le chagrin insurmontable qui a poussé la petite poule blanche à se jeter sous les roues de l'unique voiture qui passait dans la rue ? Nous ne le saurons jamais...

C'est en ne laissant aucune chair sur ses os brisés que toute la famille qui l'aimait tant lui a

manifesté sa reconnaissance. Mais ses restes, ce n'est pas *Julot*, le petit chien corniaud du quartier des Poulettes qui les a rongés.

Dans le petit jardin de leur grand-mère, pieusement, des enfants les ont enterrés...

*

Surtout, ne riez pas ! La mort est atroce et le chagrin des mères, même celui d'une petite poule blanche est trop grand pour que celui qui en est épargné, esquisse le moindre petit sourire.

*

Je hais la mort...

Je hais ceux qui la donnent...

Je hais aussi ceux qui pardonnent aux criminels et aux assassins.

*



*« – Zut ! Je crois bien que j'ai crevé !
– Te voilà rassuré, il paraît qu'on ne
crève qu'une fois dans sa vie !*

C'est quoi, la mort ?

Au beau milieu d'une après-midi ensoleillée, tatan Lisa m'a proposé de l'accompagner à un enterrement.

Souvent, avec elle ou avec tatan Fara, j'allais me promener au Parc de la Tête-d'Or, aux bassins des Gratte-Ciel ou encore monter à Lyon. Mais à un enterrement, jamais... D'ailleurs j'ignorais totalement ce qui s'y passait.

Ma mère m'a expliqué que j'allais assister à la mise en terre d'un mort.

Quant à la mort, elle ne représentait rien pour moi... La première fois que je l'ai vue à l'œuvre, c'était dans le dessin animé de *Blanche Neige*. Pendant son cours, elle dormait et s'est réveillée subitement au premier baiser.

*

Dans mes aventures imaginatives, je me suis très souvent battu contre des bandits ou des pirates mais je n'en ai tué aucun. J'en avais trop besoin pour mes combats futurs. Je me contentais

simplement de les neutraliser. En revanche, je me laissais larder gaiement de coups d'épées, de sabres d'abordage, cribler de balles de tous calibres sachant que je survivrais toujours à mes très nombreuses blessures.

*

Un matin, j'ai appris que mon cousin Bruno que j'aimais beaucoup venait de mourir d'une manière inquiétante. Cela lui serait arrivé parce qu'à la suite d'une opération, il avait sucé de la glace ?!...

De la glace, il m'arrivait d'en manger. De temps en temps, un bruit de clochette faisait accourir tous les enfants du quartier. Le glacier Arménien se trouvait là avec son triporteur !

Au-dessus d'un coffre, se trouvait un couvercle brillant ressemblant à une cloche. Il l'enlevait et à l'aide d'une cuillère particulière qu'il plongeait à l'intérieur, il ressortait la glace au parfum choisi et la déposait précautionneusement dans un cornet en biscuit craquant.

Jamais, non ! Ça jamais, il me serait arrivé de me lancer dans de quelconques opérations en la

dégustant ! Pourquoi Bruno avait-il agit aussi imprudemment ?

*

Mon père et moi, nous sommes allés voir Bruno. L'appartement de ses parents était occupé par de nombreuses personnes très tristes et beaucoup d'entre elles pleuraient.

Ma cousine Emma m'a pris par la main pour me conduire dans une chambre sombre. Près de cierges allumés, Bruno allongé sur son lit, semblait dormir. Un ruban blanc qui passait sous son menton était noué au-dessus de sa tête, tout comme pour un œuf de Pâques. J'ai voulu en connaître la raison. Tristement, Emma m'a expliqué :

– Il ne voulait pas fermer la bouche !

A l'école maternelle, la maîtresse posait souvent un morceau de papier collant en travers de mes lèvres afin de m'empêcher de bavarder... et aujourd'hui, j'apprenais qu'il était interdit aux morts de parler... !

Le monde des adultes est cruel.

Heureusement, je ne suis qu'un enfant !

*

Sur la route qui menait au cimetière, je me trouvais au milieu d'un cortège qui suivait une haute carriole recouverte, ornée aux quatre coins de gros pompons, pleine de fleurs et tirée par un beau cheval noir.

Des gens que je ne connaissais pas, arrêtés sur le trottoir, me saluaient en levant leurs chapeaux ou bien par des signes de croix. Je me suis cru obligé de répondre de la même façon à leurs salutations, ce que m'a reproché tatan Lisa, je ne sais pas pourquoi...

Au cimetière, une scène atroce m'a révolté.

Devant un trou béant, deux hommes tout de noir vêtus, emportaient de force un autre qui pleurait criait, gesticulait. Ce que je n'ai pas pu dire à ma tante, je l'ai signalé à ma mère :

– Le mort pleurait parce qu'il ne voulait pas descendre dans le trou !

*

*Le père se dévoile
être un fin psychologue*

De mon « exploit Chamoniard », jamais mon père n'a fait allusion. Cela m'a rassuré..., aucun reproche à me faire.

J'avais accompli ce que je devais faire et même suivi le conseil donné quelques mois auparavant. En prenant une initiative, les mille cinq cents Francs rapportés à la maison, correspondaient à une semaine de son dur travail passée dans une fonderie.

*

Pas de fleurs pour une chose, pas de reproches pour une autre.

Pourquoi mon père ne m'a-t-il pas grondé au sujet de mes escapades professionnelles ? Se désintéressait-il de moi... ?

Quand nous étions à table, je surprénais les regards qu'il pointait sur moi. Il me semblait qu'il cherchait à comprendre afin de trouver la meilleure manière d'orienter dans la bonne direction, ce

garçon peu ordinaire qui posait beaucoup de questions...

Nous nous regardions en silence. Je ne connaissais pas grand chose de lui et lui paraissait tout savoir de moi !

La méthode qu'il choisit fut la meilleure... ! Il obtiendra d'excellents résultats en me faisant raisonner. Toujours au moment opportun, il me distillait une phrase très courte mais d'une richesse exceptionnelle.

*

« - Un métier ne s'apprend pas seulement, il se vole aussi ! »

En voyant mon air étonné, il a compris qu'il avait visé « joute »... il pouvait maintenant s'expliquer.

Dans le monde professionnel que je devrais fréquenter, il allait se trouver une catégorie d'ouvriers qui, au lieu de faire partager leur savoir, se cachent pour réaliser leur ouvrage.

« - Il te faudra être plus malin qu'eux. De loin, observe les, ce qu'ils ne veulent pas te donner, il te faudra le prendre ! »

« - Par contre, si un ouvrier veut t'apprendre ton métier, écoute bien tous les conseils qu'il te donnera. Ce que tu ne comprends pas, qu'il te l'explique. Si plus tard tu peux ajouter un plus à ce que tu as appris, fais-le, ce sera ta manière de le remercier pour ce qu'il t'a donné... »

*

– Le soir, quand tu vas te coucher, c'est pour faire quoi ?

– Pour dormir, bien sûr !

– Et qu'est-ce que tu fais ?

– Je dors, tout simplement...

– Est-ce qu'il te viendra à l'esprit de faire autre chose ?

– Sûrement pas ! A peine je suis sous les couvertures, je m'endors aussitôt !

– C'est l'exemple que tu devras suivre dans tout ce que tu entreprendras dans ta vie. Quand tu

ris, ris ; quand tu pleures, pleures... en apprentissage...

Je me suis cru inspiré de l'interrompre :

– Je travaille !

Il a haussé les épaules :

– Non, pour apprendre. Si tu refuses d'apprendre, fais autre chose, sinon en plus de perdre ton temps, tu fais perdre celui des autres.

*

« - Le travail est une affaire qui concerne uniquement l'ouvrier et son employeur.

N'oublie jamais, c'est ce que tu vas apprendre aujourd'hui que tu négocieras demain. Sois bon dans ton métier, ne brades pas ton travail. Si tu estimes qu'il n'est pas payé à sa juste valeur, change d'employeur.

Il y a que celui qui connaît son métier et qui n'est pas fainéant qui peut choisir son acheteur et qui peut se permettre de dire "merde" à n'importe quel patron.

Fais comme moi, en partant tu pourras dire : "Je pars, mais mes mains viennent

avec moi". Ainsi tu n'auras jamais besoin de payer des intermédiaires pour défendre tes intérêts. »

*

Ensuite, il m'a parlé d'une catégorie de personnes qui hantent les ateliers. Ce n'étaient pas des ouvriers car il les appelait avec mépris "des gens" qui veulent gagner autant que les patrons sans avoir leurs responsabilités. Pour arriver à leurs fins, ils empêchent même les ouvriers qui le désirent, de travailler.

Il ne m'interdisait pas de les fréquenter, non, mais il me mettait seulement en garde.

« - "Ces gens" sont des fainéants et des "rrrigonlons qui, s'ils étaient au pouvoir feraient travailler les ouvriers à coup de trrrrique". »

*

Les paroles qu'enregistrait mon jeune cerveau n'ont pas transformé instantanément le rêveur en un laborieux ouvrier mais elles ont contribué largement à m'aider pour affronter la société des adultes qui me rebutait tant.

Désormais, je n'irai pas à l'atelier pour travailler mais pour apprendre : Le patron ne serait plus un "singe" mais un futur client auquel par la suite, je vendrai le fruit de mon travail.

Tout devenait différent... !

Ma liberté que je croyais en danger, cette crainte avait disparu. Grâce à la connaissance que j'allais acquérir, je deviendrai un homme libre. Une grande aventure commençait...

Je plafonnais dans l'ignorance, il me fallait la remplacer par de la connaissance.

*

Toute chose possède une base et cette base je devais la connaître avant de l'adapter par la suite à ma façon.

Un enfant qui a le désir d'apprendre à écrire devra d'abord connaître les lettres de l'alphabet.

Pour y arriver, il en dessinera des pages entières.

Plus tard, quand il saura écrire, il ne le fera plus comme il avait appris car il possédera son propre style ; mais le « A » ainsi que toutes les

autres lettres de l'alphabet resteront toujours ce qu'elles sont.

*

Ce que j'aurai appris, je l'exécuterai dans la lumière et non dans les ténèbres. Ce qui sera venu s'adjoindre à mes connaissances, je ne le garderai pas pour moi mais j'en ferai profiter ceux que cela intéresse.

*

« Le travail ne tue pas, me disait aussi mon père, il y a que le fainéant et celui qui ne connaît pas son métier, qui se tue au "boulon" ! »

*

Sur une carte de visite, le bagage intellectuel de mon père se remarquerait par son absence. Par des paroles appropriées, toujours prononcées aux moments opportuns, il a réussi avec moi, là où auraient échoué toutes sortes d'espèces de psy !

*

Mon champion de père

Folle crinière, mon mustang fidèle, au gré de sa fantaisie, m'a mené ce samedi après-midi jusqu'à la Place Morand, à Lyon.

J'ai été sorti de ma rêverie par le crépitement d'applaudissements qui jaillissaient à la suite de chocs métalliques.

Sur ma gauche, j'ai remarqué une foule qui semblait assister à un spectacle peu banal.

Au petit trot de mon cheval, je me suis dirigé vers elle et après avoir attaché, à l'aide de sa sangle, ma monture à un platane, je me suis si bien fondu au milieu des gens qui composaient la foule, que je me suis retrouvé au premier rang.

Une surprise énorme m'attendait !

Sur un étroit terrain long d'environ une trentaine de mètres, se trouvait quatre hommes. Parmi eux, mon père, le visage radieux et détendu comme je ne l'avais jamais vu... A leurs pieds, des boules jonchaient le sol. En me voyant, il s'est

approché de moi et avec une extrême gentillesse, m'a dit ceci :

« - *Tu étais donc là !* »

Un spectateur ayant assisté à la scène m'a demandé :

« - *Est-ce ton père ?* »

Quand il a su que cela était vraiment le cas, l'homme a conclu très sérieusement :

« - *C'est un très grand champion... !* »

*

Les règles de ce jeu nouveau pour moi, je ne les connaissais pas. Par ce que je voyais, j'essayais simplement de le comprendre.

J'ai constaté que mon père avait un équipier et qu'ils étaient opposés à deux adversaires. Son partenaire tentait d'approcher sa boule le plus près possible d'une grosse bille en bois appelée curieusement *Cochonnet*.

Si l'adversaire faisait mieux que son équipier, mon père entraînait en action et par un tir précis, il éliminait l'audacieux !

Ce qui m'a le plus stupéfié, c'était la rapidité de mon père pour s'élancer. C'est vrai ! J'ai oublié de dire que pour tirer, le spécialiste en la matière doit prendre de l'élan.

Donc, pour réaliser son action, mon père faisait six pas. Alors que le tireur adverse prenait tout son temps pour viser, mon père comme s'il voulait marquer sa différence, agissait autrement.

Il ramassait toujours sa boule de la main gauche et se dirigeait ensuite à la ligne qu'il s'était fixée. En même temps qu'il se retournait pour se mettre en face de sa visée, il la glissait dans sa main droite et partait aussitôt.

Je n'en revenais pas ! Ce que je réussissais avec mes colts, mon père faisait de même avec ses boules.

*

Par une astuce que je ne saisissais pas encore, mon père déclenchait les salves d'applaudissements du public, en remplaçant par sa boule celle qu'il avait enlevée.

– Si ton père devait un jour changer de métier, il pourrait choisir celui de vitrier ! m’a chuchoté l’inconnu qui se tenait à mon côté.

– Pourquoi ?, lui ai-je demandé.

– Parce qu’il sait très bien poser les carreaux !

*

La partie terminée, mon circuit s’est achevé d’une manière pédestre : debout sur mes semelles.

Pour la première fois, le bruit des sabots de mon mustang imaginaire ne tintait dans mes oreilles. Ses hennissements suppliants, je ne les entendais pas tant dans ma tête résonnaient des chocs métalliques et des tonnerres d’applaudissements.

De tout ce boucan, j’en devenais le seul responsable. Le Vitrier des Gratte-Ciel remplaçait le Justicier du Far West.

*

Le jeu de boules se pratique en quadrette, doublette ou tête-à-tête.

Mon père estimait la quadrette comme étant la reine des parties car elle se jouait en équipe : le *pointeur* en premier devait profiter que le terrain soit dégagé pour placer sa boule le plus près possible du cochonnet ; le *tireur* en premier, pour l'intérêt de son équipe, ne peut pas se permettre de toucher moins de huit boules sur dix.

Les *pointeurs* et les *tireurs en second*, occupent les postes clé. Ce sont des joueurs complets. En effet, le *pointeur* en second doit être capable de tirer le cas échéant et le *tireur* en second doit aussi savoir pointer au cas où !

*

Mon père tirait en premier parce qu'il aimait ça. Il aimait tant qu'il était pressé que son adversaire reprenne le point pour démolir sa boule.

C'est ce qu'un jour il m'a avoué... !

*

La doublette se compose d'un *tireur* et d'un *pointeur*, quant au tête à tête, le joueur n'a aucune excuse à invoquer en cas de défaite. Il ne peut s'en prendre qu'à lui-même !

*

La Boule Gambetta, célèbre club bouliste lyonnais, comme toutes les années à la même époque, a organisé un concours de 512 tête à tête. Cette épreuve très prisée ne pouvait convenir qu'à un joueur complet. Dans sa longue liste de favoris, un journaliste sportif du journal *Le Progrès de Lyon*, s'est cru inspiré d'exclure le nom de mon père pourtant auréolé d'un titre de Vice Champion du Monde, arguant que le fait de tirer en premier prouvait qu'il ne savait pas pointer.

A le croire, il deviendrait une proie facile pour n'importe quel joueur qui aurait la chance de le rencontrer... !

*

Nous étions à table quand, outré, j'ai lu cet article peu flatteur à mon père. Fidèle à son habitude, il n'a pas « réponsou », seulement haussé les épaules. Il m'a semblé toutefois, que ses traits se durcissaient et qu'il éprouvait de la difficulté à ingurgiter le morceau de viande que ses mâchoires venaient de mastiquer.

*

En demi-finale de cette compétition, il passait à la moulinette le grand spécialiste de l'épreuve, Aurel Zaccarelli après la moyenne extraordinaire de trente-six boules touchées sur trente-huit tirées suivie de nombreux carreaux et ne laissait aucune chance en finale à Louis Ducreux.

Je n'arrivais pas à trouver mes mots pour lui dire toute mon admiration. Avec facilité, il a trouvé les siens.

« - N'oublie jamais, les parties se jouent sur le terrain, jamais dans un journal... ! »

*

Avec son ami Paul Tendil, mon père a rencontré en demi-finale du 256 doublettes organisé par le Club des Villageois, P. Dreyfus équipé avec le redoutable tireur César Grosso, surnommé « le Roi des carreaux... »

Treize boules touchées sur treize tirées dont neuf carreaux « secs »... et la couronne changeait de tête... !

*

Au cours de mon service militaire, mon père s'est fait un nouvel ami qu'il appelait « Théon ».

– Est-ce son nom de famille ? lui ai-je demandé.

– Non, son prénom ! m'a-t-il « réponsou »

J'ai compris que, par la force des « chonses », contre sa volonté, « Théo » devenait « Théon ». Les deux amis ne se quittaient jamais : où était l'un, l'autre se trouvait aussi...

Théo, blessé à la jambe au cours de la Grande Guerre, se déplaçait difficilement. Cela ne l'empêchait pas de jouer aux boules en amateur. S'il possédait une licence, c'est qu'elle lui permettait de faire des concours amicaux entre sociétaires et amis et la seule finale qu'il jouait se trouvait être... le banquet de fin d'année.

Un jour, il s'est confié à son grand ami :

– Le plus grand plaisir que tu pourrais me procurer, ce serait de faire un concours en doublette avec toi. Mais pas un petit, un vrai, un grand !

– Et bien, lui a répondu mon père, tu n'as qu'à le choisir...

*

Théo qui ne doutait de rien, a choisi le Grand Prix de l'Armistice, composé de cent vingt-huit doublettes toutes catégories.

*

Le jour de la compétition, j'accompagnais mon père au boulodrome quand il m'a fait cette confidence :

« - Si seulement je pouvais faire gagner deux ou trois parties à mon père Théon ! »

*

Le lendemain, à dix-neuf heures, le public se tassait pour assister à la grande finale... Celle-ci opposait une redoutable doublette italienne Championne du Monde en la matière accompagnée de son manager, à un homme âgé ayant une jambe plus courte que l'autre, nanti d'un tireur guère plus jeune que lui, portant curieusement une veste sur les épaules... !

*

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* ».

L'homme à la veste a profité du fait que le sort l'avait désigné pour engager la partie, afin de ne pas handicaper son équipier, pour placer le cochonnet le plus près possible. Puis il a étalé sa grande classe, ne ratant aucune boule tant au tir qu'au point, posant des carreaux quand cela devenait nécessaire.

Au bout de plusieurs mènes, le score était de onze pour les anciens et zéro pour les italiens. A ce moment-là, ces derniers ont arraché deux points, ce qui leur permettait de placer le cochonnet. Croyant que le tireur adverse le mettait court, prouvait qu'il n'aimait pas tirer loin, le transalpin s'est cru malin de le balancer à la limite de la distance autorisée.

Dans cette passe, l'homme à la veste, le sourire aux lèvres et en souplesse arrachait la victoire après avoir touché trois boules sur trois, laissant deux carreaux secs sur le terrain.

Il tenait à ce que ce soit Théo qui reçoive la coupe et le bouquet du vainqueur.

« Théon avait disparou »...

Il a été retrouvé enfermé dans les cabinets de toilette, pleurant comme une Madeleine !

– De tous les concours que tu as gagné, lequel t’a procuré le plus grand plaisir ? ai-je un jour demandé à mon père.

Sans hésiter, il m’a « répondu » :

– Celui que j’ai gagné avec Mon père Théon... !

*

Assis sur un banc auprès de mon père, nous avons assisté ensemble à une partie de boules amicale. Celle-ci terminée, les joueurs se tenaient à la buvette pour vider leurs verres et régler leurs consommations.

Sur le terrain, ils avaient laissé traîner leurs boules ainsi que le cochonnet. C’est alors que mon père m’a fait une curieuse proposition. En me désignant du menton la bille en bois :

« - Je te parie cinquante francs, que malgré mon grand âge, avec deux boules, je suis encore capable de le toucher ! »

Je n’ai pas eu à me creuser les méninges pour connaître les raisons de ce défi. Nous étions samedi et le lendemain dimanche. Mon père aimait faire

son petit tiercé dominical. Vu sa situation financière, tout laissait à croire que les « touillons » joués dans la semaine n'avaient pas été bons.

Au lieu de demander cet argent à son fils qui sans hésiter aurait exaucé son désir, par fierté, il lui lançait un défi.

Afin de ne pas humilier son père, le fils a relevé le pari...

En lui remettant cinquante Francs sortis de la pochette de sa chemisette, il a simplement dit ceci :

– C'est bien parce que je sais que tu es capable de réaliser cet exploit que ces cinquante Francs je préfère te les donner tout de suite ! Ce n'est pas la peine que tu te fatigues...

Dans son regard, j'ai compris que pour la première fois, j'avais visé « joute » !

*

Comme il avait laissé son père la veille, le fils le trouvait le lendemain. Il dormait. Il dormait, comme il dormira aussi les jours suivants.

En voyant ses mains aux longs doigts effilés le long de son corps, il eut le désir de lui parler. Ce

qu'il aurait pu lui dire tout haut de son vivant, voilà qu'il allait le faire alors qu'il était mourant.

Il n'emploiera pas de grandes phrases pompeuses, d'ailleurs il n'en connaît pas, ni il ne s'exprimera d'une voix sanglotante, son père n'aimerait pas ça, mais tout simplement et naturellement. D'abord, il va le remercier de s'être si bien occupé de sa famille, puis il va remémorer les moments heureux qu'ils ont passé ensemble. Allègrement, il sautait d'une anecdote à une autre, sans se soucier de suivre un ordre chronologique. Des bêtes à queues, il passera à l'œuf de la poule blanche, des mois inoubliables passés dans la vieille maison de Glay, des fêtes passées en famille et aussi il l'a remercié pour les bons conseils qu'il lui a donné et qui lui ont été d'un si grand secours.

Tout ce qui passait dans sa tête, le fils en caressant les cheveux de son père, le lui disait. Et puis, comment ne pas lui parler de ses exploits sportifs... ?

Le souci qu'il se faisait le vendredi soir quand il le voyait arriver à la maison, fourbu à la suite d'une grosse semaine de travail en sachant que le lendemain il était engagé dans une compétition

importante et son étonnement de le retrouver au petit matin frétilant tel un gardon.

*

« - Je peux te le dire à présent, tu n'étais pas le meilleur, mais le plus fort. Aucun bouliste ne t'arrivera à la cheville. »

*

Les jours d'automne sont courts. Pour ne pas gêner le sommeil de son père, le fils n'a pas mis la lumière.

A présent, il devait le quitter. Son au revoir sera le même que celui qu'il lui adressait aux Gratte-Ciel, quand il était en pleine forme. Il ne voulait pas rentrer trop tard à la maison afin d'éviter les bouchons de la circulation, mais lui promettait de revenir le lendemain, à la sortie de son boulot pour prendre des nouvelles de sa santé.

*

Il relevait la tête après avoir embrassé son père, que le fils l'a entendu lui dire dans un souffle tout juste audible :

« - Donne le bonjour chez toi. »

En ayant le dernier mot, même devant la mort, le Champion prouvait encore qu'il était vraiment le plus fort !

« L'homme à la veste » est parti

Laurent Di Rocco est décédé, il avait 86 ans. Cet homme qui ne quittait jamais sa veste pour tirer (la situation en faisait une curiosité, un phénomène) a été à l'évolution également en compagnie de Charbonnier, Cagna, et... plus adroits des années 1940 à Jean Védrine lequel peut encore 1960. Di Rocco a débuté à « La Fanny-Sport » à Villeurbanne, il a réalisé par « L'homme à la veste ».

Boule d'Or » avant d'atteindre son apogée sous les couleurs de « La Cabane Boule » grande société de l'époque.

Di Rocco a fait équipe avec Durand, Larivée, Tendil, Fernand Morand, puis avec Zaccardelli,

Flaïban, Serratrice. Il a remporté Bellecour en 1952 au sein de cette dernière formation et il a été la même année, vice champion du monde (battu par Roissard) à Monaco.

Laurent Di Rocco qui travaillait dur dans une fonderie devait terminer sa carrière bouliste à la faveur de quelques concours

avec des amis dont Gaby Chapelet ancien responsable de « L'intégrale ».

Nous présentons à la famille du défunt nos condoléances émues.

J. V. Dauphiné Libéré du 6 novembre 1990.

Quand, en compagnie de mon père, nous rendions visite à tonton Auguste demeurant toujours aux Poulettes, sur le parcours qui nous conduisait vers lui ou qui nous ramenait à la maison, des passants que je ne connaissais pas saluaient mon père en l'appelant par son nom et même parfois par son prénom, intrigué, je lui demandais :

« Qui est-ce ? »

– Je ne sais pas... !, me répondait-il en souriant.

Après qu'il nous ait quitté, lorsque je rendais visite à ma mère aux Gratte-Ciel, j'étais accosté dans la rue par des hommes que je ne connaissais toujours pas me disant le regard ému :

– Votre père c'était un ami... »

C'est alors que j'ai pu apprécier la justesse de la sagesse de l'Ecclésiaste disant :

« Un beau nom vaut mieux qu'une bonne huile et le jour de sa mort que celui de sa naissance. »

*

Mais...

où sont passés les moutons de Léon ?

Marius a dû être très surpris en rendant visite à ses parents, de trouver son père pleurant telle une fontaine. Soucieux, il a attendu poliment qu'il sèche ses larmes, se mouche un grand coup, puis a rougi jusqu'aux bouts des oreilles en l'entendant s'exclamer d'une voix joyeuse :

– Guy vient de me raconter l'histoire des moutons !

*

Comme tous les vendredis après-midi, à la sortie de mon travail, je suis allé saluer mes parents. Après avoir bu une tasse de café clair et, englouti un morceau de gâteau ou de pizza, souvent les deux à la fois, avec mon père, nous sommes passés dans la pièce "d'à côté". Il se trouvait assis en face de moi quand soudain les yeux brillants il m'a demandé :

– Au fait, que s'est-il réellement passé avec les moutons ?

*

Les moutons ! Comment ça... les moutons !

Pourquoi mon père a-t-il attendu près de cinquante ans pour connaître les raisons d'un "drame" pour lequel d'ailleurs, je n'étais en rien responsable, alors qu'il m'a fallu porter le chapeau ?

Pour m'inciter à parler, mon père a insisté :

– Alors !...

Alors, pour lui faire plaisir, j'ai parlé. Par son sourire, j'ai compris qu'il appréciait mon récit ; puis d'un coup, sans que j'en comprenne la raison, il a été saisi d'un fou rire.

Il riait tant que son épouse est venue nous rejoindre :

– Pourquoi ris-tu comme un "bécasson" (bécasseau devenait "bécasson" depuis que mon père connaissait le nom de cet « oison »).

Coincé au milieu de ses éclats de rire, mon père ne pouvait répondre. Par un geste de la main, il a fait comprendre que tout allait bien. Cela a suffi pour rassurer ma mère.

Pendant que l'un continuait de rire, l'autre, en ronchonnant, retournait à sa cuisine.

*

Bien des années plus tard, j'ai compris la raison de l'hilarité de mon père. Ce qu'entendaient ses oreilles, son cerveau se l'imaginait.

Ce qui a déclenché son fou-rire, c'est dès qu'il a compris qu'à l'origine de cette "tragédie" se trouvait une fillette de onze ans qui se prénomme *Ginette* : pour rester auprès d'elle, l'un de ses garçons a fait perdre à un certain *Léon*... deux de ses cinq moutons !

*

En été 1944, des parents ont laissé ce choix à deux de leurs enfants : passer les grandes vacances dans une colonie dirigée par un curé ou garder des vaches.

Sans même s'être concertés, les garçons se sont écriés à l'unisson :

– Les vaches... !!!

D'autant que leur frère aîné qui y était allé l'année précédente, les faisaient baver d'envie tant il en parlait en termes éloquents.

*

Pour se rendre en ce lieu, il fallait prendre un train jusqu'à Nantua, puis de là, un autre qui les menait à la Cluse. Les douze kilomètres qu'il restait à effectuer, se feraient à la force des mollets, debout sur les semelles.

La mère qui avait décidé d'emmener ses enfants a été surprise, en prenant les tickets, de s'entendre dire par le guichetier que pour des raisons obscures, la liaison Nantua-La-Cluse était momentanément suspendue...

Elle a regroupé sa marmaille autour d'elle et lui a demandé son avis.

– Aller à Nantua, nous verrons pour la suite ou retourner à la maison ?

Craignant sans doute de se retrouver devant les plis d'une soutane, fièrement les enfants se sont exclamés :

– Nous allons à Nantua !

*

Ce changement imprévu tracassait tant la maman qu'elle a confié son tourment à sa voisine de compartiment. Gentiment, celle-ci lui a fait pousser un grand soupir de soulagement. Elle aussi allait à La Cluse et son mari l'attendait à Nantua avec une carriole tirée par un cheval.

– La carriole est petite, mais en nous serrant bien, elle nous contiendra tous...

*

A Nantua, une machine à crottins a remplacé le train. Celui du cheval n'était pas très rapide puisqu'il faisait sombre en arrivant à La Cluse et nuit noire une heure plus tard. Heureusement, Marius, le fils aîné présent aussi avec eux, connaissait la route. Il encourageait la petite troupe en lui désignant dans le lointain une lueur pleine d'espoir :

– Regardez... ! « *Ils* » nous attendent. « *Ils* » ont laissé la lampe allumée.

« *Ils* » attendaient, oui , mais... couchés... !

« *Ils* » dormaient paisiblement dans la lumière, ils marchaient à l’aveuglette dans les ténèbres.

« *Ils* » se sont levés à plus de minuit pour les accueillir avec une assiette de soupe puis, ensuite, tous sont allés se coucher.

*

Agés moi-même de onze ans et mon frère Michel, de neuf ans et demi, nous nous sommes retrouvés ensemble bergers dans un petit hameau près de Matafelon, dans l’Ain.

La famille modeste qui nous accueillait se composait d’une dame assez âgée, de son mari impotent et de leur fils, Léon, qui, pour s’occuper de la ferme et aussi de ses parents, tenait à rester vieux garçon.

Pour gagner notre croûte, nous avons participé avec eux aux fenaisons, moissons et même après avoir lié des gerbes de blé, nous récupérions par le glanage, les épis qui avaient échappé au liage.

*

Le troupeau dont nous avions la charge se composait de quatre vaches qui l'étaient vraiment et qui avaient de bonnes raisons de l'être. Nous devions maintenir ces pauvres bêtes dans un petit espace à herbes rases entouré de prés verdoyants...

Las de recevoir des coups de bâtons de deux jeunes garçons pour les cantonner dans leur étroit territoire et aussi agacées par les taons qui leur perforaient le cuir de leurs dards, les bovins, au milieu de mugissements de colère, s'enfuyaient la queue en l'air tels les étendards des Hussards... !

C'est en les pourchassant que je n'ai pas vu un fil de fer barbelé rouillé qui traînait au milieu du pré et ne laissa pas passer l'occasion de me labourer profondément le mollet gauche.

La blessure a saigné abondamment puis, à ma grande surprise, à son emplacement s'est formée une jolie croûte d'un beau rouge. Après sa chute, quelques semaines plus tard, celle-ci m'a laissé une magnifique cicatrice.

Chaque jour je la contemple, l'admire et je soupire à la vue de ce souvenir indélébile de ma petite enfance heureuse.

*

En plus de quatre vaches, Léon possédait aussi cinq moutons. Les vaches étaient vaches et les moutons aussi doux que des agneaux !!! Les unes paissaient ce qu'elles trouvaient dans un pré et les autres se gavaient dans les bois d'à côté. Il fallait un berger pour les bovins et un autre pour les ovins.

Mes dix-huit mois d'avance m'ont donné le privilège de m'occuper des bêtes à cornes..., c'est ce que m'a expliqué Michel, le donneur d'ordres.

*

... Il était une fois..., dans un petit hameau de l'Ain qui se nommait *Meuillat*, une très jeune bergère qui gardait ses moutons... Elle portait des lunettes et se prénommaient *Ginette* !

Assis sagement à son côté, un garçon plus jeune qu'elle engageait gentiment la conversation.

Il n'était pas d'ici puisqu'il venait de la ville. Son grand frère s'y trouvait aussi. Lui, surveillait calmement ses cinq moutons mélangés au milieu du grand troupeau de la gentille bergère, tandis que son frère qu'il voyait un peu plus loin, cavalait sans cesse après ses vaches de compétition !

Est-ce le remord ou la compassion qui a fait se lever le petit berger pour rejoindre le vacher essoufflé et lui dire :

– Je vais m’occuper de tes vaches, va garder les moutons de Léon... !

*

Encore rouge de ses courses effrénées, le grand frère n’a pas hésité à en entamer une autre le conduisant auprès de la belle devant laquelle il s’est écroulé.

Elle a attendu patiemment qu’il récupère son souffle avant de lui annoncer d’une voix grave et solennelle une bien mauvaise nouvelle :

– Michel a perdu les moutons de Léon...

*

Les filles ?... J’aimais leur compagnie mais je me tenais toujours à l’écart.

Avec un simple sourire, elles sont capables de me faire faire n’importe quoi. A cause de cela, je reste encore méfiant...

Pour manipuler les garçons, les belles possèdent des armes devant lesquelles j'éprouve des difficultés à résister. En premier lieu, leur charme, puis leurs sourires et aussi leurs menaces.

*

Je pensais à cette dernière après que Ginette accuse mon petit frère. Que s'était-il passé entre eux ? Se seraient-ils disputés ?

Michel, dont je connaissais la forte personnalité, ne l'avait-il pas envoyé balader ? Et sur le coup de la colère, préféré cavalier derrière mes bêtes plutôt que de rester à bouder auprès d'une bergère à lunettes !...

...Il se pourrait alors, si cela devait être le cas, que Ginette humiliée cherche par une calomnie à me dresser contre mon frère ? Oui, mais moi, je ne suis pas un nigaud. Je ne tomberai pas dans le panneau. Ce serait tout de même un comble qu'un jeune vacher accompli trébuche à ce genre de vacherie !

*

Et pourtant ! Le regard de Ginette paraissait sincère :

– Je t’assure..., crois-moi..., tu devrais essayer de récupérer les moutons de Léon... !

Après avoir passé pratiquement toute mon après-midi à galoper derrière des vaches..., voilà que Ginette me conseillait de remettre ça avec des moutons... !

Et puis comment pouvait-elle être certaine que mes bêtes ne se trouvaient pas mélangées au milieu des siennes.

Des moutons, j’en voyais de partout ! Ils se ressemblent tous ! Je savais bien comment tout cela allait se terminer... En arrivant au hameau, mes cinq moutons, comme tous les autres soirs, allaient se détacher du troupeau pour rejoindre leur propre bergerie.

Et Ginette qui insistait toujours et encore :

– Cherche tes...

Je continuais pour elle :

– ... moutons... Je sais, je sais... Et puis, ce ne sont pas « MES » moutons mais les moutons de Léon !

*

Sur le chemin du retour, Ginette me serinait toujours la même rengaine que je n'écoutais d'ailleurs même plus. En revanche, celle que Michel chantonnait en poussant ses vaches devant lui, me faisait dresser l'oreille :

– Il a perdu les moutons de Léon... ! Il a perdu les moutons de Léon... !

Encore quelques centaines de mètres et enfin je serai renseigné, nous verrons bien.

Tout ce que j'ai vu n'était pas ce que j'espérais voir...

A l'entrée du hameau, aucun mouton n'est sorti du troupeau... En voyant mon air désemparé, compatissante, Ginette m'a murmuré :

– Je t'avais pourtant prévenu, pourquoi ne m'as-tu pas écoutée ?

Je ne pensais pas à lui présenter mes excuses tellement, obsédé par cette question lancinante :

– Où sont passés les moutons de Léon ?

*

Ma surprise en partie surmontée, il me fallait à présent envisager sérieusement la situation dans toute sa gravité...

Que devais-je faire ? Fallait-il que je signale le problème à Léon ? Certainement cela aurait été la meilleure solution. Oui, mais comment allait-il réagir ?

Il ne sera sûrement pas content.

J'avais la possibilité de prouver mon innocence qu'aurait pu confirmer Ginette, mais pourquoi n'ai-je pas tenu compte de ses conseils ? En les suivant, les moutons de Léon seraient tranquillement dans leur bergerie, au lieu de bêler tristement dans la nuit.

Avec Michel, nous avons convenu qu'il valait mieux laisser aller les choses. Les moutons ne devaient pas être très loin, nous les récupérerions le lendemain matin.

Cela ne nous a donc pas coupé l'appétit ni l'envie de monter nous coucher. Ce qui serait certainement arrivé si...

*

En plus des cinq moutons, Léon possédait aussi un agneau qui, pour des raisons que j'ignore, ne tenait pas debout sur ses pattes. Ainsi pendant que les autres allaient folâtrer gaiement dans les bois, il restait tristement dans la bergerie, attendant patiemment leur retour. Telle sœur Anne qui ne voyait rien venir, il manifestait son impatience par des bêlements de plus en plus forts.

*

Léon qui se tenait debout sur le seuil de la porte, serein, bras croisés, jambes écartées, récupérant dans cette posture, sa très laborieuse journée, a prouvé son intelligence en posant une multitude de questions.

La première a été :

– Pourquoi cet agneau bêle-t-il ainsi ?

La seconde, il l'a posée calmement à ses jeunes bergers qui se tenaient près de lui :

– Vous avez bien rentré les moutons ?

Leur réponse plus qu'évasive, fit probablement douter Léon car il se propulsa, telle

une fusée, dans la bergerie pour en ressortir aussitôt en hurlant à tue-tête la troisième... :

– Où sont passés mes moutons ?

*

La quatrième et dernière question restait celle que je souhaitais ne pas entendre :

– Qui a gardé les moutons ?

D'autant plus que le ton utilisé par Léon n'incitait pas au sacrifice et c'est moi l'agneau innocent qui ai été choisi comme victime...

Tout au long du réquisitoire qu'il prononçait à voix si haute que je ne saisissais pas le sens des mots, je gardais le silence tandis que Michel dans un coin, le sourire aux lèvres assistait à la séance.

Je n'avais jamais vu un homme en colère. Je profitais de l'occasion qui m'était offerte pour observer le phénomène. Léon avait le visage aussi rouge que la sauce tomate dont se servait ma mère pour accompagner les pâtes qu'elle pétrissait à la main et je voyais jaillir de chaque côté de son cou, deux veines qui enflaient dangereusement...

*

Léon criait, Michel riait, je réfléchissais. J'attendais que Stentor se calme pour essayer de me disculper. Quand la tempête s'est enfin apaisée, j'ai pourtant continué à garder le silence.

Le verdict final donné par Léon ne pouvait que m'apporter grande satisfaction : il gardait Michel seulement, me renvoyant chez mes parents.

En voyant mon visage réjoui, celui de Michel s'est assombri. Il a plissé son front, froncé les sourcils. Michel ne riait plus... !

*

Le coq ne baillait pas encore ce matin-là, quand Léon nous a sorti du lit, Marius, Michel et moi, pour participer avec lui à un safari. Pas une chasse aux lions, mais celle des moutons.

Des cinq, nous en avons retrouvé trois. D'après les rumeurs qui ont circulé, les deux manquants auraient été choisis pour être les vedettes « surprise » d'un méchoui géant organisé par des maquisards qui se planquaient dans les bois.

Ainsi Léon, par cette action, sans pour autant et en retour, recevoir de décoration, a aussi participé à la libération de la France...

*

Nous errions dans la cour au milieu des poules, quand Léon qui était quand même un brave garçon, m'a demandé de m'approcher de lui. Il m'a tout de suite rassuré. Il ne revenait pas sur sa décision, il me renvoyait à la maison. Calmement, il m'a signalé que dans le village qui se tenait pas très loin et qui s'appelait *Samognat*, un couple d'agriculteurs cherchait un berger :

– Si tu veux y aller, c'est ton affaire. Moi, je ne te garde pas.

*

Je ne peux pas dire que la proposition de Léon m'emballait spécialement, mais Michel qui se tenait près de moi, m'a soufflé :

– Vas-y ! Vas-y ! Comme ça nous resterons ensemble !

Pour lui faire plaisir et aussi pour ne pas décevoir encore Léon, j'y suis allé pour de bon.

Marius, l'aîné, a été chargé, à la place de son père, de la responsabilité du transfert. Il a réussi de

belle façon en évitant tout de même de faire allusion
« ...aux moutons de Léon... »

*

La ferme où je devais montrer mes talents de vacher, sortait de l'ordinaire. Elle faisait aussi office d'épicerie.

La famille se composait d'une dame âgée qui portait un chignon bien installé sur des cheveux blancs, d'un monsieur d'âge mûr, grand et sec qui avait eu la chance de revenir vivant de la Grande Guerre, le fils Amédée, démobilisé à cause d'une blessure à la mâchoire subie au cours de la seconde et Joséphine, sa sœur, une belle et grande fille de plus de vingt ans. Il se trouvaient également Monique âgée d'une quinzaine d'années, la petite-fille et nièce, accompagnée de sa cousine, Annie, un peu plus jeune que moi.

*

Le premier soir, nous étions réunis à table, quand j'ai eu la surprise d'apprendre que le lendemain, dimanche, je ne mènerai pas les vaches au pré... Je me trouvais au milieu de catholiques pratiquants pour qui, travailler le jour du Seigneur,

serait une abomination. Je me suis inquiété pour mon futur troupeau :

– Mais les vaches, il faut bien qu’elles mangent... ?

– Rassure-toi, m’a répondu gentiment Joséphine, tu accompagneras Amédée pour les mener dans un parc clôturé que nous possédons. Tu les ramèneras à l’étable le soir en revenant de rendre compagnie à ton frère.

*

J’ai compris que le lendemain matin, ils allaient à la messe. Je leur ai demandé la permission de les accompagner. Je profiterai de cette occasion pour, grâce à la communion que j’allais prendre, faire gagner sept ans de purgatoire à mon oncle qui devait certainement encore s’y trouver*... !

Par le regard ébloui que tous m’ont adressé, j’ai compris que ma prière était exaucée.

En plus d’un petit berger, se trouvait à la table de la famille... un futur séminariste !

*

* Lire du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l’enquête* ».

Les semaines heureuses que le vacher d'occasion a passées en ce lieu, il ne les détaillera pas. Ce qui lui plaisait ne pouvant pas plaire à tous, il préfère les garder pour lui-même.

Cinq vaches composaient son troupeau, dociles comme des moutons... Quand il rêvassait, elles continuaient de brouter sagement en évitant de faire trop de bruit...

*

A cause de ses trois ans de plus, par rapport à Monique, je me trouvais un peu à l'écart. Avec sa cousine Annie, c'était différent, souvent elle venait me tenir compagnie dans le pré. Assise à mon côté, je l'écoutais parler ; elle employait des mots que je ne connaissais pas et me considérait comme un ami auquel on fait des confidences. Ainsi, ce matin-là, elle m'a révélé très sérieusement, ainsi que le font toutes les petites filles, qu'elle était invitée à un mariage.

Puis comme si elle me confiait un grand secret :

« ... j'aurai même un cavalier... ! »

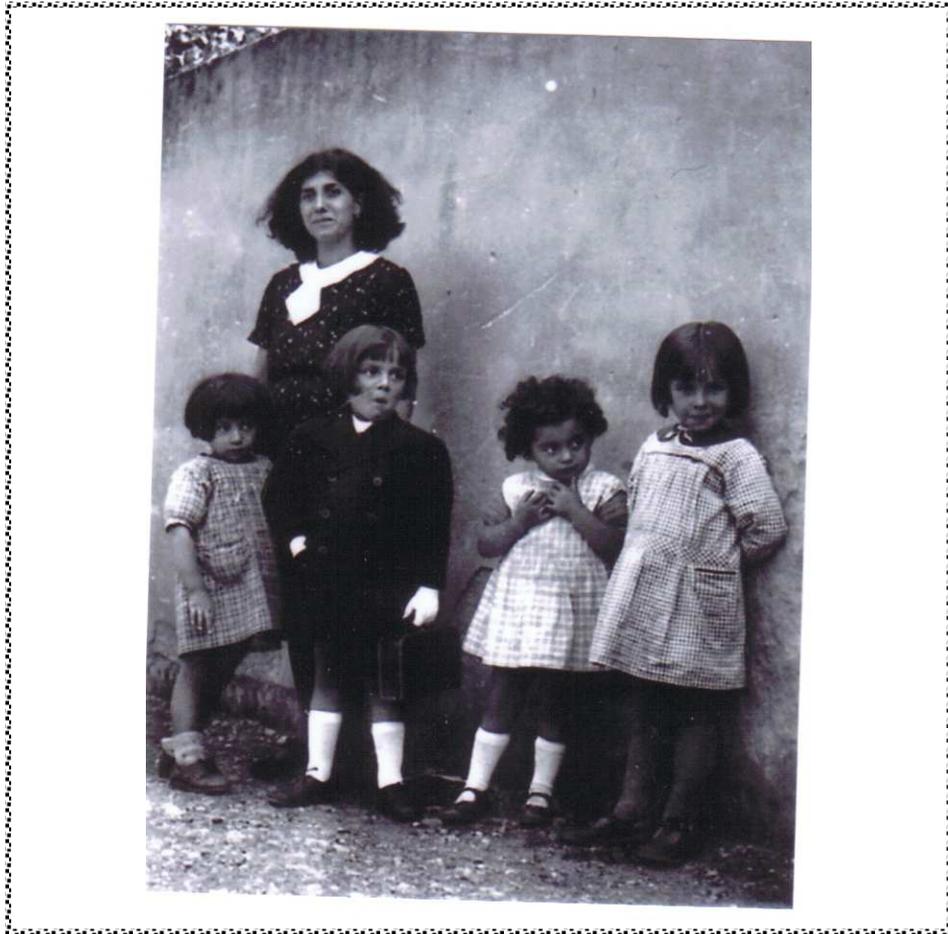
Ainsi, les mariages à la campagne se faisaient donc à cheval... ! En voyant Annie si menue, si fragile, de toute mon âme, je priais le ciel pour elle, que le garçon qui lui serait proposé, ne soit pas trop lourd à porter...

*

Tous les dimanches après le déjeuner qui se terminait toujours par une tarte aux pommes, j'allais tenir compagnie à mon petit frère à qui je confiais sans malice la merveilleuse semaine qui s'était écoulée. Il m'écoutait l'œil furibond, me reprochait d'occuper une place qui ne me revenait pas de droit, me menaçait même de se dénoncer lui-même à Léon si je ne portais pas contre lui cette vilaine accusation.

Jamais, il n'a mis sa menace à exécution. Que pouvais-je faire d'autre ? Et puis, n'étais-je pas... son grand frère !

*



Désolé les enfants de ne pas vous en dire davantage, sachez seulement que je suis chargé d'une mission secrète.

(Moi aussi je rirai, avec le Gone des Poulettes)

www.antifada.fr

L'éclosion d'un Philo Z'œuf aux Poulettes

– Est-ce que Dieu existe, s'est demandé un ancien des Poulettes en revoyant cinquante ans après cours Emile Zola, la jolie brunette aux yeux verts des Gratte-Ciel, à laquelle jadis il avait si souvent sauvé la vie*.

– Que la vieillesse est laide, s'est-il dit tristement, puis soudain révolté « *les jolies femmes ne devraient jamais vieillir* ».

Lui aussi s'est rendu compte qu'il avait plus que mûri depuis que des tous petits enfants l'ont appelé Papy. Perdu au milieu de ses aventures plus que extraordinaires vécues dans son imagination, il ne s'est pas vu vieillir, il n'a rien vu venir. Le jeune hareng saur s'apprêtait à sortir vieil de la vie. Ses yeux se sont ouvert devant une bien triste réalité, il ne trouve aucun réconfort devant celle qu'elle lui réserve, simplement continuer inexorablement à

* Du même auteur : « *Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête* » qui paraîtra très prochainement.

vieillir, éventuellement tomber malade pour finalement bêtement mourir.

La mort qu'il haïssait tant hier, voilà qu'elle l'ennuie franchement aujourd'hui. Il aime la vie, il hait la mort. Pourquoi ce qu'il aime doit mourir et que vive ce qu'il hait ? Pour lui, la mort il la considère comme étant son ennemie personnelle. Si seulement il possédait les armes pour la combattre, la vaincre et toujours vivre. Les adultes qui l'entourent estiment que la mort est naturelle, qu'il est même logique de mourir. Ce ne sera donc pas parmi eux que le justicier des Gratte-Ciel trouvera les réponses à ses interrogations. Il va donc replonger dans son imagination qui le pousse à se poser cette lancinante question : « *Est-ce que Dieu existe ?* ». En lui-même il en a bien la pâle conviction, ce serait trop injuste s'il n'existait pas.

L'ancien va se souvenir alors des sinistres et noires cérémonies religieuses mortuaires accompagnées de lugubres requiems. Comment un Dieu de vie peut-il aimer ainsi la mort ? Exige-t-il seulement que l'on meure pour sa gloire ? Au fait, qui est-il ?

Le seul Dieu qu'il connaît est celui qui lui a été imposé tout petit enfant. En réalité, il avoue ne rien savoir de lui. Et s'il n'existait pas, quelles seraient les raisons de la vie ? Mais s'il devait exister, pourquoi son silence ? Voilà ce que va se dire l'ancien têtard du quartier des Poulettes ou le Socrate des Gratte-Ciel avec qui désormais il partagera sa philosophie. Comme lui, ce qu'il reconnaît à présent c'est son ignorance, il ne sait rien sinon pas grand-chose. Ce qu'il désire maintenant c'est tout simplement connaître, savoir, mais pas à travers d'autres philosophies aux théories simplistes.

Alors, le gène des Poulettes va sérieusement réfléchir, car la partie dans laquelle il va s'engager sera rude. Dans leurs catégories, ses opposants sont de très grands champions. Pour arriver à ses fins, le Socrate des Gratte-Ciel utilisera les mêmes armes de son modèle grec, particulièrement l'ironie qu'il exploitera avec une extrême prudence car cela, et depuis sa plus tendre enfance, il l'avait remarqué aussi, dans une humanité où domine l'ignorance il n'y a pas plus sectaire qu'un convaincu.

C'est donc décidé je pars à la recherche de Dieu. Si je devais le rencontrer, il faudra qu'il me

dise, qu'il m'explique pourquoi un jour il me faudra mourir. Existe-t-il une autre vie après la mort ? La résurrection est-elle possible ?

Le papy qui refuse toujours de vieillir va se mettre alors à rêver, à s'imaginer. Et si, pour le bonheur des jolies filles, il les débarrassait de ce qui les chagrine ? Va-t-il pouvoir effacer les rides de ses héroïnes du passé ? •

* * *



« Etre ou ne pas être ; là est la question ... »

« Le Poulet des Gratte-Ciel mène l'enquête » – « Le Poulet des Gratte-Ciel lance un défi » – « Abraham, l'ami de Dieu ».